

Bibliothèque numérique

medic@

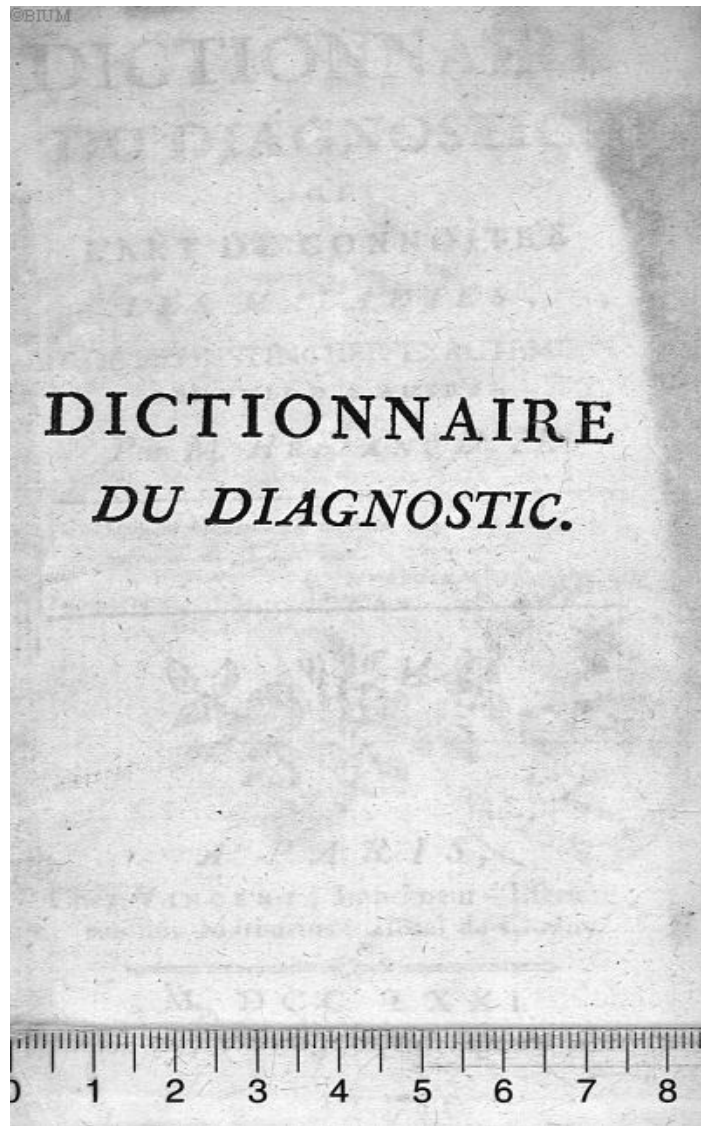
**Hélian. Dictionnaire du diagnostic, ou
l'art de connoître les maladies, et de
les distinguer exactement les unes
des autres**

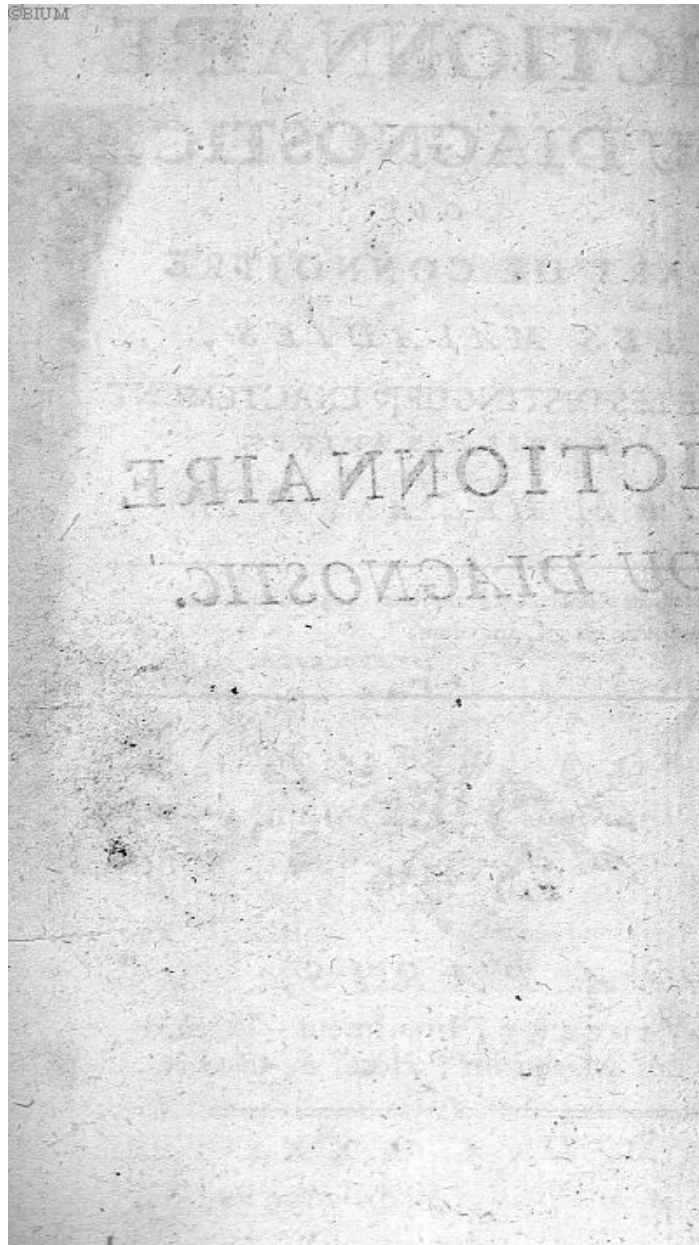
Paris : chez Vincent, 1771.

Cote : 32546



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?32546>





DICTIONNAIRE
DU DIAGNOSTIC,

OU

L'ART DE CONNOÎTRE
LES MALADIES ;
ET DE LES DISTINGUER EXACTEMENT
LES UNES DES AUTRES.

Par M. HELIAN, D. M.

Medicus sufficiens ad morbum cognoscendum,
Sufficiens est ad curandum.

HYPPOCR. Lib. de Art.



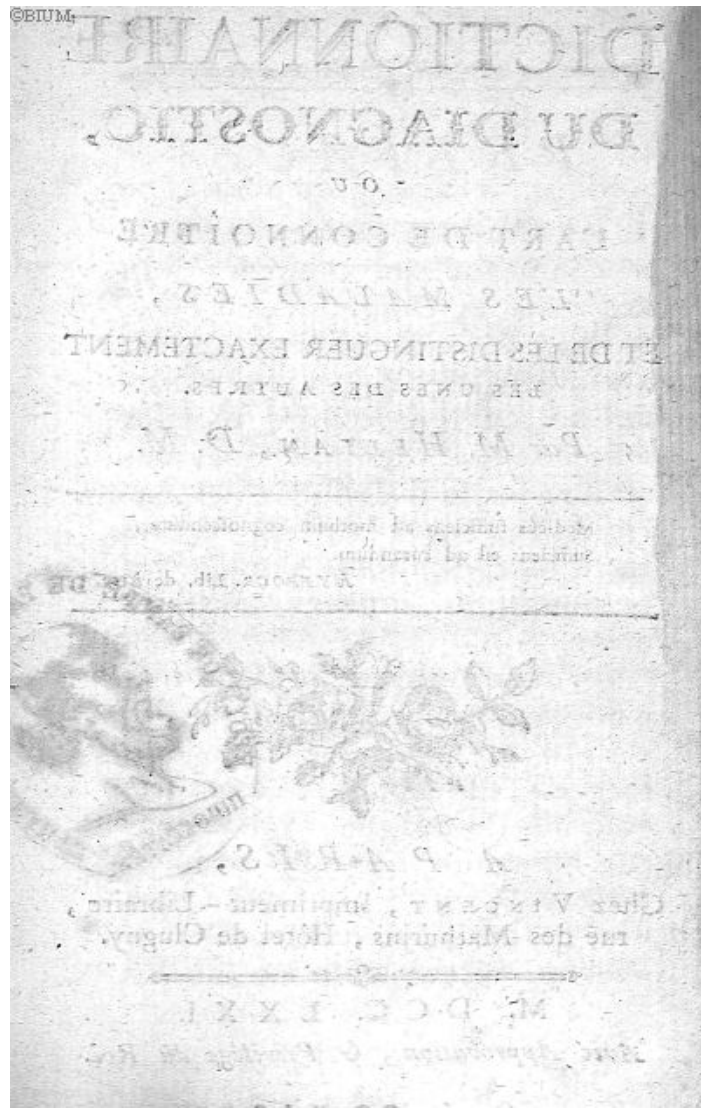
A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur - Libraire,
rue des Mathurins, Hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXI.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

32,546





P R É F A C E.

LES Curés & les personnes de la campagne qui prennent soin des malades éloignés des Villes, & pour lesquels on ne sçauroit avoir de Médecin, ont des ressources de tout genre, des recettes sans nombre, des méthodes détaillées sur le traitement des maladies. Il ne leur manque qu'une chose, c'est de sçavoir dans quelles occasions ils doivent en faire usage.

« J'ai des moyens presque sûrs
» pour guérir une infinité de mala-
» dies »; me disoit une de ces fem-
mes respectables, qui, vivant par
goût à la campagne, se dévouent
par humanité au soulagement des
malades, « mais je vous avoue que
» je ne les emploie qu'en trem-
» blant, parce que je ne suis ja-

a iij

vj *P R É F A C E.*

» mais bien sûre que la maladie
 » dans laquelle je les donne , soit
 » celle qu'ils guérissent ; je ne sçais
 » pas assez distinguer les maladies
 » les unes des autres , & je ne vois
 » pas comment je pourrois l'ap-
 » prendre ; vos Livres de l'Art
 » m'épouvantent par leur taille
 » volumineuse & leurs termes grecs
 » que je n'entends pas».

Que les remèdes de cette Dame
 soient ou ne soient pas aussi bons
 qu'elle les croit , il est toujours
 vrai que son embarras est réel lors-
 qu'il s'agit de les appliquer ; & il
 doit en être de même pour tou-
 tes les personnes que la charité
 porte à administrer des remèdes
 sans être Médecins.

C'est d'après cela que j'ai cru
 qu'il seroit fort utile à l'humani-
 té de rassembler en un seul Volu-
 me ce qu'il y a de plus sûr dans
 la science du Diagnostique ; afin de
 mettre les pauvres malades à l'abri

P R É F A C E. vij

du *quiproquo* en facilitant aux Curés & aux autres personnes qui se livrent à leur soulagement, les moyens de s'assurer de l'existence de la maladie qu'ils veulent traiter.

Cet Ouvrage ne sera pas inutile aux Médecins même : il suffit pour en être persuadé de réfléchir un instant sur son objet. Il y a tant de signes semblables dans des affections réellement différentes, qu'on est quelquefois bien embarrassé lorsqu'il est question de se décider & de baptiser une maladie. En général, toutes celles qui attaquent les mêmes viscères ont bien des signes semblables ; la nuance qui les sépare n'est perceptible qu'aux yeux exercés du Praticien qui a long-temps observé ; les Livres de l'Art qui traitent du Diagnostic ne les ont pas fait remarquer ; les Auteurs se sont contenté, le plus souvent, d'exposer en gros la lésion des fonctions

viiij *PRÉFACE.*

qui indique les maladies, & la négligence est telle sur cet objet si intéressant, qu'il n'est pas rare de trouver le tableau d'une maladie semblable à celui de telle autre qui reconnoît des causes différentes & exige des remédes opposés. J'ai tâché d'éviter ce défaut dans cet Ouvrage ; il ne faut jamais perdre de vue qu'il ne faut pas s'en tenir à un seul des signes qu'on présente ; il faut les voir tous, les rapprocher, les comparer entre eux & en tirer le résultat : un seul n'indique rien de précis & peut appartenir à plusieurs maladies ; mais, joint à un ou à plusieurs autres il devient décisif ; c'est un trait au tableau, il ne constitue pas seul la physionomie, mais il aide à la caractériser.

Ce coup d'œil qu'on vante dans un vieux Praticien & qui fait, en effet, une grande partie de son mérite ; cette science individuelle

PRÉFACE. ix

qu'on regrette quand il périt, n'est autre chose que la facilité que l'habitude lui a donnée de reconnoître d'abord une maladie & de distinguer sûrement son espèce. Cette facilité qu'il a acquise par l'habitude, ces connoissances qu'un long usage a pour ainsi dire identifiées avec lui, on peut se les procurer par l'étude & se mettre de niveau avec le vieux Praticien en peu de temps, si l'on veut avoir bien présents à l'esprit tous les différens symptômes qui caractérisent les diverses maladies auxquelles l'homme est assujetti. On néglige de faire une étude particulière du Diagnostique; on ne l'apprend que par l'usage & l'habitude; est-il étonnant qu'on soit vieux quand on commence à le connoître? Rapprochons dans un petit Volume tout ce qu'il y a de plus certain sur la connoissance des maladies, lisons-le souvent

x *PRÉFACE.*

& avec attention, & l'on verra bientôt le Médecin de trente ans jouir d'un coup d'œil aussi sûr que celui de quatre-vingt.

Qu'on ne soit pas surpris si l'on ne trouvoit pas dans ce Dictionnaire une infinité d'articles qu'on pourroit y chercher; je n'ai pas cru devoir grossir ce Volume par des choses inutiles ou par des répétitions ennuyeuses. Il m'a paru inutile d'y donner place à toutes les affections légères qu'on reconnoît au premier aspect; la nomenclature seule de ces affections auroit occupé la moitié de l'Ouvrage. Je n'ai pas voulu parler en particulier de beaucoup d'autres affections que bien des gens regardent comme des maladies particulières & qui ne sont que des symptômes de maladies, parce qu'on les trouvera rapportées aux maladies dont elles sont symptômes.

Par ce moyen, cet Ouvrage qui

PRÉFACE. xj

paroissoit devoir être immense, se trouve de beaucoup diminué & simplifié sans rien perdre de l'utilité dont il doit être.

Je n'ai pas cru non plus qu'il fût nécessaire de nommer dans le cours des articles tous les Auteurs dont j'ai tiré les signes que je rapporte; cela n'auroit pû que couper très-désagréablement le sens des phrases. Je me suis contenté de placer ici la Liste de tous ceux que j'ai ou consultés ou copiés.



L I S T E

Des Auteurs consultés pour cet Ouvrage.

ANDRY.	LIEUTAUD.
ASTRUC.	LOMMIUS.
BOERHAAVE.	LUDWIG.
COSTE.	MENURET.
DAIGNAN.	NENTER.
<i>Dictionnaire Encyclo-</i>	PETIT.
<i>pédique.</i>	PURCELL.
FABRE.	RENARD.
FERREIN.	RIVIERE.
FUCHS.	SAINTE-YVES.
GARDANE.	<i>Salius diversus.</i>
HEISTER.	SENNERT.
HOFMANN.	SYDENHAM.
HOULIER.	TISSOT.
HUNTER.	TRINCAVEL.
KLEIN.	VAN-SWIETEN.
LE CAMUS.	WUCHERER.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE DU DIAGNOSTIC.

ABCÈS.

LEs Anciens donnoient à ce mot une plus grande extension que l'usage ne lui en accorde aujourd'hui. Hippocrate exprimoit quelquefois par ce mot le changement d'une maladie en une autre, ou bien, le mouvement de la nature par lequel des matieres hétérogenes & nuisibles étoient expulsées de la masse des humeurs évacuées ou simplement déposées dans quelque partie du corps; ce qui convient parfaitement à ces Abcès critiques qu'on observe dans certaines maladies.

Aujourd'hui on définit communément l'Abcès; une tumeur qui contient du pus. Nous nous en tiendrons ici à cette définition.

A

L'Abcès est interne ou externe. L'interne s'annonce après les signes de l'inflammation par des élancemens, des battemens & des picotemens, par un sentiment de pesanteur, la fièvre & les frissons irréguliers, ces signes sont généraux, il y en a de particuliers dépendans des parties dans lesquelles se forme l'Abcès; dans la poitrine, il donne des suffocations & excite la toux; au cerveau, il cause des céphalalgies cruelles, des étourdissemens, des convulsions, l'apoplexie & tous les autres accidens qui peuvent dépendre de la destruction de la partie affectée, ou de la pression sur l'origine des nerfs, &c. Dans le bas-ventre, il se forme plus sourdement, mais nous avons la ressource de l'attouchement. D'ailleurs, il arrive ordinairement que les symptômes qui ont précédé l'Abcès s'affoiblissent; & le pouls devient plus flexible lorsque l'Abcès tend à sa maturité. Il est bon de remarquer ici que malgré cette règle générale, il arrive quelquefois que les douleurs au lieu de diminuer deviennent plus aigues. Il faut avouer aussi que souvent il s'établit des Abcès internes sans qu'on ait pu les soupçonner par aucun signe. De ce gen-

A B C È S.

re font sur-tout les Abscess putrides & sanieux, produits par le transport de la matiere purulente qui sont pour la plupart indolens & n'excitent pas même la fièvre.

L'Abscess externe n'est pas difficile à connoître. On fait que toutes les fois qu'il y a dans quelque partie un gonflement douloureux, il tourne en suppuration à moins qu'il ne se dissipe par résolution, ou ne se termine en squirrhe ou en gangrene. Lorsqu'il se tourne en suppuration, il prend le nom d'Abscess; dans cet état il y a de la fièvre, on sent des élancemens dans la partie, des battemens, & lorsque ces élancemens cessent, que la chaleur diminue ainsi que la rougeur & la tension, que la tumeur s'éleve en pointe, & qu'en appliquant dessus les deux doigts alternativement on sent une fluctuation, il est clair que le pus est formé. Cela a lieu & l'on s'en apperçoit bien aisément quand la tumeur est superficielle; mais si l'Abscess est situé profondément, la peau ne change pas de couleur & l'on a de la peine à sentir la fluctuation. La suppuration est alors plus tardive; on peut cependant connoître la maturation du pus par la cessation des douleurs,

A ij

A B C È S.

de l'inflammation & autres accidens.

Les frissons irréguliers qu'on observe dans la formation des Abscès internes existent plus rarement dans celle des Abscès extérieurs. La fièvre accompagne l'accroissement des uns & des autres, elle y est même nécessaire pourvu qu'elle ne soit ni assez forte pour causer la gangrene, ni assez foible pour laisser terminer l'inflammation par un squirthe.

AFFECTION HYPOCHONDRIAQUE.

Voyez *Mélancholie*.

AFFECTION HISTÉRIQUE.

Voyez *Passion Histérique*.

ANASARQUE.

Voyez *Hydropisie*.

A N E M I E.

Maladie qu'on peut regarder comme l'épuisement des vaisseaux sanguins & dont on n'a presque fait aucune mention. Cette maladie n'est pas aisée à connoître, dit M. Lieutaud, on peut la soupçonner, ajoute-t-il, avec assez de fondement après les longues abstinences ou après les grandes pertes de sang, tant par la saignée que par les

ANÉMIE.

§

hémorrhagies ; mais ces apparences sont quelquefois trompeuses , parce qu'on voit assez souvent que le défaut de nourriture dans quelques constitutions où les sécrétions sont comme suspendues n'épuise point les vaisseaux sanguins , & qu'on a même soutenu dans cet état des saignées qu'on a été obligé d'opposer à la fièvre qui survenoit quelquefois avec beaucoup de violence. Pour les pertes de sang , bien loin de diminuer toujours le volume de ce liquide , elles donnent quelquefois lieu à la pléthore par la promptitude surprenante avec laquelle le sang peut se régénérer dans quelques sujets. Il est encore plus difficile de connoître l'état dont nous parlons , quand il n'a été précédé ni par l'abstinence ni par aucune perte de sang , & qu'il a sa source dans un vice des organes de la digestion ou de la sanguification , ainsi que je l'ai observé dans quelques cachectiques , principalement dans des filles qui avoient été pendant long-temps sujettes aux pâles couleurs avec suppression de règles , circonstance qui mérite d'être observée.

Voici ce que j'ai pu recueillir des signes de cette maladie , confirmée par

A iij

l'inspection anatomique : les malades pour la plupart sont dans un état de langueur & de foiblesse qui leur permet à peine de se soutenir : l'appétit leur manque absolument ; ils ont communément le cours de ventre ou le diabète ; quelques-uns suent prodigieusement tant le jour que la nuit , tous ont de fréquentes défaillances & même des syncopes le plus souvent mortelles. Leur visage & toute la peau ont une couleur cadaverense , leurs jambes s'enflent & il se fait des épanchemens de sérosités dans différentes cavités. Les malades sont communément dans la plus cruelle inquiétude sur leur sort & se livrent à une mélancholie invincible. Quelques-uns ont des sifflemens dans les oreilles & des troubles dans l'esprit , qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoute à ces signes l'histoire de ce qui a précédé , on peut avec assez de certitude avoir quelque connoissance de cette maladie. Mais il faut l'avouer , ces signes & ces avant-coureurs ne se rencontrent pas toujours , & l'on ne trouve pas quelquefois de quoi fonder même de simples conjectures.

7

ANÉVRISME.

L'Anevrisme est interne ou externe, la distinction en vrai & en faux n'a lieu que pour l'externe.

Les tumeurs auxquelles on donne le nom d'Anevrismes sont formées par la dilatation de arteres, elles contiennent plusieurs couches d'un sang desséché & coenneux, au milieu desquels il se conserve un canal qui laisse un passage au sang.

L'Anevrisme interne est ordinairement occasionné par un effort violent, par un coup, une chute; il occupe pour l'ordinaire la poitrine & une partie du cou; il est rarement dans la cavité du bas-ventre. Il peut se former dans l'aorte, les carotides, les intercostales, les bronchiques, les coronaires & les iliaques; mais son siège est le plus communément dans l'aorte.

S'il approche des clavicules & de la charpente de la poitrine, il se manifeste par une tumeur qui paroît au cou, aux clavicules, au sternum & aux côtes, tant au-devant de la poitrine qu'au dos. La tumeur est circonscrite, molle & cédant au tact, on y observe communément des pulsations qui répondent à

8 ANEVRIUME.

celle du pouls sans aucune altération à la peau. Les Aneurismes situés sur le corps des vertèbres qui en sont toujours cariées ne se manifestent gueres qu'après la mort. On a dans l'un & l'autre cas une difficulté habituelle de respirer, quelques-uns ne sauroient se coucher sans risque d'être suffoqués; le moindre mouvement les fait tomber en défaillance, d'autres ont de la peine à avaler. On ressent des douleurs aiguës qui viennent ordinairement par paroxysmes, plusieurs sentent intérieurement le battement de l'Aneurisme, ils ont le pouls petit, dur, convulsif & intermittent, sur-tout du côté qui répond à la tumeur quand elle n'existe que d'un côté. Les palpitations & les syncopes sont fréquentes. Quelquefois la pression des jugulaires produit le délire, des convulsions & d'autres maladies de la tête.

L'Aneurisme externe est vrai ou faux, le vrai est dû à une simple dilatation de l'artere; le faux à l'extravasation du sang occasionnée par l'ouverture de l'artere. La tumeur est plus ou moins circonscrite & cède ordinairement au tact; mais elle est renitente lorsqu'elle est parvenue à une certaine grosseur; la

ANEVRISME.

peau qui la recouvre ne souffre dans les premiers temps aucune altération, mais dans la suite, elle rougit, s'enflamme & se fend même quelquefois avec l'artere. La pulsation manifeste qu'on apperçoit dans l'un & l'autre Aneurisme empêche qu'on ne les confonde avec les autres tumeurs. Il peut arriver cependant qu'une tumeur se forme immédiatement sur une artere, dont le battement pourroit jetter dans l'erreur si l'on n'en faisoit pas l'examen le plus scrupuleux.

Il ne sera pas inutile de parler ici d'une espèce d'Aneurisme peu connue, dont M. Hunter a parlé. Il a lieu lorsqu'il se forme une anastomose ou communication immédiate entre l'artere & la veine à l'endroit où l'artere a été blessé à travers la veine par la saignée; de sorte que le sang passe immédiatement du tronc de l'artere dans celui de la veine & retourne ainsi au cœur.

Les symptômes qui différencieront principalement cette espèce, des Aneurismes faux ordinaires, sont ceux-ci: la veine sera dilatée ou deviendra variqueuse; le jet du sang aura un mouvement de pulsation en sortant de l'artere, & le mouvement correspondra au

A v

10 ANEURISME.

pouls. Le sang contenu dans la tumeur sera entièrement fluide ou à peu près, parce qu'il sera toujours en mouvement. L'artère deviendra plus large au bras & plus étroite au poignet que dans l'état naturel, ce qu'on appercevra en comparant la grosseur & la pulsation de l'artère dans les deux bras à ces différens endroits. Les effets de la ligature & de la pression au-dessus & au-dessous du coude seront tels, qu'on peut aisément les concevoir quand on connoît l'action des artères & des veines dans le corps vivant.

La terminaison naturelle de cette espèce d'Aneurisme sera bien différente de celle de l'Aneurisme faux ordinaire. L'un empire d'heure en heure, & si l'on n'y remédie promptement par une opération chirurgicale, il faut enfin qu'il crève; l'autre parvient dans peu de temps à un état permanent, & s'il n'est pas troublé, il ne produit aucun accident fâcheux.

ANGINE.

C'est une maladie de la gorge qui rend la respiration & la déglutition très-difficiles.

Il y en a deux espèces, l'une ne

A N G I N E .

11

présente aucune tumeur, soit interne soit externe; l'autre existe toujours avec tumeur. Il est très-intéressant de les distinguer, parce qu'elles exigent un traitement bien différent. La première, qu'on appelle Angine paralytique, arrive ordinairement à la fin des maladies longues, sur-tout après des évacuations fréquentes & abondantes; elle est accompagnée de pâleur & de sécheresse dans la partie affectée, ou si quelquefois il y a de la rougeur ou de la douleur, elles sont très-légères, & alors au lieu d'y observer de l'enflure, on y remarque plutôt de l'affaiblissement. Les nefs & les muscles sont sans action, c'est presque toujours le présage d'une mort prochaine. Quelquefois aussi cette première espèce paroît tout-à-coup sans avoir été précédée d'aucune maladie sensible; mais dans ce cas elle n'est pas moins dangereuse & le plus souvent elle est une suite de la suppuration du poulmon.

La seconde espèce prend différens noms selon les différences de la nature ou de la situation de la tumeur, elle est catarrhale, inflammatoire ou convulsive; on la distingue encore en purulente, gangreneuse & squirrheuse;

A vj

mais on sent aisément que ce ne sont que des suites de l'inflammatoire.

L'Angine aqueuse, œdemateuse, catarrhale est le plus souvent sans fièvre, la respiration ou la déglutition sont empêchées par une tumeur catarrhale. On apperçoit quelquefois une légère phlogose qui produit ordinairement de petits abcès que la nature seule guérit. Plus généralement cette maladie affecte la membrane muqueuse qui revêt intérieurement les narines, le gosier, l'œsophage, la trachée artère. On fait que lorsqu'il se fait sur cette membrane un flux catarrhal, elle s'épaissit & distille une liqueur acre qui irrite les parties qu'elle touche. Il peut arriver que le flux catarrhal se fasse sur la partie de cette membrane qui revêt la luette, le pharynx, les amygdales, &c. c'est alors qu'existe proprement l'Angine catarrhale.

L'Angine inflammatoire produit différents symptômes, parmi lesquels il en est de très-violens & de terribles selon la diversité des parties qui en sont le siège.

Si elle a son siège dans la membrane musculeuse de la trachée artère, on y ressent tous les symptômes de l'inflam-

ANGINE. 13

mation avec une fièvre ardente, très-violente, sans qu'il paroisse rien de changé à l'extérieur & dans le fond de la gorge : dans ce cas le malade a les yeux enflammés, saillans, hors de la tête comme ceux d'un animal qu'on étrangle, & quelquefois même tournés ; il parle avec beaucoup de peine, il ne peut souvent pas articuler les paroles de manière à se faire entendre ; la voix est aigue & semblable aux cris des petits chats. Il est obligé de tenir toujours la bouche ouverte, & il en coule une salive écumeuse, il tire la langue qui paroît enflammée & fort enflée, les lèvres deviennent livides, il a le cou roide, on y voit souvent de l'enflure avec rougeur, douleur & pulsation, les veines jugulaires, frontales, canines paroissent variqueuses & fort gonflées, la respiration est petite, fréquente. Le malade ne peut exercer cette fonction qu'étant sur son séant & avec de grands efforts, ce qui indique combien la circulation du sang est gênée dans les poulmons ; il paroît avide de respirer un air frais, parce qu'il se sent une chaleur brûlante dans la poitrine ; le pouls change à chaque instant, le malade est dans une agitation

continue, d'une inquiétude extrême; il se jette souvent hors du lit, il ne peut pas rester couché sur le dos, il ne voit, il n'entend que confusément; il ne fait ni ce qu'il dit ni ce qu'il fait, tant il est occupé de la crainte de la suffocation dont il est fortement menacé. Quelquefois il tombe dans un vrai délire.

Plus le mal est voisin de la glotte, plus les symptômes mentionnés sont violens; & si l'inflammation gagne les muscles qui servent à la fermer, la suffocation suit de près.

Si l'inflammation n'attaque que les muscles destinés à élever l'os hyoïde & le larynx, la respiration est presque aussi libre que dans l'état naturel, le commencement de la déglutition est accompagné d'une douleur très-vive; & l'on peut appercevoir dans la gorge quelque tumeur avec rougeur. Lorsque c'est le pharynx qui est enflammé, on peut en appercevoir les signes en examinant le fond de la bouche, après avoir abaissé la langue en la comprimant vers sa base: la respiration est assez libre dans ce cas, mais la déglutition est très-douloureuse, se fait très-difficilement & ne peut quelquefois pas se faire du tout. Ce

que le malade veut avaler revient par les narines, ou il en entre quelque partie dans le larynx & la trachée artère, qui excite une toux violente : par conséquent il ne peut prendre ni aliment ni boisson ; la fièvre qui accompagne presque toujours cette espèce d'Angine en devient plus ardente sans être aussi violente que dans la première espèce.

Si l'inflammation a son siège dans les amygdales, la luette, les membranes musculeuses du voile du palais, ce dont on peut aussi s'assurer par l'inspection des parties, la respiration est gênée, pénible ; il ne passe que peu ou point d'air par les narines, par conséquent le malade tient toujours la bouche ouverte ; il ne peut avaler qu'avec de grandes douleurs, à cause que les organes affectés concourent beaucoup à la déglutition ; les alimens sont même souvent rejettés dans la bouche, parce qu'ils ne peuvent pas passer sous les arcades du voile du palais trop tendre & trop douloureux, il se filtre une plus grande quantité d'humeur dans les amygdales, & dans toutes les glandes muqueuses dispersées dans le tissu des parties enflammées : le malade ne cesse de cracher des matières visqueuses,

glaireuses en abondance; il sent une douleur vive dans l'intérieur de l'oreille & dans la partie qui communique avec la gorge; il sent aussi un craquement lorsqu'il avale, & quelquefois même il en résulte une surdité complète.

Lorsque l'inflammation attaque l'œsophage proprement dit au-dessus du pharynx, les symptômes sont les mêmes qui dans le cas où le pharynx est enflammé: on ne peut pas en découvrir les signes par l'inspection, mais le malade peut aisément indiquer le siège du mal par la douleur qu'il ressent dans la partie affectée, lorsque ce qu'il avale y est parvenu. La matière de la déglutition est souvent repoussée & remonte dans la bouche, ce qu'on peut appeler *regorgement* pour distinguer le symptôme du vomissement.

Si plusieurs de ces différentes espèces d'inflammations attaquent en même-temps un malade, il est facile d'en tirer la conséquence que la maladie sera d'autant plus violente & plus dangereuse & les symptômes d'autant plus funestes, qu'il y aura un plus grand nombre de parties affectées: il est rare qu'aucune de ces espèces d'inflammation se trouve solitaire; le mal gagne

ANGINE.

17

de proche en proche & s'étend plus ou moins sur les parties voisines.

L'Angine convulsive est un symptôme de maladie spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique, hypochondriaque. On la distingue par les signes des maladies dont elle est le symptôme; on peut les voir aux articles consacrés à ces maladies.

ANKYLOSE.

Lorsque deux os sont unis & fondés ensemble par le suc osseux ou toute autre matière, de façon qu'ils ne fassent plus qu'une seule pièce, c'est une Ankylose.

Il y en a de deux espèces, les unes établissent l'immobilité complète de la partie, on les appelle vraies; les autres permettent encore un peu de mouvement, on les appelle fausses: le défaut absolu de mouvement, ou sa diminution plus ou moins considérables ne sont pas difficiles à constater; mais il n'est pas si facile de décider positivement quelle en est la cause. La connoissance exacte de l'anatomie de la partie lésée, l'examen scrupuleux des changemens qui peuvent y être survenus sont les principaux moyens qui nous condui-

ront à la connoissance de cette cause, & dirigeront le traitement qu'il sera le plus utile d'employer.

APHTES.

Les Aphtes sont de petits ulcères ronds & superficiels qui occupent non-seulement la bouche, le palais, la langue, les gencives; mais encore l'œsophage & quelquefois l'estomac & le canal intestinal. Ils sont de différentes couleurs, blancs, jaunes, livides, noirs, ils sont encore mous & humides, après & secs, discrets ou confluens.

Cette affection est aisée à connoître, on voit les Aphtes sur les lèvres, &c. quelquefois la langue s'enfle & se couvre d'une croute blanche, d'autrefois l'inflammation, la difficulté d'avaler, une douleur vive les accompagnent, & ils sont suivis d'un ulcère malin & rongeur.

APOPLEXIE.

L'Apoplexie est un assoupissement permanent & subit, avec la privation du sentiment & du mouvement des organes soumis à la volonté; tandis que le pouls & la respiration subsistent

A P O P L E X I E. 19

presque dans leur état naturel , excepté que la respiration est un peu plus forte & le pouls un peu plus élevé. La célérité avec laquelle on est frappé de cette maladie lui a fait donner chez les Grecs le nom d'Apoplexie que nous lui avons conservé.

Cette maladie est plus ordinaire depuis quarante ans jusqu'à soixante, surtout si l'on est d'un tempérament froid , si l'on est sujet à des pesanteurs de tête , à des assoupissemens & des éblouissemens ; si l'on a le col court & étroit, si l'on mène une vie oisive & intempérante. Il est rare au contraire qu'on en soit attaqué dans la jeunesse & un peu au-dessus. On remarque encore que l'Apoplexie est rare en été, mais elle y est presque toujours mortelle ; elle est plus commune en hyver , sur-tout s'il souffle un vent froid & si le ciel est chargé de nuages.

On distingue trois sortes d'Apoplexies, la sanguine , la sereuse & l'accidentelle.

La premiere vient de la stagnation du sang dans les vaisseaux du cerveau & le plus souvent de son épanchement ; on a mille exemples de gens qui sont tombés en Apoplexie pour avoir in-

terrompu l'habitude de se faire saigner dans des temps marqués, ou, ce qui est la même chose, par la cessation des pertes de sang habituelles. Les fortes passions & sur-tout la colere donnent encore lieu aussi-bien que la plethore à cette premiere espèce d'Apoplexie. On la reconnoît aux signes suivans : on a le visage rouge, les vaisseaux fort gonflés, les yeux à demi ouverts & vitrés; la respiration est ordinairement assez libre, mais quelquefois avec gonflement ou râlement : le pouls est plein & développé; il y en a qui crient en tombant : dans quelques-uns la paralysie se manifeste dans le premier moment de l'attaque, il arrive encore quelquefois dans cette espèce qu'on a des grincemens de dents & des convulsions avant de mourir.

L'Apoplexie séreuse tire son nom de l'inondation séreuse qu'on trouve au cerveau. Il y a tout lieu de penser que c'est l'effet de l'atonie ou du relâchement de ce viscere, qui dans ce cas paroît toujours affaîlé. Les vieillards, sur-tout s'ils radotent, les phlegmatiques, ceux qui ont l'esprit pesant & qui menent une vie sédentaire; ceux dont les ulceres habituels ont été dessé-

APOPLEXIE. 21

chés, qui ont cessé de cracher, dont on a arrêté la sueur des pieds; les scorbutiques & les gouteux; ceux qui souffrent depuis quelque temps une ischurie rénale, ceux qui prennent du tabac par excès, &c. sont sujets à l'Apoplexie séreuse. Elle est ordinairement annoncée par l'assoupissement; le visage est pâle & les veines peu apparentes, la respiration est plus gênée & le râlement plus fort; le pouls est petit & inégal, ou intermittent: on a quelquefois à la fin l'écume à la bouche. S'il y a complication de l'Apoplexie séreuse avec la sanguine, les signes se combinent, mais ils répondent ordinairement plus à la sanguine.

La troisième espèce d'Apoplexie est l'effet d'une compression accidentelle du cerveau, soit par des abcès ou par toute autre tumeur, soit par la présence de quelque liquide, à la suite des coups, des chûtes, des plaies, &c. soit par la dépression ou le déplacement des os du crâne. On peut juger de sa nature lorsque des accidens connus y ont donné lieu; mais si elle dépend d'une tumeur ou de tout autre vice du cerveau, on ne peut que former des conjectures sur les symptômes qui ne manquent gueres de la précéder.

Outre ces signes particuliers à chaque espèce d'Apoplexie, elles en ont de communs. En général, elles sont annoncées par la pesanteur & la douleur de tête, les vertiges, la mémoire affoiblie, l'envie fréquente de dormir, l'engourdissement des membres, l'écoulement involontaire des larmes, la bouche rouverte, le tintement d'oreilles, le tremblement des lèvres, la difficulté de parler, le grincement des dents pendant le sommeil, & le froid des extrémités. Quelquefois leur attaque est brusque & imprévue.

La cessation de toutes les fonctions animales & du mouvement volontaire; celui du cœur & de la poitrine, ne s'éloignant pas de l'état naturel, caractérisent assez bien l'Apoplexie; mais il faut savoir que dans son dernier degré la respiration n'est presque plus sensible, & que le pouls est effacé au point que plusieurs malades dans cet état ont été réputés morts. Tous ces signes paroissent plus que suffisant pour reconnoître l'existence de l'Apoplexie. Cependant cette maladie si commune ne se présente pas toujours à découvert, & l'on donne souvent son nom à des affections qui ne lui ressemblent

A P O P L E X I E. 23

que par quelques effets qui produisent, ainsi que l'Apoplexie, la perte du sentiment & la mort. Rien, par exemple, n'approche plus de l'Apoplexie que le dernier degré du vertige, quelques paroxysmes hypochondriaques & hystériques, les affections comateuses qui précèdent les fièvres malignes, les syncopes, le catharre suffoquant, & enfin les effets de la commotion du cerveau, des coups de soleil, de la crapule, des poisons, de la vapeur du charbon, &c. Mais les Praticiens n'ignorent pas que le paroxysme du vertige est plus léger & plus court qu'une vraie attaque d'Apoplexie; que les affections comateuses des hypochondriaques & des hystériques, sont presque toujours accompagnées ou précédées de convulsions très-communément habituelles. Les attaques soporeuses qui précèdent les fièvres présentent plus de difficultés; cependant, il est très-rare qu'il n'ait paru auparavant aucun signe qui annonce la maladie principale plutôt que l'Apoplexie qui n'en est que le symptôme; d'ailleurs l'état du pouls & de la respiration, de même que la connoissance du tempérament peuvent fournir beaucoup de lumieres; cepen-

A P O P L E X I E.

dant, on a vu quelquefois une vraie Apoplexie suivie de l'hémiplégie lors de l'invasion de la fièvre maligne, ce qu'il est important de remarquer. Dans la syncope le pouls est effacé, le mouvement de la poitrine est imperceptible, le visage se couvre d'une pâleur cadavéreuse. Le catharre suffoquant ressembleroit plus à l'Apoplexie, si l'on négligeoit de s'instruire des antécédens, tant par rapport aux avant-coureurs de l'Apoplexie qui manquent ici, qu'à cause des circonstances de l'invasion qui ne se ressemblent point dans ces deux maladies. Pour les effets de la commotion, du coup de soleil, des poisons, de la vapeur du charbon, &c. C'est sur le rapport des assistans qu'on peut les discerner.

A S C A R I D E S.

Ce sont des petits vers qui ont la figure de petites aiguilles, ils sont ronds & courts; ce qui les distingue des strongles qui sont longs & ronds, & du vers solitaire, qui est rond & plat; ils sont blancs & pointus par les deux bouts & résident ordinairement à l'extrémité du rectum près de l'anus. On reconnoît la présence de ces sortes
de

ASCARIDES. 25

de vers par une démangeaison très-vive à l'anus, par l'inspection des selles qui en sont chargées, par l'amaigrissement du bas ventre & par une chaleur extraordinaire. Voyez *Vers*.

A S C I T E.

Voyez *Hydropisie*.

A S T H M E.

L'Asthme, à parler strictement, n'est qu'une difficulté de respirer habituelle, revenant par intervalles, soit réguliers, soit irréguliers.

On distingue l'Asthme en humide & en sec; le premier est celui qui est produit par l'abondance & l'épaississement de l'humeur bronchiale qui s'arrête dans les bronches; les crachats le soulagent; dans l'Asthme sec on ne crache point.

Les paroxismes de l'une & l'autre espèce sont plus ou moins violens; la respiration, qui est alors très-gênée, se fait pour l'ordinaire avec bruit & sifflement, la toux plus ou moins forte en est presque inséparable; ces accès viennent la nuit ou après le dîner, & durent communément deux ou trois heu-

B

26 A S T H M E .

res. Il y en a qui sont beaucoup plus longs, & dont la durée est portée jusqu'à deux ou trois jours.

Lorsque le paroxisme est convulsif, le visage s'allume, les veines s'enflent & les malades courent risque d'être suffoqués; ce dernier est ordinairement assez court, mais il peut revenir souvent. Il est communément annoncé par des rots, par le gonflement de l'estomac, &c. Le retour des paroxismes est très-incertain: dans plusieurs c'est après dix ou douze jours, dans d'autres c'est plutôt ou plus tard. Je connois un Asthmatique qui n'a que deux paroxismes par année, qui sont invariablement fixés aux solstices. On a observé que les plus longs laissoient les plus grands intervalles: les uns & les autres se terminent souvent par un flux d'urines. L'Asthme est quelquefois continu, ce qui n'est pas rare dans le sec; cependant, il y a toujours des exacerbations qui approchent beaucoup des paroxismes dont nous avons parlé, & qui semblent constituer le caractère de l'Asthme.

Les symptômes particuliers à l'Asthme humide sont une espèce de râle qui arrive souvent dans la solution des accès

ASTHME. 27

& qui est plus libre que l'espèce de sifflement qu'on observe dans son commencement : on crache plus abondamment ; les uns arrachent difficilement la matière des crachats , d'autres expectorent avec facilité ; quelquefois la matière est très-visqueuse & teinte ; d'autrefois elle est lymphatique & séreuse ; on sçait aussi que les crachats paroissent quelquefois purulents.

Les symptômes particuliers à l'Asthme sec sont : la toux ordinairement plus sèche ; les petits filets de sang mêlés aux crachats qui sont très-rares & fort laborieux , ce qui contribue au déchirement des petits vaisseaux.

Il existe quelquefois une difficulté de respirer , occasionnée par quelque obstacle existant dans la trachée artère , qu'on est tenté de prendre pour un Asthme , & qui en effet peut être regardée comme un Asthme faux. J'ai vu un Asthme de cette espèce dans un malade auquel on trouva après sa mort une glande squirreuse sur les troisième & quatrième cartillages de la trachée artère.

AVORTEMENT.

FAUSSES - COUCHES.

On en distingue deux sortes , celui qui arrive dans les premiers mois de la grossesse, qui se fait presque sans douleur & sans travail , & celui qui arrive depuis le troisieme mois de la grossesse jusqu'au dixieme; qui ne se fait qu'avec un travail plus ou moins rude , plus ou moins douloureux , suivant le terme de la grossesse où il se fait , qui décide de la grosseur du fœtus. Les symptômes de l'avortement varient suivant son état , dans lequel on peut distinguer le commencement , le progrès & la fin , & suivant la célérité plus ou moins grande avec laquelle il se fait. Car il y a des avortemens qui se font tout d'un coup ou du moins en peu d'heures , & d'autres qui se font beaucoup plus lentement. Dans le commencement d'une blessure , les femmes se plaignent d'une douleur aux reins , aux hanches , à l'os sacrum : cette douleur vient de la divulsion du placenta d'avec la matrice , & on la rapporte aux parties extérieures qui répondent à la partie de la matrice , où est le siège de la douleur. Quand la séparation du pla-

AVORTEMENT. 29

centa se fait vite & avec violence, cette douleur est grande; elle est petite & même quelquefois on ne le sent pas, quand le placenta se détache lentement. Elle est plus grande dans les blessures de six, sept ou huit mois, parce que le placenta est plus grand & plus fortement attaché. Elle est moindre par la raison contraire dans les blessures de de trois, quatre ou cinq mois. Enfin on n'en ressent aucune dans les blessure des deux premiers mois, parce que dans ce temps-là le placenta n'est pas encore attaché. Ordinairement le placenta se détache en entier, alors tout l'arrière-faix avec le fœtus tombe sur le col de la matrice, & par l'impression qu'il y fait, il excite des contractions dans la matrice, ce qui cause des tranchées qui portent en bas sur le vagin, & font entr'ouvrir l'orifice de la matrice par où s'écoule le liquide qui s'y est accumulé depuis la séparation du placenta.

La présence du fœtus sur le col de la matrice où il est gêné continue de causer des contractions plus fortes de la matrice; & ces contractions, en poussant le fœtus en bas, ouvrent l'orifice de plus en plus jusqu'à la sortie de l'enfant, qui se fait pour l'ordinaire avec plus de douleurs

B iij

30 AVORTEMENT.

que dans l'accouchement , parce que le col de la matrice n'a pas eu le temps de se relâcher. C'est dans ce passage , quand il est fort douloureux , qu'il arrive des tremblemens de tout le corps , des palpitations du cœur , des défaillances , ce qui vient des mouvemens sympathiques causés par la douleur.

Quand le fœtus est sorti , le sang coule abondamment pendant plusieurs jours , parce que , dans les blessures , la divulsion violente du placenta déchire souvent les veines implantées dans le placenta , auquel cas elles ont beaucoup de peine à se resserrer. Cette perte abondante de sang arrive sur-tout dans les blessures qui se font avec violence & qui se font au dernier mois de la grossesse.

Lorsque l'avortement arrive dans les derniers mois de la grossesse , le lait monte au sein & donne la fièvre de lait , à moins que la grande hémorrhagie ne l'empêche.

Il y a des avortemens où le placenta ne se détache qu'en partie , du quart , du tiers , de la moitié , le reste continuant de demeurer collé à la matrice. Dans cet état , la malade a des douleurs presque continuelles , mais médiocres ;

AVORTEMENT. 33

ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle a une perte de sang continuelle, qui provient des veines détachées du placenta. Cette perte est plus ou moins grande suivant l'étendue de l'endroit de la matrice d'où le placenta est séparé.

On a raison de craindre l'avortement, s'il a précédé quelque cause capable de le produire; sur-tout, si cette cause a été forte & violente; si, depuis ce temps-là, le mouvement de l'enfant a été plus foible & plus rare; si les mamelles qui étoient pleines de lait s'éxténuent. On peut regarder l'avortement comme prêt à se faire & même commencé, si les côtés du ventre s'affaissent, ce qui prouve que le fœtus est tombé dans le bassin; si la mere ressent des douleurs ou tranchées dans la matrice, sur-tout si ces douleurs, partant des reins, portent en bas & sont fréquentes.

Enfin, on ne peut plus douter que l'avortement ne soit décidé & prêt à se faire, si l'orifice de la matrice baille & s'entrouvre, sur-tout si cette dilatation va en augmentant; si en coule une lymphe laiteuse qui devient ensuite sanguinolente & même du pur sang; si les douleurs & tranchées subsistent & augmentent.

B iv

B I L E N O I R E .

DANS cette maladie, l'hypochondre gauche n'est ni enflé, ni tendu, ni comprimé, & n'est jamais douloureux ou ne l'est que sourdement; mais on ressent beaucoup d'ardeur dans les visceres, sur-tout lorsqu'on a bu du vin ou mangé des viandes qui échauffent, lesquelles se digerent difficilement & produisent quantité de rapports & de vents. Les arteres battent alors fortement aux hypochondres & au-dessus de l'ombilic. On a de grandes palpitations de cœur qui reviennent souvent & qui sont suivies de défaillances, ce qui cause des variations dans le pouls. En même-temps l'esprit se dérange quelquefois, & l'on se forge de vaines tristesses & des terreurs paniques. Cette maladie appartient peut-être à la mélancholie.

B U B O N .

Voyez Peste & Vérole.

B U B O N O C E L E .

Voyez Hernie.

C A C H E X I E.

C'EST une dépravation générale des humeurs, qu'il ne faut pas confondre avec les pâles couleurs.

La face livide, verdâtre ou plombée, la pâleur de tout le corps, la maigreur ou une légère bouffissure plus remarquable au visage, aux paupières & aux extrémités caractérisent assez la Cachexie; le pouls est alors lent & petit, souvent febrile vers le soir: on a des palpitations, des oppressions au moindre exercice: les malades tombant dans le dégoût; ils sont incommodés de flatuosités après le repas; leurs hypochondres sont élevés & tendus, & leurs urines paroissent troubles & blanchâtres. La lassitude & la foiblesse qu'ils éprouvent les disposent à la paresse; ils sont plus susceptibles de froid; leur esprit est comme engourdi & leur sommeil ordinairement profond; les jambes s'enflent vers le soir, & quelquefois l'œdème ne se dissipe point; il survient enfin à quelques-uns des éruptions cutanées de différente nature.

C A L C U L.

Voyez *Pierre*.

Bv

C A N C E R.

Le Cancer est un squirrhe devenu douloureux par des progrès successifs. Il semble par cette définition que le Cancer suppose toujours le squirrhe ; il excite cependant quelquefois des maladies absolument semblables aux Cancers pour la forme & les effets dans des parties où l'on n'a jamais apperçu de squirrhe ; mais cette discussion n'est pas de notre sujet. Suivons avec M. Astruc la marche du squirrhe qui dégénere en Cancer ; il change de figure , s'élargit ou s'allonge , devient pointu , inégal , anguleux , sans aucune cause manifeste. Dans le même temps , il devient douloureux quand on le manie , quelquefois même il est sujet à des élancemens pour peu qu'on s'échauffe ou qu'on se fatigue. La couleur extérieure de la peau qui couvre le squirrhe change aussi peu à peu & devient par degré brune , marbrée , plombée , & le squirrhe paroît enfin entouré de grosses veines noires qui ressemblent en quelque façon aux pieds d'un cancre , c'est de-là que lui vient son nom. Il continue de grossir & devient de jour en jour plus difforme , plus doulou-

C A N C E R. 35

reux, plus livide. Un des angles ou pointe du Cancer s'éleve sous la peau, la tend, la rend lisse, unie, luisante, rouge par le bout. C'est à cette pointe qu'aboutissent la principale douleur & les élancemens; & tout le mal y paroît être concentré: dans cet état, le Cancer peut être regardé comme un Cancer *confirmé*, mais *occulte*.

La peau à force d'être tendue se gerce, se crevasse, se coupe; & de ces gerçures ou crevasses, il suinte une sérosité ichoreuse & purulente qui entame peu à peu le corps du Cancer ou tumeur chancreuse. Dès que le Cancer est entamé, ses bords se replient, se gonflent, s'élèvent & s'ouvrent de plus en plus; dans cet état le Cancer s'appelle *Cancer ouvert*. Les élancemens & les douleurs vont toujours en augmentant, de même que l'ouverture; & le Cancer, au-lieu d'un pus légitime, ne fournit qu'une sanie acre & purulente. Il pullule continuellement du corps du Cancer ouvert, ou des bords de son ouverture des chairs, qui se multiplient par une espèce de végétation, qui tombent bientôt en pourriture, mais qui se renouvellent tous les jours en abondance.

B vj

L'odeur de la matiere qui coule du Cancer ouvert est non-seulement très-fétide, mais même cadavéreuse, & telle à peu près que celle de la sanie qui coule d'une partie gangrenée, quand elle tombe en pourriture; & cette odeur est d'autant plus cadavéreuse que les Cancers abondent plus en fungus.

Il n'y a jamais de doute sur le lieu du Cancer. Tout le monde peut connoître si c'est le foie, la rate, la matrice, ou quelqu'une des parties extérieures qui en sont affectées.

Malgré ces signes généraux qui sont bien suffisans pour connoître tout Cancer, il y en a encore de particuliers attachés sur-tout aux Cancers des mamelles & de la matrice qui sont les plus communs; nous croyons devoir en dire quelque chose, c'est encore M. Astruc que nous suivrons: il a traité ces deux maladies avec tant d'exactitude qu'il seroit difficile de choisir un meilleur guide.

Cancer des mamelles. Il sort quelquefois du Cancer ouvert des mamelles une quantité considérable de sérosité rouille ou rougeâtre, acre, fétide, qu'on n'y soupçonnoit pas. Dans les expansions inégales des différentes por-

C A N C E R. 37

tions de la matiere chancreuse , il arrive quelquefois qu'en s'écartant les unes des autres, elles laissent entre elles des cavités qui se remplissent de la lymphe , qui y transsude, laquelle devient bientôt rousse, rougeâtre, acre, épaisse, fétide, par le mélange de quelque gouttes de sang & de la bave qui se détache des parois de cette cavité. Tant que la cavité reste fermée, cette lymphe y reste renfermée; mais les variations qui arrivent dans la forme de la masse chancreuse, lui ouvrent bientôt une issue par où elle s'écoule. Comme la mamelle chancreuse & la peau qui la couvre grossissent considérablement, les veines distribuées sur la peau doivent grossir aussi à proportion & devenir variqueuses, d'autant plus que le volume du Cancer les comprime & y retient le sang, ce qui achève de les gonfler.

Le Cancer est toujours mobile dans le commencement, c'est-à-dire, n'est point adhérent aux muscles pectoraux, ni aux côtes, parce que le corps mammaire auquel il a son siège, n'y est point attaché. Mais c'est tout le contraire des Cancers qu'on porte depuis quelque temps, ils sont presque tous adhérens aux côtes ou à ces muscles, par-

ce qu'en croissant, ils s'y attachent.

Le lait épais, qui passe de la mamelle carcinomateuse dans les glandes des aisselles par les veines lymphatiques, épaisit bientôt le lait qui est dans ces glandes, & y produit d'abord un simple engorgement qui devient squirrheux & carcinomateux par le même progrès que dans les glandes mammaires. C'est de-là que naissent les glandes des aisselles si ordinaires dans les Cancers des mamelles. Lorsqu'elles viennent à grossir, comme toutes les glandes chancreuses, elles compriment la veine axillaire qui rapporte le sang du bras, & les veines lymphatiques qui en rapportent la lymphe; de sorte que ces deux humeurs se trouvant par-là retenues enflent extraordinairement le bras, & le rendent très-douloureux; il arrive quelquefois dans ces circonstances que la gangrene se manifeste tout d'un coup dans le bras enflé & précipite la mort des malades, que le Cancer n'auroit pas si-tôt tués.

Au reste, l'existence du Cancer des mamelles saute aux yeux, il est facile de juger s'il est grand ou petit, mobile ou adhérent, occulte ou ulcéré; mais il faut un peu plus de ré-

C A N C E R.

39

flexion, pour reconnoître s'il est malin ou benin, & il faut pour cela examiner les symptômes qui l'accompagnent. Si les douleurs sont vives, les élancements fréquens, les changemens de forme presque continuels, s'il y pullule des chairs baveuses ou fongueuses, si l'humeur qui en découle est sale, épaisse, fétide, on peut s'assurer que le Cancer est malin. On peut le regarder comme benin dans les cas contraires.

Les articles les plus importans du diagnostic du Cancer des mammelles, sont de sçavoir; 1° s'il vient d'une cause interne, ou s'il est la suite d'une cause extérieure & accidentelle; & c'est ce qu'on peut apprendre de la malade. 2° Si la malade a ses règles ou non, si elle est dans le temps de dérangement, ou si ce temps est passé? Ce qu'on peut lui demander. 3° Enfin si la malade est saine, d'une bonne constitution, sans aucun vice dans le sang, sans être atteinte d'aucune maladie habituelle; ou si elle est cacochyme, fluxionnaire; si elle a le scorbut, les écrouelles ou la vérole; ce qu'on tâche de découvrir en examinant avec soin l'état de la malade & les différentes incommodités qu'elle a eues & qu'elle a encore.

CANCER.

Cancer de la matrice. L'existence de ce Cancer est constatée par des faits qui ne permettent pas de le méconnoître. 1^o Il succède toujours à un squirrhe qui a précédé, dont le diagnostic n'est pas équivoque; il s'annonce dès le commencement par le gonflement du squirrhe & par la douleur lancinante qui accompagne ce gonflement & qui forme le caractère du Cancer. 2^o On le reconnoît aisément par les changemens qui arrivent au volume & à la forme de la matrice squirrheuse, & qui n'arrivent jamais que quand le squirrhe dégénere en Cancer. 3^o On a même des signes encore plus certains, quand le Cancer occupe le col de la matrice, ce qui arrive souvent; car alors on touche & l'on voit même les inégalités de ce col, & l'on reconnoît toutes les variations qui arrivent dans sa figure.

Il n'est pas difficile non plus de distinguer les différens états du Cancer de la matrice. Dès qu'on est certain de son existence & qu'il ne se fait cependant aucun écoulement, on est sûr que le Cancer est occulte. On juge ensuite aisément s'il est commençant ou confirmé, suivant le temps qu'il y a qu'on ressent les élancemens & suivant

C A N C E R. 41

leur violence. Enfin on ne peut pas douter que le Cancer ne soit ouvert, lorsqu'on voit couler de la matrice une humeur plus ou moins abondante, & qui est successivement lymphatique, ichoreuse, sanieuse, & enfin très-fétide.

C A R D I A L G I E.

C'est une douleur mordicante, sans être excessive, qui se fait sentir à l'orifice supérieur de l'estomac. Elle s'annonce ordinairement par un pouls vif & ferré, par une oppression de poitrine, des palpitations, quelquefois par l'intermittence dans le pouls. Quand cette maladie est parvenue à son plus haut degré, le malade ressent des tranchées, les urines se suppriment, les extrémités & les sueurs deviennent froides. La lividité du visage & la pâleur sont les derniers signes qui caractérisent ce funeste accident.

C A R I E.

Cette maladie est aux os, ce que l'ulcère est aux parties molles. La carie est sèche ou humide; la première, qui attaque presque toujours les os découverts ou dépouillés de leur périoste, se mani-

C A R I E.

feite par la couleur jaune , brune ou noire de l'os. La carie humide, qui est une sorte de vermoulure, est abreuvée d'une sanie ordinairement fétide, & produit des chairs baveuses.

La sanie huileuse, noirâtre & fétide qui découle des ulcères, les chairs pâles, spongieuses & sans sentiment, qui couvrent les os; le doigt enfin & la sonde, par le moyen desquels on peut découvrir les inégalités, concourent à nous faire connoître la carie. Lorsque la chair, au contraire, qui recouvre l'os est ferme, grenue & sensible, on ne doit pas craindre que l'os soit gâté.

C A T A L E P S I E.

Cette maladie est fort rare & arrive sur-tout dans les grands froids. Ceux qui en sont surpris demeurent dans la même situation où ils se trouvent. S'ils sont assis, debout ou couchés, ils restent ainsi; si leurs yeux sont alors fermés, ils restent fermés; s'ils sont ouverts, ils restent ouverts & fixes: en vain chercheroit-on à faire fermer les paupières en passant la main devant le globe de l'œil; on prendroit ces malades pour de vraies statues. Cependant, quoiqu'ils

CATALEPSIE. 43

soient immobiles, on peut placer leurs membres comme on veut, mais ils demeurent absolument dans la situation où on les a posés. Enfin, au bout d'un certain intervalle de temps, ils reviennent peu-à-peu en poussant quelques soupirs, & racontant quelquefois des choses singulieres qu'ils s'imaginent avoir vues ou entendues. Le paroxysme ne dure quelquefois qu'une heure, quelquefois vingt-quatre heures, quelques Auteurs assurent en avoir vu durer trois jours.

L'immobilité doit faire distinguer cette maladie des affections comateuses. Elle diffère aussi du *tetanos* en ce que les membres ne sont pas si roides ni si inflexibles.

CATARACTE.

On appelle encore cette maladie de l'œil, suffusion. Quand on en est attaqué, la vue s'affoiblit insensiblement; on croit d'abord voir voler continuellement devant ses yeux des mouches, des moucherons & autres semblables objets, avec des nuages & différens phantômes diversément agités. Il semble quelquefois que l'on apperçoive comme de légers filamens & des toiles

44 CATARACTE.

d'arrainées. Quelques-uns regardant une lumière, s'imaginent la voir environnée de cercles obscurs. La prunelle s'obscurcit ensuite & devient trouble & ténébreuse; enfin, suivant la qualité de la suffusion, on apperçoit différentes images. Ces symptômes augmentent avec le temps, jusqu'à ce que, l'humeur s'étant épaissie, on perde absolument la vue.

CATARRHE.

On sçait que les fluxions catarrhales se jettent sur la tête & sur le cou, sur le nez & les oreilles, sur les lèvres, les dents & la gorge, sur la glotte, le larynx, les bronches & le poulmon; mais on ne fait pas assez qu'elles ont d'autres sièges, ce qu'il importe de savoir d'autant qu'elles sont toujours, quoique sous différens aspects, accompagnées de la même sorte de fièvre.

Les Catarrhes commencent ordinairement par des alternatives de froid & de chaud. La fièvre dure plusieurs jours avec plus ou moins de violence; elle est tantôt continue, tantôt intermittente & accompagnée d'accablement, d'anxiétés & de dégoûts; les douleurs, qui se font sentir à la partie affectée,

CATARRHE. 45

semblent se répandre par tout le corps; il se fait dans ces circonstances des engorgemens & des inflammations; ou il s'établit des écoulemens & des évacuations plus ou moins abondantes. Les fluxions des yeux, du nez, des lèvres & de la gorge se manifestent à la vue; on juge au son de la voix ou par la toux, de ce qui se passe dans la trachée artère & le poulmon. Toutes ces sortes de fluxions ne sont pas bien à craindre, quoique leur premier période soit quelquefois assez fâcheux; mais ce temps ne va gueres à deux jours complets, la fièvre cependant peut durer davantage & se prolonger même jusqu'au douzième ou au quatorzième jour. Telles sont les fluxions simples & les plus connues; mais il en est qui paroissent être d'une autre nature; sans parler des maux de gorge gangreneux & des fièvres catarrhales, malignes; on voit souvent des angines, des inflammations aux poulmons & à la pleure, des érépèles au visage, des rhumatismes & des attaques même d'apoplexie qui ont la même origine, quoiqu'on n'y fasse pas souvent la moindre attention.

Le rhume, le coryza, &c. sont des

Catarrhes, ou si l'on veut des fluxions catarrhales.

C H A N C R E.

Voyez *Cancer*.

CHANCRE VÉNÉRIEN.

La première impression du virus qui produit les Chancres se manifeste par une rougeur & une démangeaison sur le gland ou à la face interne du prépuce. Cette démangeaison se change bientôt en une douleur cuisante, & ensuite l'épiderme qui s'enlève, dans une étendue plus ou moins grande, forme un ulcère qui rend une sérosité acre & brûlante. Quelquefois le Chancre commence par un petit tubercule dur, lequel venant à s'enflammer & s'ouvrir, fait un ulcère plus ou moins grand, & des callosités plus ou moins profondes.

On distingue les Chancres en bénins & en malins ; les premiers sont superficiels & petits ; ils ne causent presque point de douleurs. Quant aux Chancres malins, on en reconnoît de trois espèces ; ceux qui sont profonds, durs & calleux ; ceux qui sont accompagnés de gangrene, & ceux sur lesquels il s'éleve des excroissances fongueuses &

CHANCRE VÉNÉRIEN. 47
 calleuses, & qui semblent tenir du
 caractère du Cancer.

C H A R B O N.

Le Charbon est une tumeur inflammatoire & gangreneuse d'un rouge vif, qui paroît d'abord aplatie & peu relevée, fort renitente, accompagnée d'une chaleur très-vive. Cette tumeur est fort douloureuse & cause une grande démangeaison. Il se forme à la surface, dès le deuxième ou troisième jour, quelques empoules ou hydatides pleines d'une sérosité roussâtre. Quelquefois la surface est toute couverte d'un très-grand nombre de petites vessies miliaires peu apparentes & remplies d'une pareille sérosité. Les vessies crevent bientôt & laissent voir une peau cendrée, livide, noire, c'est-à-dire gangrenée & quelquefois sphacélée. Alors la partie malade s'affaisse ordinairement, se détend, & se trouve entourée d'un cercle rouge, dur, chaud, quelquefois de plusieurs couleurs qui gagne peu-à-peu sur la partie voisine.

Le Charbon est vrai ou bâtard, ou simple ou composé. Le Charbon vrai ou légitime est circonscrit, circulaire & ordinairement de la grandeur d'un de-

nier au plus : dans cette espèce de Charbon tous les accidens sont au plus haut degré.

Le Charbon bâtard ou érépélateux occupe un grand espace, & ne l'occupe pas d'une manière uniforme, c'est-à-dire qu'il n'a pas par-tout la même violence; dans cette espèce de Charbon les accidens sont ordinairement moins fâcheux.

Le Charbon simple dépend d'une cause ordinaire, & le pestilentiel de la peste.

Le Charbon composé est joint à quelque autre maladie, tels sont le phlegmon charbonneux, le clou charbonneux, &c. La peau est le siège du Charbon, c'est une vérité dont il est facile de se convaincre en soulevant la peau; car alors on soulève en même-temps le Charbon, & on le détache des parties qui sont au-dessous.

On distingue le Charbon de l'érépèle simple par la résistance qui est plus grande dans le Charbon, & sur tout en ce que la couleur rouge persiste dans le Charbon, nonobstant la compression, ce qui n'arrive pas dans l'érépèle. L'inspection suffit pour distinguer les trois périodes du Charbon, qui sont
l'inflammation

CHARBON. 49

l'inflammation, la production des vésicules & la gangrene. Il y a des Charbons où ces changemens ne se font que dans trois ou quatre jours; il y en a d'autres où ils se font en vingt-quatre heures.

Enfin, on fait aisément par les informations, si le Charbon est le produit d'une cause ordinaire, ou de la fièvre maligne, ou de la peste, ou de quelques causes externes & accidentelles.

CHAUDE - PISSE.

Voyez *Gonorrhée*.

CHOLERA - MORBUS.

C'est un engorgement violent & très-abondant par haut & par bas, de matières acres, caustiques, ordinairement bilieuses, qui continue à différens intervalles, voisins les uns des autres, & qui va rarement au-delà de deux jours sans enlever le malade. Cette maladie attaque d'ordinaire subitement. Les malades ont, à la vérité, des rapports acides, nidoreux ou putrides, des douleurs pungitives dans l'estomac & dans les intestins, des cardialgies & du malaise dans les parties circonvoisines;

C

50 CHOLERA - MORBUS.

mais c'est tout d'un coup & en même-temps. Ils sont attaqués de vomissemens & d'une grande évacuation de matieres. Ils rendent d'abord les restes des alimens, puis des humeurs bilieuses, tantôt jaunes, tantôt vertes ou noires, mêlées plus ou moins de mucosités, mais toujours corrosives, & accompagnées de rapports, de flatuosités & quelquefois de sang. L'évacuation de toutes les matieres se fait à différens intervalles fort voisins les uns des autres. D'ailleurs, on ressent encore dans les intestins des douleurs aiguës avec picotemens, enflure du ventre, borborygmes, contorsions & convulsions. On est encore affligé d'anxiétés, de nausées, de cardialgies; & dans le reste du corps, de chaleur, d'inquiétudes, de fièvre, de frisson, de faiblesse. Si le mal augmente, la soif devient grande, les extrémités entrent en convulsion ou se refroidissent; le battement du cœur ne se fait plus selon l'ordre naturel; le diaphragme est fatigué par des secousses de hocquet; les urines sont retenues, le corps se couvre de sueurs froides, on tombe dans des défaillances profondes & qui tiennent quelquefois de la syncope. Enfin, le

CHOLERA - MORBUS. 31

visage pâlit, les yeux se ternissent, la voix est entrecoupée & le pouls foible, vacillant, venant bientôt à ne plus battre, & le malade meurt.

Le Cholera diffère de la dyssenterie en ce qu'on le compte entre les maladies les plus aiguës, parce qu'il se termine ordinairement en peu de jours, au lieu que la dyssenterie dure beaucoup plus long temps; d'ailleurs elle n'est pas toujours accompagnée de vomissemens, & elle va d'ordinaire avec un tenesme incommode & des selles fanguinolentes, ce qui est rare dans le Cholera.

Il ne diffère pas moins de la dyarrhée bilieuse, quoiqu'elle ait assez les mêmes causes. La dyarrhée bilieuse n'est qu'une simple évacuation copieuse d'excrémens bilieux par l'anus; le Cholera est une évacuation par haut & par bas avec des symptômes bien plus pressans que dans la dyarrhée bilieuse.

Le Cholera - Morbus est assez commun en été, plus en automne qu'au printemps, & plus au printemps qu'en hyver; il se déclare presque toujours à la fin de l'été, vers le commencement de l'automne, & alors c'est un mal quelquefois épidémique.

C ij

§2 CHOLERA - MORBUS.

Hypocrate distingue deux espèces de Cholera, l'humide dont nous venons de parler; & le sec qui naît d'un amas d'humeurs acrimonieuses, accompagnées de vents & de flatuosités dans l'estomac. Voyez *Flatuosités*.

CHLOROSIS

OU PALES COULEURS.

Les jeunes filles en qui la première éruption des règles ne se fait pas ou ne se fait que tard, avec peine & en petite quantité; les filles plus âgées, & les femmes dont les règles sont retardées, diminuées, supprimées, retenues, ou laborieuses & difficiles par maladie, & sans qu'elles soient encore d'âge à les perdre; enfin, les femmes enceintes dans les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse tombent ordinairement dans un état de langueur plus facile à décrire qu'à définir; elles perdent le goût pour les alimens ordinaires qu'elles ont presqu'en horreur, & elles ont à la place cet appétit dépravé pour les choses absurdes, connu sous le nom de *Pica* & de *Malacia*. La digestion se fait mal & avec peine, elle est accompagnée de pesanteur d'es-

CHLOROSIS. 53

tomac & de cardialgie , & souvent même suivie de grouillemens d'entrailles ou borborygmes , de vomissemens ou de dyarrhées & de tension dans les hypochondres. Quelques-unes même de ces malades ressentent par intervalles des douleurs plus ou moins vives aux reins , aux aines & dans la région hypogestrique.

Le pouls est ordinairement prompt , fréquent , presque fiévreux , mais petit & ondulent , la respiration courte , difficile , laborieuse : la difficulté de respirer augmente jusqu'à l'oppression & le mouvement du cœur devient fort & précipité au moindre exercice des malades , sur-tout si elles montent des degrés , ou si on les force à marcher un peu vite. On voit alors à l'œil le battement des artères carotides & des artères temporales : & le mal de tête qui est presque habituel en redouble.

Les malades ont une petite pente involontaire au sommeil , d'où il est difficile de les retirer ; une paresse extrême qui les retient dans la même place ; une lassitude continuelle dont elles se sentent accablées , même sans rien faire ; une mélancolie profonde qui les rend rêveuses & leur fait chercher la solitude.

C iij

CHLOROSIS.

Les pieds & même les jambes s'enflent & deviennent bouffies le soir, mais elles se désenflent dans la nuit, & c'est alors que la bouffisure occupe la tête, le visage, & principalement les paupières & le tour des yeux où il y a un cercle livide. Enfin, la couleur du visage se flétrit & la vivacité du teint s'efface; les malades deviennent pâles, plombées, couleur de cire ou de suif, & quelquefois même d'un jaune feuille morte ou tirant sur le verd ou sur le noir. Tel est le Chlorosis. Il est prudent ici comme dans quelques autres maladies des femmes de se défier de leur témoignage. Combien de filles & de veuves qui, se sentant grosses, loin de l'avouer, ne négligent rien pour faire croire que l'abattement & la pâleur de leur visage viennent ou de la difficulté ou de la suppression de leur règles par maladie. Il arrive même quelquefois que des femmes mariées ignorent de bonne foi qu'elles sont enceintes; &, fâchées de se voir pâles & languissantes, elles demandent des remèdes pour recouvrer la santé. On sent combien on doit être circonspect dans toutes ces occasions.

COLIQUE.

La Colique est une maladie qui attaque tous les âges & tous les sexes : elle est si fréquente qu'il n'y a presque personne qui n'en ait ressenti les atteintes. On donne ordinairement ce nom à toutes les douleurs de bas ventre, de manière que souvent les inflammations du foie & de la rate, les abcès, les ulcères, les cancers, les tumeurs, les vers, &c. situés dans le bas-ventre sont compris sous ce nom jusqu'à ce que leurs symptômes mieux éclaircis les placent dans la classe qui leur convient.

On peut donc définir en général la Colique une douleur violente dans le bas-ventre, car il seroit ridicule de la restreindre au colon comme la plupart des Auteurs. Les symptômes sont une douleur violente dans le bas-ventre, laquelle s'étend quelquefois à toute sa circonférence ; tantôt elle se fixe dans un seul endroit & y produit la même sensation que si on le perceoit avec une tarière ; tantôt elle varie & change de place, & cause des contractions internes si violentes qu'il semble au malade qu'on lui serre les intestins avec une corde.

Civ

36 COLIQUE.

Il y a des malades dans qui les intestins, les muscles & les tégumens du bas-ventre s'enflent & se distendent au point qu'ils paroissent vouloir se rompre. Le ventre est généralement resserré, & l'on ne rend qu'une petite quantité d'urine; tels sont les symptômes ordinaires & distinctifs de la Colique, indépendamment de l'ardeur qu'on ressent souvent dans le bas-ventre.

Il y a plusieurs autres symptômes accidentels à cette maladie, comme la fièvre, la soif, un goût picquant, aigre ou amer, l'anxiété, l'insomnie, le vomissement, les rapports, une ardeur, une acreté ou une entière suppression d'urine, la jaunisse, l'inappétence, un battement dans le bas-ventre pareil à celui du pouls, un froid ou un frissonnement dans cette partie, des sueurs froides, des défaillances, des vertiges, des convulsions. Quelquefois les tégumens du bas-ventre se rapprochent si fort du dos, qu'il ne reste presque point d'espace entre les deux: dans les uns, le nombril seul & une petite portion de sa circonférence rentrent en dedans; dans d'autres, il s'avance en dehors: quelques-uns rendent une grande quantité de matières jaunes ou ver-

COLIQUE. 57

dâtres sans se trouver plus soulagés ; les excréments des autres ressemblent à de la fiente de Vache ; ils sont remplis de vents & si légers, qu'ils nagent sur la surface de l'urine.

Il est bon de remarquer que la douleur que l'on sent dans la Colique, cause souvent une sensation différente, non-seulement dans les différentes personnes, mais encore dans la même en différens temps ; tantôt c'est une chaleur brûlante, tantôt une chaleur mordicante, tantôt un battement, & tantôt une oppression ou une pesanteur. Il semble à quelques-uns qu'on leur tord & qu'on leur allonge les intestins ou qu'on les leur presse ; à d'autres qu'on passe dedans une barre de fer froide ; très-souvent tous ceux qui en sont atteints sentent un froid fixe dans tout le bas-ventre ou seulement dans quelqu'une de ses parties. On doit faire attention à ces différentes modifications de la douleur, parce que jointes aux autres symptômes, elles nous donnent la facilité de découvrir la véritable cause de cette maladie, car quoiqu'on s'imagine communément que toutes les Coliques proviennent d'une seule & même cause, & qu'on em-

C. v

ploye les mêmes remèdes pour toutes, elles procèdent néanmoins de différentes causes, dont plusieurs exigent des méthodes différentes, & quelques-unes des remèdes tout à-fait opposés pour leur guérison. Il est donc très-utile de distinguer exactement les causes particulières de chaque Colique, & de connoître les symptômes qui les différencient; nous allons tâcher de les indiquer en exposant les différentes causes qui peuvent produire cette maladie.

Les causes de la colique sont: 1^o des crudités & des indigestions de différente nature dans l'estomac & les intestins. Je comprends sous ce chef toutes les liqueurs aigres & acides, les fruits verts & les alimens difficiles à digérer.

2^o Les vents qui gonflent & distendent l'estomac & les intestins.

3^o La dureté & la rétention des excréments.

4^o Les humeurs acides, acres, corrosives, qui, se séparant de la masse du sang, se jettent sur l'estomac, les intestins, ou tel autre viscere du bas-ventre.

5^o Les humeurs, asthritique, scorbutique, rhumatique, vénérienne, qui se jettent sur les mêmes viscères.

COLIQUE. 59

6° Une bile qui s'épanche dans l'estomac & les intestins, qui s'insinue dans leurs membranes ou dans les autres viscères du bas-ventre, comme aussi les altérations de la bile qui la rendent plus âcre & plus corrosive.

7° Les hernies, ou les compressions violentes des intestins, du ventricule & des autres viscères du bas-ventre, occasionnées par des tumeurs, des squirrhes, des calculs, &c.

8° La rupture ou la relaxation des ligamens du foie, de la rate ou de la matrice, qui font que ces viscères changent de place & compriment les autres parties.

9° Les inflammations, les abcès, les ulcères, les cancers qui se forment dans le péritoine, les glandes renales, le pancréas, le foie, la rate, les intestins & le ventricule.

10° Une collection d'humeurs aqueuses, les tumeurs, les obstructions, les squirrhes qui se forment dans la poitrine, le mésentère, l'épiploon, le pancréas, la rate, le foie, la matrice, l'estomac & les intestins.

11° Les callosités, les concrétions pierreuses, les graviers, les calculs dans le pancréas, le foie, la rate, les intestins ou l'estomac. C vj

12^o Les humeurs visqueuses & pituiteuses qui s'attachent aux intestins.

13^o L'adhérence contre nature d'une partie à une autre, comme du foie au diaphragme, du pancréas à la rate ou au ventricule, qui fait que les parties supérieures pesent en bas, au point de causer des douleurs & des inflammations.

14^o La position contre nature des parties, comme l'insertion du conduit cholédoque dans le ventricule, l'ossification & la rétraction du cartilage xiphoïde.

15^o La carie des os du bas-ventre, qui, quoique rare, a souvent causé des Coliques très-violentes.

16^o Un froid soudain, ou les passions subites dans les personnes d'un tempérament foible & délicat.

17^o Les vers & les autres insectes qui rongent & quelquefois percent les intestins, le ventricule & les autres viscères du bas-ventre. Cette cause est beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit, même dans les adultes.

18^o Une constitution pestilentielle de l'air qui rend les Coliques épidémiques, comme *Paul Aeginete* & *Sydenham* l'observent.

COLIQUE. 61

19° Le calcul, le gravier ou l'inflammation des reins, des ureteres ou de la vessie, &c.

On connoît que la Colique provient d'indigestions & de crudités en prenant les mois dans un sens général, aux borborygmes, aux rapports fréquens & aux vents que le malade rend par bas en allant à la selle, ou lorsqu'il s'est refroidi, qu'il a trop mangé, ou usé d'alimens difficiles à digérer. Lorsque les indigestions sont d'une nature aigre ou acide, on le connoît à la constitution du malade, au froid qu'il sent dans les extrêmités, à la concentration & à la profondeur du pouls, à l'assoupissement & à la pesanteur qu'il sent dans tout le corps, au goût acide des matieres qu'il rend par la bouche, & lorsqu'il a mangé quantité de fruits verds, ou bu du vin, du cidre ou d'autres liqueurs aigres.

On connoît que la Colique est causée par des vents, lorsque le bas-ventre est rendu & enflé, que les intestins murmurent, que le malade rend beaucoup de vents par haut & par bas, sans en être soulagé, ou que les douleurs changent de place d'un moment à l'autre. On juge que ces vents pro-

62 COLIQUE.

cèdent de la fermentation lente des crudités, à l'aigreur dont je viens de parler, & à l'enflure du bas-ventre, laquelle n'est accompagnée d'aucun sentiment de chaleur, & d'une fermentation vive & violente, lorsque l'enflure du bas-ventre est soudaine & accompagnée d'une chaleur extraordinaire.

On juge que la Colique est occasionnée par la rétention & la dureté des excréments à la constitution du malade, lequel est ordinairement constipé & ne va à la selle qu'une fois en trois ou quatre jours, lorsqu'il a été longtemps sans y aller, à la dureté du colon que l'on sent au toucher, ou lorsqu'il a usé de remèdes astringens, qu'il a fait un exercice violent, qu'il a été long-temps sur mer ou à cheval, ou qu'il a mené une vie sédentaire.

On peut juger que la Colique est occasionnée par des humeurs âcres ou acides, qui, après s'être séparées de la masse du sang, se sont jettées sur l'estomac, les intestins, ou telle autre partie, par la constitution du malade, la nature de la douleur & de l'irritation & des humeurs, lorsqu'on n'a point sujet d'attribuer la Colique à des indigestions.

COLIQUE. 63

tions, ni à un épanchement de bile; mais sur-tout lorsque les purgatifs & les lavemens ne procurent aucun soulagement, & que la douleur continue avec la même violence.

On connoît que la Colique est causée par des humeurs corrosives, à la constitution du malade, au sentiment de chaleur & de corrosion, dont la douleur est accompagnée par son opiniâtreté & l'absence des autres causes. Les excréments ne sont point teints de bile; les purgatifs, ni les lavemens ne procurent aucun soulagement, l'urine est brûlante; les substances chaudes augmentent la douleur; les selles sont brûlantes & douloureuses; le malade est altéré, inquiet, & disposé à la fièvre.

On peut juger que la Colique est occasionnée par le transport des humeurs, asthritique, scorbutique, &c. sur les intestins, lorsque l'enflure ou la douleur venant à cesser dans les autres parties, la personne sujette à ces maladies est aussi-tôt attaquée de la Colique.

On peut supposer un épanchement de bile dans les intestins & le regarder comme une cause conjointe de la Colique tou-

tes les fois que l'on sent dans les intestins mêmes des irritations qui y attirent une plus grande quantité de bile. On doit au contraire juger qu'il en est la seule cause, lorsque le malade est d'un tempéramment bilieux, que la chaleur des intestins, n'étant point fixe, est accompagnée de fièvre, d'altération, d'anxiété, d'un goût d'amertume, d'urines jaunes, d'un vomissement bilieux, de même que par ce qui a précédé; par exemple, s'il a bu quantité de liqueurs spiritueuses, mangé beaucoup d'épicerie, s'il s'est mis en colère, s'il est sujet à la jaunisse.

On juge que la Colique est occasionnée par le changement de la bile, en ce que les Médecins appellent *Atrabile* ou bile noire, en supposant l'absence des autres causes, par le tempérament mélancolique du malade, par les accidens qui ont précédé, comme les passions, un chagrin, une mélancolie excessive; mais principalement par la chaleur brûlante qu'il sent dans le bas-ventre; tandis que les extrémités sont froides, la chaleur & la sécheresse des matières qu'il vomit, la profondeur & la concentration du pouls, & cet aspect cadavéreux ou face hypo-

COLIQUE. 65

eratique qui se manifeste tout-à-coup.

On a lieu de croire que la Colique est causée par l'infiltration de la bile, dans les tuniques des intestins ou du ventricule, lorsque la maladie est opiniâtre & ne cède ni aux purgatifs ni aux lavemens, qu'on n'apperçoit d'autre cause que la chaleur & les symptômes d'une bile épanchée, que le malade fait des efforts considérables pour vomir ou aller à la selle, & ne rend que peu ou rien.

Les ruptures sont visibles, & l'on conjecture que les visceres du bas-ventre sont comprimés par des tumeurs, des squirrhes ou des calculs, par la sensation particuliere de la douleur & la présence de l'une ou l'autre de ces causes.

La rupture ou la relaxation des ligamens de la matrice se manifeste par la descente de ce viscere. Celles du foie & de la rate sont fort rares & ne se manifestent qu'après la mort.

Lorsque la Colique est occasionnée par une inflammation, on peut le découvrir par les observations suivantes : la douleur brûlante dont on avoit d'abord peine à distinguer le siège, se fixe opiniâtrement dans un point, elle

devient plus aigue, la constipation augmente, le malade ne rend aucun vent, il n'urine presque point, il est altéré, inquiet & a la fièvre; il sent une tension douloureuse dans tout le corps ou dans quelques-unes de ses parties, & une douleur si aigue qu'il ne peut souffrir le moindre poids ni la plus légère pression.

Les douleurs que cause l'inflammation du foie, de même que celles de la rate & du ventricule se ressemblent si fort, que le malade & le Médecin les confondent souvent avec la Colique & lui en donnent le nom, jusqu'à ce que les symptômes augmentent au point qu'on n'en peut plus méconnoître la véritable cause. Quoiqu'il soit très-difficile dans cet intervalle de la distinguer de la Colique qui procède d'autres causes, voici cependant quelques signes qui pourront aider à la distinguer : 1^o la douleur brûlante, accompagnée d'une disposition fébrile, a son siège dans le côté droit, & augmente lorsqu'on presse le foie en passant le doigt sous les fausses côtes. 2^o Le malade est plus à son aise lorsqu'il dort couché sur le dos. 3^o Il sent une difficulté de respirer qu'il croit être occa-

COLIQUE. 67

flonnée par une pleurésie dans le côté droit. 4° La plupart des inflammations se terminent par la jaunisse. On juge que la Colique provient de la rate, lorsque les douleurs qui précèdent l'inflammation de ce viscere ont leur siège dans le côté gauche où il est situé. Mais comme la rate n'a point un sentiment fort vif, la douleur est pour l'ordinaire faible & émueffée.

Quoique nous sachions que les abcès sont souvent la suite des inflammations, on ne connoît cependant ceux qui se forment dans les viscères que par la cessation de la chaleur & de la douleur qui accompagnent les inflammations qui durent quelque temps, si ce n'est dans le ventricule où ils se manifestent par un crachement de pus; & quelquefois dans les intestins où ils se manifestent par des selles purulentes.

Les ulcères qui se forment dans la cavité du bas-ventre sont très-difficiles à distinguer des autres causes, & on ne les connoît que par la douleur acre & mordicante qu'ils causent; mais les cancers internes se manifestent par une douleur lancinante dans la partie.

On connoît la collection des hu-

68 COLIQUE.

meurs aqueuses, les enflures ou les tumeurs qui se forment dans le péritoine, l'épiploon, le mésentère ou la matrice, par la distention permanente de tout le bas-ventre; mais il est difficile de connoître celles des autres viscères, à l'exception des tumeurs & des squirrhes du foie & de la rate que l'on sent au toucher.

Quoique l'on trouve souvent des callosités, des graviers ou des calculs dans le pancréas, le ventricule, le foie & les intestins à l'ouverture des cadavres, il est difficile de les découvrir dans les sujets vivans, & peu importe qu'on le puisse, puisqu'il n'est point au pouvoir de l'art d'y remédier. Mais on connoît les calculs qui se forment dans la vessicule du fiel lorsqu'ils sont gros ou pointus, à la douleur fixe qu'ils causent dans le côté droit, précisément entre le nombril & les fausses côtes. Les calculs que l'on rend par les selles sont jaunes ou verts, ou du moins ils teignent l'eau, dans laquelle on les lave, en jaune ou en verd; ajoutez à cela que la douleur est suivie de la jaunisse lorsqu'elle dure long-temps.

Il y a lieu de croire que la Colique est occasionnée par des humeurs pitui-

COLIQUE. 69

reuses & vitrées, adhérentes aux intestins, lorsque la douleur n'est compliquée d'aucun sentiment de chaleur, que le malade est sujet aux écrouelles & cruellement constipé; lorsque, ayant des selles artificielles ou naturelles, il rend des matieres vitrées, pituiteuses & glaireuses.

Il est difficile de connoître & de s'assurer si la Colique provient des obstructions & des tumeurs qui se forment dans les glandes des intestins; cependant, si la douleur continue & que, sans être d'une nature trop chaude, elle se fixe dans les parties internes du bas-ventre, si de plus le malade est sujet aux écrouelles, & que les purgatifs, ni les lavemens ne le soulagent point, cela, joint à l'absence des autres causes, donne lieu de croire qu'elle procède de celle-ci.

Lorsque la Colique change tout-à-coup ou souvent de place, c'est un signe certain que sa cause a son siège dans les intestins, quelle qu'elle soit.

Lorsque la douleur de la Colique a son siège dans le péritoine ou dans l'épiploon, on le connoît en ce que la douleur se fait sentir dans la région antérieure du bas-ventre & n'est pas violente.

Lorsque la Colique a son siège dans le ventricule, la douleur se fait sentir au-dessus du nombril & non point au-dessous; elle répond quelquefois à l'épine du dos & entre les omoplates: les rapports & les vomissemens sont fréquens & soulagent les malades; ils sont sujets à la cardialgie & au hocker, & les remèdes qu'ils prennent par la bouche les soulagent plus promptement que lorsque la cause a son siège dans les intestins ou dans quelque autre viscere du bas ventre.

On connoît que les douleurs de la Colique procèdent de la matrice & ont leur siège dans ce viscere, lorsqu'elles se fixent dans les deux hanches, & qu'elles ne montent pas plus haut; lorsqu'elles ont été précédées d'accouchemens laborieux ou d'hémorrhagies abondantes; lorsque les menstrues cessent, que leur temps approche, & qu'elles sont excessives.

On connoît que la Colique procède d'un refroidissement ou des passions de l'ame, lorsque ces deux accidens sont présens ou précèdent immédiatement le paroxysme dans les sujets d'un tempéramment foible & délicat, d'une habitude crue & lâche, qui ont beau-

COLIQUE. 71

coup fatigué, qui ont eu des dévoiements & des hémorrhagies. Elle se fixe ordinairement dans leurs estomacs, & quelquefois un peu plus bas: ils rendent par la bouche des matieres vertes ou jaunâtres & sont extrêmement abattus. Cette Colique cesse au bout d'un jour ou deux; mais elle revient à l'occasion d'un froid, d'une surprise, d'un chagrin ou de toute autre passion. La promenade & l'exercice la causent, & elle est quelquefois suivie d'une jaunisse qui se dissipe d'elle-même au bout de quelques jours.

On juge que le conduit cholédoque s'insère dans le ventricule par les irritations fréquentes, habituelles & presque continuelles qu'éprouvre le ventricule, & par le vomissement de la bile. Le malade est soulagé lorsqu'il mange & boit, & il est sujet à des cardialgies ou vomissemens lorsqu'il est à jeun.

L'excroissance & l'inversion du cartillage xiphoide se manifestent par une douleur fixe dans le creux de l'estomac, par l'augmentation de la douleur, lorsqu'on presse la partie avec le doigt, & par des vomissemens fréquens,

On connoît à l'âge & au tempérament du malade que les vers & autres insectes sont les causes de la Colique. Les enfans y sont ordinairement sujets jusqu'à l'âge de quinze ans ou environ ; les adultes d'un tempéramment humide plus que les autres, & les vieillards plus que ceux d'un âge moyen. Les signes qui les indiquent sont la pâleur du visage, la couleur verdâtre des excréments, la blancheur de l'urine, l'insapétence, le vomissement, des picotemens fréquens & presque continuels dans le ventricule & les intestins, surtout lorsqu'on est à jeun. Mais le signe le plus infallible est lorsque le malade en rend par la bouche, ou ce qui est plus ordinaire par les selles.

On connoît aisément que c'est la disposition pestilentielle de l'air qui cause la Colique, lorsqu'elle est épidémique & qu'elle est accompagnée des symptômes particuliers qui lui sont propres.

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE. Dans cette Colique, la douleur est ordinairement aigue ; intermittente ou continue avec plus ou moins de rémission : on la rapporte aux lombes & quelquefois à l'estomac ; elle s'étend jusqu'à l'aîne, à
la

COLIQUE. 73

la racine de la verge & quelquefois au testicule qui en souffre une rétraction : on a des engourdissemens à la cuisse. Les urines s'arrêtent ou coulent en très-petite quantité ; on les rend souvent avec douleur : elles sont limpides pendant le paroxysme ; mais elles deviennent à la fin bourbeuses & glaireuses ou graveleuses. On a pendant l'attaque des nausées , le vomissement & le ventre resserré : sa durée est de quelques heures , d'un ou de plusieurs jours : la fièvre l'accompagne le plus souvent. En comparant ces symptômes à ceux des autres Coliques que nous avons exposées plus haut, on apprendra à ne pas les confondre avec celle-ci. Un signe infailible & qui la distingue sûrement de toute autre lorsqu'il existe , c'est le goût d'urine qu'on sent dans la bouche.

COLIQUE NERVEUSE ou spasmodique. Cette Colique ne dépend que de l'affection du genre nerveux , & n'a par conséquent aucun siège fixe , même dans une même attaque , comme on peut l'observer aisément. Les douleurs vagues , se jettant sur différentes parties , imitent toutes les espèces de Coliques ; & il est d'autant plus aisé de s'y tromper

D

qu'elles excitent à peu près les mêmes symptômes. Le pouls dans ces circonstances est dur, petit & quelquefois fébrile, & la respiration gênée. Les douleurs changent communément de place, elles ont des intermissions & durent moins long-temps que celles qui reconnoissent un vice local, fixe ou mobile. Cependant toutes les espèces de Coliques peuvent donner lieu à la spasmodique, & ces complications sont même assez communes. Dans ce cas, il est très-important de connoître bien son sujet & d'être parfaitement instruit de tout ce qui a précédé.

COLIQUE DES PEINTRES. Cette Colique paroît appartenir à la précédente; mais la nature de sa cause très-connue ne permet pas de les confondre. Dans celle-ci, les douleurs sont moins vagues & toujours renfermées dans le canal intestinal, ou dans le mesentère: elles sont cruelles, & la maladie est beaucoup plus longue. Cette maladie dure ordinairement douze ou quatorze jours; quelquefois elle se termine en quatre ou cinq. Elle est très-remarquable par sa violence, qui jette quelquefois les malades dans une sorte de désespoir; ils n'ont ordinairement ni soif, ni fié-

COLIQUE. 75

vre ; leur pouls est gêné, les douleurs s'étendent sur plusieurs parties du corps & sont plus souvent fixes que vagues, mais avec des rémissions ; elles excitent des nausées & quelquefois un vomissement énorme. Les flatuosités sont plus ou moins manifestes ; les urines s'arrêtent ou coulent en petite quantité, & le ventre est si resserré qu'on a souvent de la peine à faire passer les lavemens. Les muscles du bas-ventre se tendent en se rapprochant de l'épine, & le nombril semble rentrer en dedans : on regarde même ce signe comme pathognomonique. Les malades sont dans des inquiétudes & des agitations continuelles ; ils ont des frissonnemens & quelquefois des contractions ou des engourdissemens dans les membres ; sans parler du hocquet, des convulsions, des sueurs froides, des défaillances & autres symptômes très-allarmans qui accompagnent quelquefois cette cruelle maladie : rien ne la distingue mieux des autres Coliques que la connoissance de sa cause, qui est la dissolution du plomb, agissant sur les premières vöies.

La Colique, qu'on appelle *de Poitou*, n'est que le dernier degré des autres

D ij

COLIQUE.

Coliques, les descriptions qu'en ont données Citois & Tronchin concourent à le prouver, ainsi nous n'entrons dans aucun détail là-dessus.

CONSOMPTION.

Voyez *Phtyse*.

COQUELUCHE.

C'est une espèce de catarrhe, accompagnée de fièvre, de mal de tête, de foiblesse, de difficulté de respirer, de toux & de douleurs vagues.

Cette maladie commence ordinairement par un enrouement qui gagne jusqu'à la poitrine, & qui est suivi immédiatement après d'une petite toux qui insensiblement augmente & devient violente & convulsive.

CRACHEMENT DE SANG.

Voyez *Hémophtysie*.

CUCURBITAINS.

Voyez *Vers*.



DANSE S. WEIT ou S. GUY.

C'EST une espèce de convulsion qui attaque les enfans des deux sexes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à l'âge de puberté, & qui se fait connoître par une espèce de claudication & de faiblesse des jambes, que les malades traînent après eux comme font les imbéciles. Un des bras étant appliqué sur la poitrine ou ailleurs, on ne sauroit le retenir dans la même situation pendant un moment; mais la distorsion convulsive de cette partie oblige sans cesse de le changer de place, quelque effort qu'on fasse pour lui résister.

Si le malade veut porter un verre à la bouche, il fait mille gestes & mille contours avec son bras à peu près comme les joueurs de gibeciere. Il ne peut l'y porter en ligne droite, sa main étant continuellement écartée par la convulsion, il la tourne de côté & d'autre jusqu'à ce que par hasard le verre se trouvant à la partie de ses lèvres, il se jette promptement dessus, il sable la boisson & l'avalle tout d'un trait.

Le manège de ce pauvre malade pa-

D iij

78 DANSE S. WEIT ou S. GUY.
 roît une espèce de jeu qui fait rire ceux
 qui en sont témoins.

Cette maladie tire son nom d'un lieu
 en Allemagne, appelé *S. Weit* que les
 François nomment *S. Guy*.

D A R T R E.

La Dartre est l'assemblage d'un grand
 nombre de petites pustules prurigineu-
 ses, qu'il est plus utile de décrire que
 de définir : il paroît d'abord sur la peau
 quelques petites pustules ou boutons
 un peu rouges avec démangeaison ; ils
 sont tantôt séparés, tantôt réunis. Ces
 boutons sont quelquefois impercepti-
 bles ; mais dans l'un & l'autre cas,
 ils s'étendent bientôt en se répandant
 de tous côtés ; & à mesure qu'ils s'éten-
 dent, la chaleur, la rougeur & la dé-
 mangeaison augmentent dans la circon-
 férence, & diminuent au centre qui
 quelquefois reprend son état naturel.
 Quand on gratte les boutons, il en
 suinte une humeur lymphatique, gluante
 & saline, qui en s'épaississant forme
 une croûte par-dessus. Au reste, il y a
 plusieurs espèces de Dartres qui pré-
 sentent chacune des symptômes dif-
 férens.

La Dartre volante est celle dont les

DARTRE. 79

pustules détachées les unes des autres suppurent & séchent en peu de temps.

La Dartre farineuse où l'épiderme se découpe, se réduit en farine & tombe en poussière sans écoulement séreux ni purulent.

La Dartre écailleuse ne diffère de la précédente qu'en ce que la peau se découpe en pièces plus grandes, semblables à de petites écailles.

La Dartre miliaire qui présente des petites pustules innombrables & entassées, elles forment de larges plaques sur la poitrine, les reins, les aines, le scrotum, les cuisses, elle est fort prurigineuse & donne quelque sérosité lorsqu'on se gratte, en quoi elle approche un peu de la galle : elle se couvre ordinairement de croûtes superficielles qui lui font donner alors le nom de *croûteuse* : elle est difficile à guérir & se communique aisément.

La Dartre humide d'où coule une sanie ou sérosité acre & purulente. Tantôt elle est sans croûte ; mais quelquefois c'est par-dessous les croûtes même que cette humeur coule.

La Dartre vive ou rongeante qui est accompagnée d'une exulcération considérable de la peau, soit qu'il y ait des

Div

So DARTRE.

croutes, soit qu'il n'y en ait pas, il en découle une sanie brûlante : elle excite beaucoup de démangeaison ou de cuisson, & laisse des gonflemens aux endroits qui en ont été le siège.

La Dartre carcinomateuse dans laquelle les pustules ou boutons sont de la nature des cancers, & doivent être traités de même.

On peut encore compter au nombre des Dartres les taches rousses, rouges, jaunes & noires qui arrivent aux Véroles sur la peau, & qui s'étendent au large sans ulcération & même sans altération marquée dans l'épiderme.

Les Dartres peuvent être confondues avec l'érysipelle quand elles commencent, mais outre que l'erreur ne sauroit durer long-temps, il est aisé de l'éviter dès le commencement, en observant que la rougeur, la chaleur & la douleur sont toujours moins fortes dans les Dartres que dans l'érysipelle.

On distingue les Dartres de la galle en ce que les pustules sont toujours discrètes dans la galle, & qu'elle sont ordinairement confluentes dans la Dartre ; en ce que les pustules de la galle se montrent principalement aux mains & dans l'entre-deux des doigts, ce qui

DARTRE. 81

n'est pas ordinaire à la Dartre; enfin, en ce que les pustules de la galle sont sans rougeur, au lieu que celles des Dartres sont toujours rouges.

Quant aux différences des Dartres divisées en farineuses, écailleuses, &c. la description qu'on en a faite suffit pour les distinguer.

Il est plus important de bien connoître les Dartres qui sont véroliques ou écouelleuses, ce qu'on peut obtenir en pesant mûrement ce qui a précédé l'éruption des Dartres ou tous les accidens qui les accompagnent; il est rare qu'on ne trouve pas quelque symptôme qui caractérise la vérole ou les écouelles.

Enfin, il est intéressant de connoître la qualité du sang dans les Dartres pour en régler la curation. Outre la notion qu'on peut en avoir par la connoissance du tempéramment du malade, on peut s'assurer que le sang est épais dans les Dartres crouteuses, qui ne fluent pas, qu'il est épais & acre dans celles qui fluent, qu'il est acre seulement dans les Dartres humides; enfin, qu'il ne pèche que médiocrement, soit en acreté, soit en épaissement, dans les Dartres farineuses ou écailleuses.

D v

DENTITION.

C'est pendant la *poussé des dents* toujours très-longue & qu'il faut distinguer de leur sortie, que surviennent les plus fâcheux accidens qui précèdent quelquefois de deux ou trois mois la *sortie* de la dent : c'est dans ces circonstances que les gencives se tuméfient & deviennent douloureuses ; la bouche alors s'échauffe, & cette chaleur excite la soif : les enfans portent le doigt ou leur hochet aux gencives & pressent le mammelon de leur nourrice. Les douleurs inséparables de cet état excitent souvent la salivation, le vomissement, des tranchées, le cours de ventre avec des déjections verdâtres ; elles peuvent allumer aussi la fièvre, enflammer les gencives & même les amygdales où il se forme des pustules ou des abcès. La même cause peut enfler les lèvres & les gercer, exciter dans la bouche des aphtes, qui s'étendent quelquefois comme nous l'avons dit le long de l'œsophage & pénètrent même dans la trachée artère où elles donnent lieu à la toux la plus opiniâtre. Les terreurs paniques, le treffaillement pendant le sommeil ; les cris que rien ne

DENTITION. 83

peut appaiser, les infomnies & enfin les convulsions sont les suites assez ordinaires de la dentition. Cependant elle se passe quelquefois sans le moindre accident & même sans qu'on s'en apperçoive.

D É P Ô T.

Voyez *Abcès*.

D É P Ô T L A I T E U X.

Dans les Dépôts laiteux, l'œdeme de la partie malade est plus ferme & plus rénitent que les œdemes ordinaires purement lymphatiques, parce que l'humeur laiteuse qui les forme est plus épaisse que la lymphe, & par conséquent, remplit mieux les vaisseaux, les ramollit moins. Cét œdeme est plus douloureux que l'œdeme ordinaire, parce que la partie étant plus tendre & moins ramollie, les nerfs doivent y être plus aisés à ébranler, ce qui rend la partie plus sensible. La tension, la rénitence & la douleur doivent être encore plus grandes dans les Dépôts laiteux quand l'œdeme devient phlegmoneux, parce qu'alors tous les vaisseaux sont encore plus pleins & les nerfs plus tendus & plus aisés à être

D vj

§4 DÉPÔT LAITEUX.

ébranlés. Les glandes conglobées apparentes sont celles qui s'engorgent le plus souvent, parce que ce sont celles qui reçoivent le plus de lymphe laiteuse refroidie, d'où vient que les Dépôts se font ordinairement autour de ces glandes. Mais il s'en fait pourtant dans les autres parties, parce qu'il n'y a point de partie qui ne soit garnie de plusieurs petites glandes conglobées presque imperceptibles; il est vrai que ces Dépôts sont petits & proportionnés à la grosseur des glandes qui contribuent à les produire.

Le Dépôt de lait dans les parties extérieures faite aux yeux. Il faut cependant savoir le distinguer d'avec le rhumatisme, avec lequel il a beaucoup de rapport, mais duquel il diffère. 1^o En ce que le Dépôt laiteux n'est point inflammatoire ou l'est rarement & peu, au lieu que le rhumatisme l'est toujours & l'est beaucoup. 2^o En ce que le Dépôt laiteux est beaucoup moins douloureux que le rhumatisme. 3^o Enfin en ce que le Dépôt laiteux vient après une couche où le lait n'a pas été assez évacué, au lieu que le rhumatisme vient dans des circonstances très-différentes. Après tout, le mal seroit médiocre

DÉPÔT LAITEUX. 85

quand on se tromperoit dans ce Diagnostic, car les remèdes du Dépôt laiteux conviennent dans les rhumatismes, ou du moins n'y fauroient nuire.

Il est plus difficile de reconnoître le Dépôt laiteux des parties internes; cependant, si à la suite d'une couche où le lait a été retenu, il survient sans aucune autre cause manifeste quelque douleur fixe dans quelque partie interne, qui dérange ou qui gêne les fonctions de cette partie; on a raison de conjecturer qu'il s'y est fait quelque engorgement laiteux, sur-tout si le siège de la douleur est dans quelque partie glanduleuse.

Enfin, on juge avec certitude de l'espèce du Dépôt de lait qui est extérieur, s'il est œdémateux, phlegmonieux, tendant à suppurer ou déjà suppuré, parce qu'on le voit, de même que de la cause qui le produit, parce qu'il n'y en a qu'une qui est la négligence à procurer l'évacuation du lait.

DESCENTE.

Voyez *Hernie*.

DESCENTE DE LA MATRICE.

Les changemens de situation qui arrivent à la matrice ne méritent l'attention des malades & des Médecins, & ne doit être regardé comme une véritable maladie que dans les trois cas suivans :

Le premier est quand la matrice s'avance un peu plus qu'à l'ordinaire dans le vagin & qu'elle se trouve par-là rapprochée de la vulve. Cet état est un commencement de Descente ; mais comme il n'est presque jamais suivi d'aucun accident digne d'attention, & qu'il est assez commun aux femmes qui ont fait plusieurs enfans, on se contente de le regarder comme un état ordinaire, où la matrice est un peu basse.

Le second est quand la matrice s'avance jusqu'au milieu du vagin & même jusqu'à son orifice. Comme cet état est accompagné de douleur & de lésion de plusieurs fonctions, il constitue une véritable maladie connue sous le nom de Descente incomplète de la matrice.

Enfin dans le troisieme, la matrice continuant de descendre franchit l'orifice du vagin & tombe dans la vulve ; quelquefois elle sort au dehors & tombe sur les cuisses. C'est alors que la

DESCENTE DE LA MATRICE. 87

Descente de la matrice porte le nom de complete; & le troisieme cas doit être regardé comme une maladie grave.

Dans toute Descente de matrice, le viscere change de place, sans changer de figure, c'est-à-dire, que le col se présente le premier, que le corps de la matrice suit, recouvert tout entier du vagin qui se replie & qui l'entoure.

Les malades souffrent peu, tant que la Descente n'est que commençante; mais la pesanteur & les douleurs augmentent à mesure que la matrice descend plus bas: plus elle tombe, plus les malades souffrent en marchant, quelque attention qu'elles ayent d'écarter les cuisses pour ne pas presser la matrice.

Lorsque la Descente est incomplète, c'est-à-dire, lorsque la matrice tombe jusqu'à l'orifice du vagin, la vessie se trouve comprimée si le col de la matrice se tourne de son côté; & alors sa cavité étant diminuée, les malades sont obligées de pisser souvent, & quelquefois même elles ont peine à pisser, lorsque l'urethre est fortement comprimée. Elles éprouvent la même difficulté dans la déjection des excréments, lorsque le col de la matrice placé obliquement se porte du côté du rectum & le comprime.

88 DESCENTE DE LA MATRICE.

Dans cet état, les règles continuent de paroître, s'il n'y a point de vice particulier dans l'intérieur de la matrice; mais comme le fang qui y est porté en revient avec peine à cause de la compression que les veines souffrent à force d'être repliées, les règles dégènerent souvent en perte habituelle & quelquefois en hémorrhagie. Il n'est point de déplacement de la matrice où les malades ne soient sujettes à des fleurs blanches, séreuses, parce que le fang qui croupit dans les vaisseaux de la matrice laisse suinter la lymphe. L'écoulement de ces fleurs blanches est d'autant plus abondant que la Descente de la matrice est plus considérable.

Dans les Descentes complètes, le corps de la vessie est souvent forcé de suivre la matrice & de descendre avec elle; on prétend même que le colon a aussi été quelquefois entraîné par la matrice.

Dans cet état, il est ordinaire que le volume de la matrice augmente; enfin, l'urine qui sort de l'urethre se répand sur le corps de la matrice, & y produit bientôt une excoriation superficielle, mais ulcéreuse, & même des filons ulcérés, ce qui doit faire craindre la gan-

DESCENTE DE LA MATRICE. 89

grene par où ce mal finit ordinairement.

Pour ne pas courir les risques de confondre la Descente de la matrice avec quelques autres affections qui lui ressemblent, il est essentiel de remarquer que dans la Descente de la matrice le corps qui se présente est plus menu dans la partie antérieure que dans la postérieure; il est ferme, lisse, poli & arrosé de peu & de vaisseaux sanguins; il est percé d'une fente en travers d'où l'on voit couler le sang dans le temps des règles, quand les malades sont encore en âge d'être réglées; enfin, le corps qui se présente tient au vagin circulairement comme il est aisé de s'en assurer en introduisant le doigt dans le vagin & le tournant tout au tour.

L'article qui suit va encore nous fournir des différences utiles dans ce Diagnostic.

DESCENTE DU VAGIN. Ce n'est jamais le vagin en entier qui descend la chose est absolument impossible, mais c'est quelque portion du vagin, ou pour mieux dire quelque portion de la tunique intérieure. C'est pourquoi les prétendues Descentes du vagin

90 DESCENTE DE LA MATRICE.

ne méritent à proprement parler que le nom *d'allongemens*.

Ces allongemens diffèrent entre eux :
1^o par rapport à leur nature, car les uns sont des sarcomes ou excroissances attachées au-dedans du vagin, les autres des fungus ou des champignons formés dans quelques endroits du vagin; & les autres des prolongations de quelqu'un des plis ou des rides transversales, qui sont en grand nombre dans le vagin.

2^o Par rapport à leur qualité, car les uns sont mols, flasques, spongieux, pleins de vaisseaux variqueux, qui laissent suinter une humeur lymphatique, & quelquefois une lymphe fanglante & même du sang; d'autres sont plus fermes & plus secs; d'autres enfin sont calleux & même squirrheux.

3^o Par rapport à leur grosseur & à leur longueur; car les uns sont menus comme une plume à écrire, & flottent dans le vagin; d'autres sont plus gros, ils remplissent & même dilatent le vagin; les uns sont longs, descendent dans la vulve & sortent même au-dehors; & d'autres sont plus courts, ils atteignent à peine l'orifice du vagin.

4^o Enfin, par rapport aux attaches

DESCENTE DE LA MATRICE. 91

qu'ils ont en différens endroits du vagin, dans le fond, vers le milieu, au bord même de son orifice, lesquelles sont quelquefois menues comme un gros fil, & quelquefois grosses & larges; tantôt souples & molles, tantôt dures & calleuses.

Les Descentes du vagin ne causent, tant qu'elles sont petites, ni douleur, ni pesanteur, ni tiraillement, & en général en causent peu, à moins qu'elles ne grossissent jusqu'à distendre le vagin & presser les parties voisines, ce qui arrive sur-tout aux sarcomes; mais elles sont incommodés par la mal-propreté qu'elles causent, soit parce qu'elles laissent suinter des sérosités, & souvent des sérosités sanguinolentes, soit parce qu'elles retiennent une partie des règles ou des fleurs blanches si les malades y sont sujettes, quelque soin qu'elles aient de se laver. Elles empêchent les malades de cohabiter avec leurs maris, ou du moins rendent la cohabitation difficile. S'il arrive que les malades deviennent enceintes dans cet état, & cela arrive quelquefois, l'accouchement en sera d'autant plus difficile & plus laborieux.

Les Descentes du vagin peuvent quel-

92 DESCENTE DE LA MATRICE.

quelques fois être confondues avec les Descentes de matrice, du moins les sarcomes quand ils parviennent à une certaine grosseur. Il est cependant facile de les distinguer, pour peu qu'on veuille y faire attention.

Dans la Descente du vagin, le corps qui se présente est long, grêle, flexible, quand c'est un champignon ou une prolongation de la tunique intérieure; au lieu que dans la Descente de la matrice, le corps qui se présente est gros comme un gros œuf, d'une figure à peu près ovale, ferme, lisse, & où l'on peut aisément reconnoître l'ouverture transversale, qui est l'orifice de la matrice.

Les sarcomes qui sont ordinairement assez gros, & qui acquièrent quelquefois le volume de la matrice, sont inégaux & anguleux, au lieu que le corps de la matrice est pointu par-devant, s'élargissant ensuite en forme de poire, ce qui représente la véritable figure de la matrice.

En introduisant le doigt dans le vagin que l'excroissance occupe, on trouve aisément l'attache où elle tient, fut-elle dans le fond même du vagin; au lieu que dans la Descente de la matrice le corps qui s'offre, ne tient au va-

DESCENTE DE LA MATRICE. 93
gin par aucune attache particuliere, &
l'on peut tourner le doigt autour sans
en trouver aucune.

Enfin, dans la Descente de la matrice, quand on l'a repoussée & remise en place, elle y reste ordinairement, à moins que la malade ne fasse quelque effort nouveau; au lieu qu'on a beau remettre la Descente du vagin, elle reparoît dès qu'on retire le doigt.

D É V O I E M E N T.

Voyez *Diarrhée*.

D I A R R H É E.

Ce mot signifie en général toute sorte de déjection de matiere liquide, plus fréquente que dans l'état naturel.

On entend donc par Diarrhée une fréquente évacuation par les selles d'une matiere tenue, stercoreuse, purulente, sanieuse, aqueuse, muqueuse, pituiteuse, glutineuse, adipeuse, écumeuse, bilieuse, atrabilaire, qui tient plus ou moins de l'une de ces qualités mêlées ou distinctes, & plus ou moins acre, qui vient des intestins immédiatement, & qui sort quelquefois avec les excréments & quelquefois seule; elle

DIARRHÉE.

est souvent accompagnée de tranchées ; mais elles ne lui sont pas essentielles.

Cette maladie est souvent accompagnée de dégoût, d'anxiété, de foiblesse, de flatuosités avec murmure & grouillement ; de douleurs plus ou moins vives & étendues, du tenesme, de la tension au ventre, des crampes.

Les urines sont souvent rougeâtres & en petite quantité.

La lienterie est une sorte de Diarrhée, dans laquelle on rend les aliments peu changés ; elle succède quelquefois à la Diarrhée proprement dite & à la dissenterie, ou vient à la suite d'autres maladies chroniques : elle est accompagnée tantôt d'un grand dégoût, tantôt d'une sorte de faim canine, d'un grand accablement & autres accidens, dont nous avons déjà fait mention ; les urines sont plus ou moins bourbeuses & en petite quantité. Voyez *Flux*.

DISSENTERIE.

La Dissenterie est tantôt aigue, tantôt chronique : l'une & l'autre sont souvent épidémiques & régner à la fin de l'été & dans l'automne. La fièvre est précédée par les frissons & accompagnée de la soif ; les tranchées & la chaleur

DISSENTERIE. 95

des entrailles, les déjections glaireuses & graisseuses, jaunes, porracées & sanglantes; les épreintes, &c. sont les signes qui la distinguent des flux hépatiques, mésentériques & hémorrhoidaux. Mais cette maladie est susceptible de tant de degrés, & présente tant de variété, qu'il n'est pas toujours aisé de prononcer sur son caractère: ordinairement elle commence par des déjections bilieuses, ou par l'évacuation de la pituite glaireuse qui enduit les intestins: ensuite les selles paroissent grasses & mêlées d'un peu de sang; après cela le velouté des intestins déchiré en petits lambeaux sort avec les excréments mêlé de sang & de pus; enfin la substance même des intestins se corrode, & il s'en détache des parcelles, qu'on rend avec des matieres purulentes. Cependant le sang commence à couler par bas peu à peu & par intervalles; & cela tantôt parmi les excréments qui sont toujours liquides & délayés, à moins que l'ulcère ne soit placé plus bas, & tantôt mêlé de ces mucosités purulentes & charnues, dont je viens de parler. On sent alors une douleur vive au fondement avec des envies fréquentes & importunes d'aller à la selle: dans ces

96 DISSENTERIE.

épreintes, on n'évacue presque rien; les douleurs se font sentir plus vivement qu'au paravant & diminuent un instant après: le malade, toujours tourmenté d'envie d'aller à la selle, ne peut trouver un moment de repos ni prendre un quart-d'heure de sommeil.

Si les intestins grêles sont attaqués, on ressent autour de l'ombilic ou du nombril une douleur vive qui n'est suivie d'évacuation que long-temps après; le sang est ce qui est enlevé des intestins & mêlé plus exactement aux excréments; le délire y survient le plus souvent; la soif & la fièvre sont violentes; les déjections sont crues, de mauvaise odeur, semblables à de la lavure de chair, bilieuses, porracées, de diverses couleurs, & sont accompagnées de tranchées & de faiblesse qui menacent même de défaillance. Si le jejunum est attaqué, les déjections sont plus crues, mêlées d'un sang plus noir & d'une bile très-jaune; la soif, les nausées, le dégoût sont plus forts; on vomit même quelquefois: la douleur est alors placée au-dessus du nombril & cause une fièvre maligne; le malade n'a plus de couleurs & sue jusqu'à tomber en défaillance: au milieu de tant de
maux,

DISSENTERIE. 97

maux, ses forces s'épuisent, & il périt.

Si le mal n'affecte que les gros boyaux, il est moins dangereux & plus facile à guérir. Alors les excréments sont d'une qualité égale, abondans, liés, parfemés de gouttes de sang, quelques fois aussi écumeux, & sortent avec des vents. Au reste, ils sont toujours mêlés d'une matiere grasse; & sans leur être intimement uni, le sang est éparé & surnage au-dessus. Aussi-tôt après que l'on a senti la douleur, il sort par la premiere selle.

Il arrive dans quelques épidémies que les déjections ne sont pas sanglantes, quoiqu'il y ait un concours des autres signes.

Les Praticiens distinguent deux sortes de Dissenteries, une benigne qui n'est accompagnée d'aucun fâcheux accident, & qui est même exempte de fièvre: l'autre maligne qui est inséparable de la fièvre, & qui peut se communiquer: dans cette dernière, on rend quelquefois le sang tout pur; on se plaint de grands accablemens, la langue devient sèche, baveuse & gercée; il se forme des aphtes dans la bouche; on a quelquefois des vomissemens énor-

E

98 DISSENTERIE.

mes ; la peau se charge de taches pourprées ; il survient le hocquet , des convulsions & autres accidens , dont il est fait mention à l'article *Fièvre maligne*.

ÉCROUELLES.

Les Écrouelles sont des tumeurs dures , indolentes , noueuses & adhérentes aux parties où elles ont pris naissance ; on peut les distinguer en internes ou externes , en héréditaires ou accidentelles , en benignes ou malignes ; la première & la seconde différence ne présente aucune difficulté.

Les Écrouelles benignes ou simples , sont sans douleur , sans inflammation , & n'apportent aucun changement , ni à la couleur , ni à la chaleur de la peau , elles ont coutume de durer long-temps sans causer d'accident fâcheux. Les malignes , au contraire , se présentent sous une forme bien différente ; ce sont des tumeurs larges à peu près comme un écu de six livres ; elles viennent partout ; elles sont toujours adhérentes , arrondies , & s'élèvent comme un petit cône ; un cercle rouge les environne , le milieu est livide : la rénitence

ÉCROUELLES. 99

n'est pas la même que celle des Ecouelles simples benignes.

Les Ecouelles attaquent ordinairement les glandes lymphatiques, les salivaires & la tyroïde; elles occupent encore les environs des articulations & les dehors du crâne où elles excitent des caries. On en voit au cou, près des oreilles, sous le menton, sur la trachée artère qui en est quelquefois cariée, aux aisselles, aux aines, aux lèvres & aux mamelles, aux coudes, aux jarrets, aux genoux, aux mains, aux pieds, & principalement aux doigts & aux orteils; elles tiennent aux membranes, aux tendons, aux ligamens & aux os même qu'elles gonflent & carient avec des douleurs si aiguës, qu'on a donné à cette maladie le nom barbare de *Spina-Ventosa*. Les Ecouelles affectent encore, les poumons, le mesentère, le foie, la rate & l'épiploon, & causent par-là des maladies très-rebelles & très-graves.

Les symptômes de cette maladie varient beaucoup. Dans les commencemens, pour l'ordinaire l'engorgement de la glande affectée est insensible; ses progrès sont souvent imperceptibles, & quand on s'en apperçoit, le mal

100 ÉCROUELLES.

date déjà de loin ; quelquefois aussi l'humeur scrophuleuse occupe plusieurs petites glandes à la fois , qui en grossissant forment une espèce de grappe ou de chapelet. Les glandes qui deviennent écrouéleuses & qui paroissent toujours sous la forme de tumeur sont plus dures & plus rénitentes qu'elles n'étoient naturellement ; l'assemblage de plusieurs de ces glandes engorgées ou tumefiées les rend noueuses & inégales ; de-là des trainées de tumeurs indolentes , sur-tout quand elles sont simples. On a quelquefois observé que les Ecrouelles devenoient peu à peu plus dures , plus renitentes & véritablement squirrheuses. Lorsqu'elles sont exposées à quelque coup , trop fortement comprimées , maniées trop souvent & trop rudement , irritées par quelque emplâtre ou cataplasme trop âcres , ou par des remèdes internes trop violens & trop incendiaires , elles s'enflamment & s'abscedent ; alors les malades éprouvent tous les symptômes de l'abcès. *Voyez* ce mot. Quand une fois il y a une ouverture quelque petite qu'elle soit , elle s'agrandit à vue d'œil & dégénère en un ulcere qui fournit un pus plus ou moins âcre ; les bords en sont

ÉCROUELLES. 107

plus ou moins blafards, plus ou moins épais & gonflés, ils recouvrent des chairs purulentes, mollasses & douloureuses, qui croissent avec rapidité. On remarque le plus souvent sous l'ouverture, une masse dure; cet état est bien voisin du cancer. À l'égard des Ecouelles internes, il est rare qu'elles s'enflamment ou suppurent, & qu'elles deviennent squirrheuses ou carcinomateuses.

Il y a des tumeurs enkystées, des squirrhes, des bubons qui ressemblent beaucoup aux Ecouelles. Cependant, il n'est pas bien difficile d'en assigner les différences; les tumeurs enkystées sont mobiles, polies, vacillantes; elles n'ont jamais la résistance ni la dureté des Ecouelles; elles viennent par tout entre les muscles, ne causent nulle douleur & n'attaquent jamais les os comme ces dernières qui d'ailleurs croissent bien plus rapidement.

Les squirrhes ne viennent qu'un à un par une cause extérieure; dans les commencemens ils sont vacillans, leur surface est assez égale: les Ecouelles, au contraire, viennent sans cause extérieure; elles sont adhérentes dès le commencement, leur siège est autour

Eij

102 ÉCROUELLES.

des glandes jugulaires, il y a un vice universel dans la lymphe. Les bubons se forment vite, & par voie de fluxion; ils s'enflamment promptement & cèdent assez facilement aux remèdes résolutifs & suppuratifs, ce qui ne convient pas aux Écrouelles.

Pour les Écrouelles internes, on n'a pas la même facilité de les reconnoître, & l'on est réduit à les conjecturer sur de simples soupçons fondés sur la présence des Écrouelles extérieures qui en annoncent d'intérieures; sur le gonflement des parties où l'on soupçonne des Écrouelles internes; par exemple, le gonflement du bas-ventre vers la région ombilicale, dans les tumeurs écrouelleuses du mesentere; enfin sur la nature des maladies de langueur dans les enfans, dont on ne connoît point de cause, & qu'on a raison d'attribuer à des Écrouelles internes.

Dès qu'on s'est assuré de la réalité des Écrouelles, il est aisé d'en distinguer l'espèce, parce qu'on peut juger au doigt & à l'œil si elles sont simples, squirreuses, &c. Quant à la connoissance des causes particulières des Écrouelles, on peut aisément l'acquérir en s'informant de l'état du pere, de la mere,

ÉCROUELLES. 103

des parens & de la nourrice de la personne malade, pour juger si les Ecouelles sont héréditaires; & en se faisant rendre compte du régime du malade & des différentes maladies qu'il a effuyées, quand les Ecouelles sont accidentelles, pour juger de la cause qui les a produites.

ÉLÉPHANTIASIS.

Voyez *Lépre*.

EMPHYSEME.

Ce mot signifie en général toute tumeur formée par l'air ou toute autre matière flatueuse, rarefiable, ramassée dans quelque partie du corps que ce soit. Cependant, il est reçu parmi les Médecins, que l'on doit entendre par *Emphyseme* proprement dit, pris dans un sens plus borné, celui qui occupe toute ou presque toute l'habitude extérieure du corps, & que l'on appelle *tumeur emphysemateuse*, celle qui n'occupe que quelque partie de la surface du corps.

On distingue l'Emphyseme de toute autre espèce de tumeur en ce que la partie qui en est affectée étant pressée avec le doigt, il s'y fait une espèce de bruit, de craquement; elle résiste quelquefois

E iv

104 EMPHYSEME.

à la pression par ressort , & d'autrefois elle cède aisément & se remet promptement dans son état précédent. D'ailleurs cette tumeur même universelle, ne rend pas le corps sensiblement plus pesant.

On ne doit pas prendre pour Emphyseme , ces vessies transparentes remplies de sérosités qu'on nomme tantôt hydatides, tantôt phlyctenes; telles sont celles qui paroissent sur l'érysipelle, sur les parties menacées de gangrene; après la brûlure ou l'application des cantharides; après une compression réitérée & dans plusieurs autres cas. Elles se rencontrent souvent avec l'Emphyseme qui attaque les paupieres, le prépuce & la vulve; alors on leur donne le nom de *Crystallines*.

E M P Y E M E.

C'est ainsi qu'on nomme l'inondation purulente de la poitrine, soit qu'elle dépende de la peripneumonie ou de la vomique, ou de toute autre suppuration, tant du poulmon que de la pleure, du mediastin, du diaphragme, du foie & autres parties des environs. On donne encore le nom d'*Empyeme* à l'extravasation du sang dans la

même cavité, soit à la suite des coups & des plaies, soit par la rupture d'un anevrisme.

Il y a des signes qui nous font connoître qu'il y a épanchement, il y en a d'autres qui nous désignent l'espèce de la matiere épanchée.

Ceux qui désignent l'épanchement, sont 1° la respiration courte & laborieuse, parce que le liquide qui remplit une partie de la poitrine, empêche que le poumon ne subisse toute la dilatation dont il est susceptible. 2° L'inspiration est beaucoup plus facile que l'expiration, parce que, dans ce dernier mouvement, il faut que le diaphragme soulève le liquide épanché, dont le poids est capable d'aider l'inspiration. 3° Le malade en se remuant sent quelquefois le flot du liquide épanché. 4° Lorsque l'épanchement n'est que d'un côté, ce côté de la poitrine a plus d'étendue que l'autre, ce qu'on reconnoît par l'examen du dos du malade qu'on met sur son séant. 5° Le côté où est l'épanchement est souvent œdémateux. 6° Le malade respire mieux couché sur un plan horifontal que debout ou assis, & il ne peut rester couché que du côté de l'épanchement ; par ce moyen les

matieres épanchées ne compriment point ce côté du poumon & lui laissent quelque liberté qu'il n'auroit point, si le malade se couchoit sur le côté sain : ce signe prouve l'épanchement ; mais son défaut ne prouve pas qu'il n'y en a point, parce que le poumon pourroit être adhérent au médiastin & à la pleûre. Dans ce cas, le malade pourroit se coucher sur le côté de la poitrine où il n'y auroit point d'épanchement, sans que les matieres épanchées dans le côté opposé augmentassent la difficulté de respirer. 7° S'il y a épanchement dans les deux cavités de la poitrine, le malade ne peut rester couché d'aucun côté ; il faut qu'il soit debout ou assis de façon que son dos décrive un arc. Dans cette situation, les matieres épanchées se portent vers la partie antérieure & supérieure du diaphragme, & laissent quelque liberté au poumon.

On jugera de la nature de la liqueur épanchée par les maladies ou les accidens qui auront précédé ou qui accompagnent l'épanchement.

Si les signes de l'épanchement paroissent peu de temps après que le malade a reçu une plaie pénétrante à la

EMPYEME. 167

poitrine , & s'il a des foibleſſes fréquentes , on ne peut pas douter que ce ne ſoit le ſang qui ſoit épanché. S'il y a eu maladie inflammatoire à la poitrine , accompagnée des ſignes ordinaires de ſuppuration , ſi la fièvre qui étoit aigüe eſt devenue lente , ſi la douleur vive eſt un peu appaiſée , mais qu'il ſubſiſte un mal-aiſe à la partie ; ſi le malade a des friffons irréguliers & des ſueurs d'un mauvais caractère , & qu'avec tous ces ſymptômes il paroiffe des ſignes d'épanchement ; il n'eſt pas douteux que ce ne ſoit du pus qui en ſoit la matière. Il y a tout lieu de croire que l'épanchement eſt lymphatique , ſi on remarque les ſignes de l'hydropiſie de poitrine. Voyez *Hydropiſie*.

Lorsque l'Empyeme eſt une ſuite de la vomique ou de toute autre ſuppuration lente ; il peut exiſter ſans que les ſignes dont nous venons de parler ſe manifeflent.

ENGELURE.

L'Engelure eſt une tumeur qui paroît en hyver aux mains , aux doigts des pieds , aux talons , quelquefois au coude , aux oreilles , au nez , accompagnée d'inflammation , de douleur , de déman-

108 ENGELURE.

geaison, & suivie bien souvent de solution de continuité. Elle se présente sous quatre états différens qu'il est important de bien distinguer.

1° Au commencement, il paroît aux doigts des mains ou des pieds, ou aux autres parties qui sont sujettes à ce mal, un gonflement avec douleur, rougeur, & même avec un peu de chaleur & de démangeaison. La partie gonflée cède à la pression, mais elle se rétablit & garde peu la marque de l'impression. C'est l'Engelure commençante ou œdémateuse.

2° Le gonflement continuant ou augmentant, la chaleur & la douleur augmentent à proportion, & la partie devient rouge de telle manière pourtant qu'elle blanchit quand on y appuie le doigt. C'est l'Engelure confirmée ou éréthelateuse.

3° Dans la suite, le gonflement, la chaleur & la rougeur vont en augmentant; & alors la partie affectée conserve sa rougeur malgré la compression, & c'est l'Engelure phlegmoneuse.

4° Enfin, il se forme quelques cloches qui détachent la sur peau, & l'Engelure commence à se crevasser & à dégénérer en ulcère: c'est alors qu'elle porte le nom d'Engelure ulcérée.

ÉPILEPSIE.

Celui qui est épileptique tombe tout à coup avec perte de connoissance & suspension de ses sens ; il s'agite avec violence & involontairement , il ferre les dents , il écume , il se frappe , il jette quelquefois des cris & rend sans s'en appercevoir les gros excréments , l'urine & la matiere féminale. L'agitation cesse ; le malade se relève sans se souvenir de ce qui s'est passé ; il se plaint seulement d'une pesanteur de tête , d'un serrement à l'estomac , d'un accablement universel avec lassitude : au bout d'un certain intervalle de temps , l'accès recommence. Les contorsions que l'on fait dans ces accès sont si singulieres , si variées , si terribles , que le peuple a souvent accusé les dieux , les démons , les forciers , &c. d'en être la cause.

L'Epilepsie qui est essentielle se fait connoître par une pesanteur & une grande douleur de tête , par une vue trouble , des tintemens d'oreilles , un visage pâle , des songes fâcheux & un accès si subit qu'on ne s'apperçoit jamais du moment de son invasion ; tandis que celle qui prend son origine de l'estomac , se fait pressentir par un ser-

rement & des picotemens à la région de l'estomac, accompagnés d'un appétit dévorant. Le paroxysme étant plus prochain, on éprouve des défaillances, des maux de cœur suivis d'un vomissement bilieux ou pituiteux. Lorsque l'Épilepsie est occasionnée par un vice caché vers les extrémités du corps, ou vers la matrice, les malades sentent d'abord un léger frisson à peu près à l'endroit où est le siège du mal; le froid se porte par degrés à la tête, en se faisant sentir comme un vent froid. *Aura frigida.*

ÉPUISEMENT.

Voyez *Foiblesse.*

ÉRÉSIPELLE.

Il y a plusieurs sortes d'Érésipelle. Le plus commun commence ordinairement par le frisson & la fièvre, & ne se manifeste qu'après quelques jours, par l'épaississement, la tension, la rénitence, la rougeur, la chaleur & la douleur de la peau, mais de telle manière que la rougeur se dissipe par la moindre pression, ce qui distingue l'Érésipelle du phlegmon.

On juge de la qualité de l'Érésipelle;

ÉRÉSIPELLE. III

& l'on fait par-là s'il est simple ou phlegmoneux, œdémateux ou squirreux, s'il est charbonneux ou non, s'il est boutoné ou uni, s'il est à ampoules ou si l'épiderme reste collé sur la peau. L'Érèsipelle croît très-prompement & change souvent de place; sa durée est assez ordinairement de sept à huit jours; on peut y distinguer quatre états: 1° Le commencement où l'on sent une démangeaison avec tension & chaleur; mais où la rougeur est encore médiocre & n'est sensible que dans un petit espace. 2° L'augmentation où la rougeur se fortifie & s'étend, & où la chaleur, la tension & la douleur augmentent de même. 3° L'état où les accidens sont au plus haut degré, & où il paroît souvent sur la peau des boutons plus ou moins gros, qui la rendent inégale & y produisent des cloches. 4° La déclinaison qui se fait par voie de résolution ou de suppuration, & quelquefois de gangrene.

On donne à l'Érèsipelle assez rare, qui embrasse le corps comme une ceinture, le nom de *Zoster*. Voyez *Feu persique*.

Il y a des fluxions-érèsipellateuses qui se dissipent souvent en un ou deux jours, même sans remède; mais celles

112 ÉRÉSIPELLE.

qui dépendent d'un engorgement œdémateux, qui occupent les environs des plaies ne disparaissent pas si facilement.

On observe encore une espèce d'Érésipelle universel, excitant des pustules prurigineuses par tout le corps, qui se changent en écailles, & qui laissent après leur chute une rougeur qui dure quelque temps : il attaque assez ordinairement ceux qui usent avec excès du vin & des liqueurs.

Il y a encore une autre espèce d'Érésipelle, qui mérite à juste titre le nom d'*Érésipelle boutoné* ; on la nomme *Rossalia*, elle n'attaque que les enfans & les jeunes gens : cette dernière se manifeste dans les premiers jours par des pustules peu différentes de celles de la rougeole ; mais les taches qui leur servent de base s'étendent & s'unissent pour couvrir le corps d'un vrai Érésipelle qui disparoît vers le neuvième jour de la maladie, & laisse la peau couverte d'écailles.

E X O S T O S E.

On donne ce nom à toutes les tumeurs & aux gonflemens des os ; on s'aperçoit de ce vice par le tact ; dans les gros os il n'en occupe qu'une partie, mais

EXOSTOSE. 113

dans les petits il a autant d'étendue que l'os. La douleur qu'on ressent aux Exostoses dépend communément de leur accroissement. Cependant, il en est qui par leur nature ou les circonstances du lieu qu'elles occupent sont toujours douloureuses & excitent même la fièvre lente.

 FAIM CANINE.

C'EST une faim démesurée, qui porte à prendre beaucoup de nourriture, quoique l'estomac la rejette après. C'est donc une maladie qu'il ne faut pas confondre comme on le fait tous les jours avec cet appétit dévorant que quelques femmes grosses, quelques jeunes gens, bien des mélancholiques & des convalescens éprouvent sans qu'il en résulte aucun accident. Il ne faut pas non plus la confondre avec la boulymie.

La Faim Canine proprement dite, est cette maladie dans laquelle on éprouve une faim vorace, & néanmoins l'on vomit les alimens qu'on prend pour la satisfaire; ainsi qu'il arrive aux chiens qui ont trop mangé; c'est en cela que la Faim Canine diffère de la boulymie.

114 FAIM CANINE.

qui n'est point suivie de vomissement ; mais d'oppression de l'estomac, de difficulté de respirer, de foiblesses de pouls, de froid & de défaillances.

FEU PERSIQUE.

C'est une espèce d'érysipelle qui se manifeste au-dessus du nombril par une grande tache qui s'étend ensuite & forme autour du corps une espèce de ceinture, large de quelques pouces, accompagnée d'une ardeur violente & de pustules acres & corrosives qui brûlent comme le feu. Cette affection se manifeste quelquefois dans les fièvres pestilentielles sous les mammelles, les aisselles, sur le bas-ventre, le nombril, les aines, la région du cœur, &c.

FEU SACRÉ.

Cette maladie est encore une espèce d'érysipèle : ce qui en fait la différence, c'est qu'elle est accompagnée d'ulcère. Tantôt il n'y a que la surface de la peau qui soit endommagée, & sur laquelle il se fasse des espèces de croûtes sur-fureuses ; tantôt aussi toute son épaisseur s'ulcère, & se couvre de pustules qui étant ouvertes rendent une sanie purulente.

F I C.

C'est une tumeur qui ressemble à une figue & qui peut se montrer dans toutes les parties du corps. Elle est quelquefois molle & de la nature des loupes graisseuses ; quelquefois elle est dure & squirrheuse ; elle est ordinairement indolente. Il y a des fics qui deviennent douloureux & qui s'exulcerent. Cette terminaison rend cancereux les fics qui tenoient de la nature du squirrhe.

Dans les maladies vénériennes, les fics occupent ordinairement les bords de l'anüs, & s'élèvent principalement de ses rides, ils occupent aussi l'intérieur du rectum. Il faut bien prendre garde de les confondre avec les hémorrhoides flétries.

F I É V R E.

La Fièvre en général n'est autre chose que l'augmentation de la vitesse du jeu des artères ; cette action accélérée des vaisseaux produit la chaleur qui n'est cependant pas un symptôme essentiel à la Fièvre ; puisque dans l'instant du frisson la Fièvre existe.

Les vrais symptômes, ou les dépen-

dances essentielles & inséparables dans toute Fièvre, dont le mécanisme se fait librement sont : 1° l'accélération de la vitesse du pouls ; 2° celle de la force du pouls ; 3° le surcroît de chaleur ; 4° l'augmentation du volume du pouls ; 5° la respiration plus prompte ; 6° le sentiment pénible de lassitude qui s'oppose aux mouvemens du corps.

Les trois premiers symptômes peuvent être regardés comme les symptômes primitifs de la Fièvre, desquels les trois autres résultent ; quant au sentiment pénible de lassitude, il n'est sensible qu'aux malades même, le Médecin ne le connoît que par leur récit. Quoiqu'il n'y ait point de Fièvre dans laquelle ces six symptômes ne se rencontrent ; cependant la vitesse du pouls est le seul qu'on observe dans tous les temps de la Fièvre, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Si le contraire arrive, c'est que la Fièvre n'est pas simple, & qu'elle est troublée par d'autres affections étrangères, qui s'opposent à ses opérations salutaires. On ne sçauroit mettre le frisson au rang des symptômes inséparables de la Fièvre, parce que cette maladie peut s'allumer & subsister indépen-

damment d'aucun frisson, sans être alors une maladie incomplète.

Presque toute Fièvre qui procède de causes internes commence d'abord par un sentiment de froid & d'horripilation, lequel est plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, est interne ou externe, selon les divers sujets, les différentes causes, & la différente nature de la Fièvre. Alors le pouls devient fréquent, petit, quelquefois intermittent; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité faussent souvent les extrémités; on voit succéder ensuite une chaleur plus ou moins grande, qui dure peu ou beaucoup de temps, interne, externe, universelle, locale, &c. Enfin, dans les Fièvres intermittentes, ces symptômes se calment & se terminent par la cessation totale de la Fièvre.

Plusieurs Médecins ont entièrement défiguré le caractère essentiel & individuel de la Fièvre, en y joignant diverses affections morbifiques qui l'accompagnent quelquefois, mais qui ne constituent pas son essence; telles sont les contractions, la foiblesse, les irrégularités du pouls, les angoisses, la débilité, les agitations du corps, les dou-

leurs vagues, la grande douleur de tête, le délire, la sueur, l'assoupissement, l'insomnie, le vertige, la surdité, les yeux fixes ou hagards, le vomissement, le hocquet, les convulsions, la tension du ventre, des hypochondres, l'oppression, les exanthèmes, les aphres, la soif, le dégoût, les rôts, le froid, le tremblement, l'ardeur, la sécheresse, la couleur pâle & plombée de la peau, les mauvaises qualités des urines, leur suppression, le diabetes, les sueurs immodérées, la diarrhée, les hémorrhagies, &c. Mais quelque nombreuses, quelque foibles ou considérables que soient ces affections morbifiques, elles ne naissent point de la Fièvre, elles sont produites par différentes causes qui sont même opposées au mécanisme de la Fièvre; par conséquent on doit les regarder comme des symptômes étrangers à cette maladie.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide & aussi sûr qu'il sera possible sur la nature & les symptômes des différentes espèces de Fièvres, en suivant la division adoptée par les Auteurs.

FIEVRE AIGUE. C'est ainsi qu'on appelle toute Fièvre qui s'étend rarement

au-delà de quatorze jours , mais dont les accidens viennent promptement & sont accompagnés de dangers dans leur cours.

Les symptômes de la Fièvre aigue sont le froid , le tremblement , l'anxiété , la soif , les nausées , les rots , le vomissement , la débilité , la chaleur , l'ardeur , la sécheresse , le délire , l'affoissement , l'insomnie , les convulsions , les sueurs , la diarrhée , les pustules inflammatoires. On conçoit bien que tous ces symptômes n'existent jamais à la fois ; mais il peut en exister un certain nombre , & trop souvent ils se succèdent les uns aux autres. Voyez *Fièvre ardente*.

FIÈVRE ALGIDE. Ce n'est point une Fièvre particulière , c'est simplement une affection morbifique qui se trouve quelquefois avec la Fièvre continue , & qui consiste dans un froid perpétuel & douloureux.

FIÈVRE ARDENTE. C'est une Fièvre aigue , continue ou rémittente , ainsi nommée de la chaleur brûlante , & d'une soif insatiable qui l'accompagnent. Tous les Anciens s'accordent également à regarder ces deux symptômes comme patognomoniques dans la Fièvre ardente.

Cette Fièvre mérite un examen particulier, parce qu'elle est fréquente & très-dangereuse.

Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente aux parties vitales, tandis qu'aux extrémités elle est souvent modérée, & que même quelquefois elles sont froides. Cette chaleur du malade se communique à l'air qui sort par l'expiration. Il y a une grande sécheresse dans toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, au gosier, aux poulmons & même quelquefois autour des yeux : le malade a une respiration serrée, laborieuse, fréquente; une langue sèche, jaune, noire, brûlée, âpre ou raboteuse; une soif qu'on ne peut éteindre & qui cesse souvent tout-à-coup; un dégoût pour les alimens, des nausées, le vomissement, l'anxiété, l'inquiétude; un accablement extrême, une petite toux, une voix claire & aigue; l'urine en petite quantité, âcre, très-rouge, la déglutition difficile, la constipation du ventre qui est quelquefois trop libre; le délire, la phrénésie, l'insomnie, le coma, la convulsion & des redoublemens aux jours impairs. Telle est la
Fièvre

Fièvre ardente dans toute sa force.

On en meurt souvent le troisieme & le quatrieme jour; on passe rarement le septieme, lorsque cette Fièvre est parfaite. Elle se termine quelquefois par une hémorrhagie abondante, ou par le cours de ventre, le flux des hémorrhoides, les urines abondantes avec sédiment, les sueurs, les crachats épais, une forte transpiration universelle. Voyez tous ces articles dans le Dictionnaire des prognostics.

Les causes connues de cette Fièvre peuvent aussi contribuer à la faire connoître; elle est assez ordinairement la suite d'un travail excessif, d'un long voyage, de l'exposition à l'ardeur du soleil, de la respiration d'un air sec & brûlant, de la soif long-temps soufferte, de l'abus des liqueurs fermentées, aromatiques, âcres, échauffantes; de celui des plaisirs de l'amour; des études poussées trop loin; en un mot de tout excès qui tend à priver le sang de sa lymphe, à l'épaissir, à l'enflammer.

FIÈVRE BILIEUSE. C'est une Fièvre aigue qui doit son origine, soit à la surabondance, soit aux dépravations de la bile dispersée contre nature dans la masse des humeurs circulantes, ou

F

extravasée dans quelqu'un des visceres. Les Anciens confondoient la Fièvre bilieuse avec la Fièvre ardente, parce qu'ils supposoient qu'elles étoient produites par une bile chaude & vicieuse; mais on a sagement distingué ces deux Fièvres, parce qu'elles ont effectivement des différences caractéristiques, quoiqu'elles ayent des symptômes communs.

Les symptômes de la Fièvre purement bilieuse sont très-nombreux, les voici dans l'ordre le plus exact: le dégoût, la nausée, de fréquentes & vives inquiétudes, l'oppression, la cardialgie, le gonflement de l'estomac & du bas-ventre, la constipation, des tranchées, des tiraillemens d'entrailles, une chaleur douloureuse par tout le corps, une soif intolérable, des urines claires & hautes en couleurs, sans sédiment; la sécheresse de la bouche & de la langue, avec un sentiment d'amertume; des douleurs dans le dos, l'ardeur du gosier, le blanc des yeux & quelquefois tout le corps couvert de jaune. Ajoutez à cela des toux convulsives, le hoquet, des maux de tête insupportables, l'insomnie, le délire, une foiblesse extrême dans tous les membres, des tremble-

mens & des spasmes dans les jointures, des défaillances fréquentes.

Mais les symptômes caractéristiques de cette Fièvre sont des efforts pour vomir, suivis de vomissemens d'une bile âcre, caustique, qui, en sortant, ulcère le gosier, & qui en tombant sur la pierre fait souvent une effervescence comme l'eau forte. Si le vomissement s'arrête, il lui succède une dyarrhée bilieuse avec tenesme, & quelquefois les déjections de la bile se font également par haut & par bas.

L'abus immodéré des alimens gras, putrescens, chauds, aromatisés, surtout dans les grandes chaleurs & dans le temps où le sang est dans un mouvement excessif, sont les causes les plus fréquentes des Fièvres de cette nature.

FIEVRE CATARRHEUSE. C'est une Fièvre secondaire ou symptomatique, par le secours de laquelle la nature, en augmentant le mouvement des solides & des fluides, s'efforce de corriger la qualité viciée de la lymphe, de se débarrasser de la surabondance de cette lymphe, & de la chasser hors du corps d'une manière critique & salutaire.

Cette Fièvre attaque ordinairement le soir avec continuité ou rémission. Ses

symptômes, quand elle est très-grave ; font des frissonnemens suivis de chaleur, un pouls fréquent & petit, l'enrouement, la pesanteur de tête plus foible que douloureuse, la lassitude par tout le corps, la soif, la difficulté d'avaler, le dégoût, une chaleur dans la gorge, un picotement dans le larynx, un sommeil interrompu, suivi le matin d'engourdissement, l'augmentation du pouls, les urines enflammées, troubles, couvertes au-dessus d'une pellicule blanchâtre, & déposant au fond du vaisseau un sédiment briqueté. A ces symptômes succèdent l'oppression, des sueurs nocturnes abondantes, des douleurs dans les hypochondres & dans les reins; la strangurie, qui se termine par une évacuation critique & copieuse d'urine; quelquefois des nausées de vomissemens, la constipation, les tranchées & le cours de ventre salutaire qui les accompagnent.

Quand l'acrimonie séreuse est seulement logée dans les organes de la respiration & de la membrane pituitaire, elle produit une Fièvre légère avec alternative de frissons & de petites chaleurs plus mordicantes qu'ardentes; l'enchiffrenement, la douleur de tête,

FIEVRE. 125

les yeux larmoyans , gonflés ; les narines rouges qui laissent écouler une sérosité âcre & corrosive ; l'éternuement , l'enflure du nez & des lèvres , la respiration un peu difficile , la toux , les crachats qui se cuisent insensiblement , se détachent & annoncent la fin de la maladie.

C'est principalement le défaut ou la suppression de transpiration qui produit cette Fièvre , d'où il arrive qu'elle se manifeste davantage dans les vicissitudes considérables de temps , & principalement aux équinoxes. Il se trouve aussi quelquefois dans l'air une matière subtile & caustique qui s'insinue par le moyen de l'inspiration dans le corps humain où elle excite promptement une Fièvre catarrhale qui est d'ordinaire épidémique & quelquefois contagieuse.

FIÈVRE COLLIQUATIVE. C'est une Fièvre accompagnée de la colliquation des humeurs & de leur évacuation fréquente & abondante , par les selles , les urines , la peau & autres émonctoires du corps humain.

Elle se manifeste par une petite sueur , une chaleur âcre , un pouls ferré , la lassitude , des urines ordinairement trou-

bles, pâles & blanchâtres : la partie rouge du sang tiré par la saignée nageante dans un fluide très-abondant. Les effets de cette Fièvre sont des sueurs continuelles & excessives, ou des déjections abondantes de matières tenues sans puanteur ; l'abattement des forces, la cachexie, l'hydropisie, l'émaciation du corps, le marasme, la corruption de toutes les humeurs saines, & la chaîne des autres maux qui en résultent.

FIEVRE CONTINENTE. On nomme Fièvre continente, toute Fièvre dont la durée s'étend au-delà de trente-six heures.

FIEVRE CONTINUE. C'est celle qui est sans interruption depuis son commencement jusqu'à sa fin ; elle reçoit quantité de noms d'après sa durée, ses complications & les symptômes qui l'accompagnent. De là viennent tant de divers genres & espèces de Fièvres établies par les Médecins, dont on peut voir les symptômes aux différens titres de cet article.

Les symptômes de la Fièvre continue ont été exposés au titre Fièvre.

FIEVRE CONTINUE RÉMITTENTE. C'est celle qui, sans discontinuer, donne de temps en temps quelque relâche & en suite quelques redoublemens.

FIEVRE. 127

FIÈVRE DYSSENTÉRIQUE. On nomme Fièvres dyssentériques celles qui sont jointes à des tranchées douloureuses dans le bas-ventre, suivies de déjections muqueuses & sanglantes avec exulcération des intestins.

Cette Fièvre se fait connoître par un frisson suivi de chaleur, de vives douleurs d'entrailles, de tenesme, de déjections glaireuses & sanguinolentes, de soif, de dégoût, de langueur, de défaillance, de sueurs froides & de foiblesse. Voyez *Dyssenteria*.

FIÈVRE ÉPHÉMÈRE. C'est la plus simple des Fièvres continues, dont le commencement, l'état, & le déclin se font ordinairement dans l'espace de douze ou vingt-quatre heures.

Elle se reconnoît aux marques suivantes : une douce chaleur se fait sentir par tout le corps, semblable à celle d'un homme en colère ou pris de vin.

Le pouls est d'abord fort grand (ce qui est particulier à cette espèce de Fièvre) &, comme il est médiocrement vite & fréquent, il est aussi égal, mou, & ses battemens sont proportionnés au tempéramment du malade. L'urine n'est point changée ou ne l'est que fort peu. La Fièvre n'est point précédée de dé-

goût, de lassitude par tout le corps, non plus que d'affoupissement extraordinaire, de baillemens fréquens ou de frisson; mais elle saisit tout d'un coup dans toute sa force, & elle fatigue, sans être extrêmement fâcheuse dans sa durée. On ne ressent point de douleur de tête ni d'estomac, point d'envie de vomir, ni d'ardeur extraordinaire, ni d'inquiétude, ni aucun autre accident semblable. Cette Fièvre se dissipe quelquefois insensiblement & d'elle-même sans affoiblissement manifeste, plus souvent par une transpiration & par des moiteurs abondantes ou par des sueurs d'autant plus supportables qu'elles sont moins fortes & moins épuisantes.

On doit encore observer que cette Fièvre est ordinairement produite par des causes apparentes, telles que sont les veilles, les inquiétudes d'esprit, la tristesse & les chagrins, la colere, l'ardeur du soleil, la fatigue, les excès de vin, le défaut de nourriture & autres.

FIÈVRE ÉPIALE. C'est celle dans laquelle le malade ressent une chaleur extraordinaire & frissonne en même temps, ou plutôt ce n'est qu'une affection morbifique de la Fièvre, qui con-

siste en ce que le frisson & la chaleur subsistent ensemble.

Il faut remarquer que l'acrimonie de la cause de la Fièvre produit souvent un genre de chaleur ou plutôt une sensation de chaleur qu'il ne faut pas confondre avec la chaleur même de la Fièvre; celle-ci dépend de l'augmentation de vitesse dans la circulation du sang; celle-là est causée par l'impression que fait l'acrimonie de substances âcres qui agissent sur les filets nerveux; telle est la chaleur brûlante que les malades ressentent intérieurement dans la Fièvre épiale.

Cette Fièvre est en même-temps accompagnée d'un froid violent & douloureux dans les parties extérieures du corps; ce froid est peut-être occasionné par la même acrimonie qui excite dans les muscles de ces parties un spasme capable de resserrer les vaisseaux, & de n'y laisser passer que fort peu de sang. Par-là il prive non-seulement les parties extérieures de chaleur, mais il y cause une sorte d'horripilation & d'éretisme douloureux qui se joignent au sentiment de froid, & qui le rendent plus insupportable.

FIEVRE ÉRÉSIPÉLATEUSE. Voyez *Érésipelle*.

Fv

FIÈVRE ERRATIQUE. On nomme Fièvre erratique vague, irrégulière, intercurrente, toute Fièvre intermittente ou récurrente, qui a ses vicissitudes, ses exacerbations, son cours & sa durée dans des temps incertains. De telles Fièvres se présentent souvent aux observations des Médecins, dans les commencemens des intermittentes, sur-tout des quartes de l'automne, & elles sont pour lors très-irrégulières; de plus l'on remarque que les intermittentes long-temps prolongées deviennent fréquemment erratiques, & que quelquefois les erratiques se changent en intermittentes régulières.

On nomme encore Fièvre erratique, celle qui survient aux femmes par la suppression du flux menstruel.

FIÈVRE EXANTHÉMATÉUSE. C'est une Fièvre accompagnée de boutons inflammatoires nommés exanthèmes, sur tout le corps ou sur une partie du corps.

Ces exanthèmes proprement dits, sont de petites taches ou tubercules rouges, plus ou moins larges avec ou sans élévation.

Ce n'est encore ici qu'une affection morbifique de la Fièvre. Tandis que les exanthèmes n'affectent encore que

FIEVRE. 131

l'intérieur & avant qu'ils paroissent, le corps devient pesant, on sent des espèces de picotemens universels, & une grande douleur de tête qui se communique en partie à la poitrine, à la gorge & au dos : la bouche est si sèche qu'elle ne rejette qu'avec peine quelques crachats épais : les yeux s'enflent, le nez démange, la voix devient rauque, la respiration est fréquente & difficile, tout le visage est rouge & enflammé ; cependant on est assoupi & saisi d'une Fièvre assez semblable à la synoque.

Lorsque la matiere des exanthèmes commence à pousser au-dehors, tous les symptômes précédens sont plus marqués, principalement la douleur de tête & la difficulté de respirer : à l'égard du pouls, il demeure également fréquent, fort & vîte comme auparavant. Au commencement de l'éruption, tout le visage se couvre de taches qui forment des pustules, dont les unes s'élèvent en pointe, & les autres s'étendent en largeur.

FIÈVRE HECTIQUE. C'est une Fièvre chronique, continue ou rémittente, qui, dans la durée de son cours, croît en violence & en nombre de fâcheux symptômes, mine peu à peu tout le

Fvj

corps, consume les fucs, détruit les forces, & conduit ordinairement le malade au tombeau.

Cette Fièvre se manifeste par un pouls foible, dur, petit & fréquent; la rougeur des lèvres, de la bouche, des joues, qui augmente dans le temps qu'il entre de nouveau chile dans le sang; une chaleur inquiétante, une aridité brûlante dans la peau, qui est sur-tout sensible aux mains après le repas; une urine nidoreuse, écumeuse, qui dépose un sédiment, & porte sur sa surface un nuage léger, gras, de couleur foncée; le desir de toute nourriture froide, la sécheresse de la bouche, une soif continuelle, le sommeil de la nuit sans soulagement, & la langueur répandue par tout le corps. A cet état succèdent des crachats glutineux & écumeux, un sentiment de pesanteur & de douleur dans les hypocondres, une grande sensibilité aux moindres changemens de temps, un état qui empire dans les équinoxes, & principalement dans celui de l'automne; une tête étourdie au réveil, des évacuations d'humeurs tenues & fétides par les sueurs, les urines, les selles; l'abattement de toutes les forces, & cette

FIEVRE.

133

émaciation universelle qu'on nomme *Marasme*.

Le mal, croissant toujours, produit de nouveaux symptômes encore plus funestes, des tremblemens, des taches, des pustules, une couleur livide & plombée, le visage cadavéreux qui ne se voit dans aucune autre maladie aussi complètement que dans celle-ci, & dans la consommation.

Enfin la scène se termine par des aphtes de mauvais présage, le vertige, le délire, la suffocation, l'enflûre des pieds, des sueurs perpétuelles & excessives, des dyarrhées colliquatives, le hocquet, les convulsions, la mort.

FIÈVRE HÉMITRITÉE. C'est une Fièvre composée d'une tierce intermittente & d'une quotidienne continue. Ses accès commencent par le frisson & finissent par la sueur, sans que cependant on cesse de ressentir de la Fièvre. Elle a quelquefois un jour plus fâcheux où elle commence par un frisson très-vif, suivi d'une évacuation de bile par haut ou par bas, & est accompagnée d'une grande ardeur & de moiteur par tout le corps; un autre jour au contraire, on sent plutôt du froid qu'un frisson, sans être

134 FIEVRE.

incommodé ni de la soif, ni de l'ardeur de la Fièvre. Le pouls est plus serré & la Fièvre plus douce. Quelquefois aussi dans un jour la Fièvre est double, & simple dans un autre.

FIÈVRE HOMOTONE. On nomme ainsi toutes Fièvres continues qui restent pendant leur durée à peu près dans le même degré de force, sans augmenter ni diminuer; mais l'existence de ces prétendues Fièvres est fort douteuse, comme le remarque M. Quesnay. On en trouve très-peu d'exemples dans les observations des Praticiens, & les observations même ne pourroient mériter de créance qu'autant qu'elles seroient données par plusieurs Observateurs véridiques qui auroient passé assidument les nuits & les jours auprès des Fébricitans.

FIÈVRE D'HÔPITAL. C'est une espèce de Fièvre continue, contagieuse, & de mauvais caractère qui régné dans les Hôpitaux des Villes & d'Armée, dans les Prisons, dans les Vaisseaux de transport pleins de passagers qui y ont été long-temps renfermés; en un mot dans tous les lieux sales, mal aérés, & exposés aux exhalaisons putrides animales, de gens mal-sains, blessés, mala-

des , pressés ensemble & retenus dans le même endroit.

Cette Fièvre commence lentement par des alternatives de froid & de chaud , de petits tremblemens , un engourdissement dans les bras & dans les jambes , le dégoût , une douleur de tête sourde , un pouls fréquent , la langue blanche & humide. A ces symptômes succèdent de grandes lassitudes , des nausées , des douleurs dans le dos , la stupeur dans la tête , l'altération dans la voix , l'inégalité de la fréquence du pouls , la sécheresse d'une peau brûlante , l'abattement des esprits , les tremblemens de mains , souvent des taches pétéchiales , quelquefois des sueurs froides & des dyarrhées non critiques. Enfin l'insomnie , le coma vigil arrivent , le visage devient blême , le regard sombre , les yeux sont enflammés & boueux , le délire s'allume , l'ouïe se perd , la langue tremble , les tendons sont attaqués de soubresauts , la vûe se trouble , les déjections sont colliquatives & d'une odeur cadavéreuse , le froid s'empare des extrêmités ; les convulsions emportent le malade.

La durée de cette Fièvre est fort incertaine ; car elle finit quelquefois en

cinq ou six jours; d'autrefois en quatorze ou vingt & un. Quelquefois cette Fièvre se transforme en hectique, & d'autrefois elle se termine en suppuration des parotides.

FIÈVRE HORRIFIQUE. C'est une Fièvre accompagnée de frissons & de tremblemens plus ou moins longs. On voit que ce n'est que le nom d'une affection morbifique rarement séparée de la Fièvre.

FIÈVRE HUMORALE. C'est une Fièvre causée & entretenue par une matiere hétérogene quelconque, dispersée dans la masse des humeurs circulantes.

FIÈVRE INTERMITTENTE. C'est celle dont l'intermission périodique produit toujours une entiere apyrexie entre deux paroxismes. Ses distinctions en différentes classes sont faciles à faire, n'étant fondées que sur la seule différence du temps que ce mal dure; mais une distinction essentielle est celle des Fièvres intermittentes de printemps & d'automne; on appelle en général, *Fièvres intermittentes de printemps*, celles qui régner depuis le mois de Février jusqu'à celui d'Août; & *Fièvres intermittentes d'automne*, celles qui commencent au mois d'Août & finissent en Février. Cette distinction est très-nécessaire, à

FIEVRE. 137

cause de la différence qui se trouve tant dans la nature & les symptômes de ces deux sortes de Fièvres, que dans leur fin, leur durée & leur traitement; d'ailleurs l'une se change en l'autre.

Souvent même, au commencement de l'automne, elles imitent exactement les Fièvres continues, à cause de la longueur & du redoublement des accès; cependant leur caractère diffère extrêmement.

La Fièvre intermittente commence avec des baillemens, des allongemens, avec lassitude, débilité, froid, frisson, tremblement, pâleur aux extrémités, respiration difficile, anxiété, nausée, vomissement, célérité, foiblesse & petitesse de pouls. Plus les accidens sont considérables & plus il s'en trouve de réunis ensemble, plus la Fièvre, la chaleur & les autres symptômes qui la suivent sont mauvais. Tel est le premier état de la Fièvre intermittente, alors l'urine est ordinairement crue & tenue.

A ce premier état, il en succède un second, qui commence avec chaleur, rougeur, respiration forte, étendue, libre, moins d'anxiété, un pouls plus élevé, plus fort, une grande soif, de la douleur aux articulations & à la tête, le

plus souvent avec des urines rouges & enflammées.

Enfin, l'accès finit d'ordinaire par des fueurs plus ou moins abondantes : tous les symptômes se calment, les urines sont épaisses & déposent un sédiment semblable à de la brique broyée ; le sommeil, l'apyrexie & la lassitude surviennent.

FIÈVRE LENTE. C'est une Fièvre continue ou rémittente, par laquelle la nature s'efforce lentement de se débarasser de l'amas croupissant du sang ou des humeurs dans quelque'un des principaux viscères, & de préserver cette partie du danger qui la menace.

Cette Fièvre se manifeste par une chaleur non naturelle, à peine sensible au tact & aux yeux du Médecin ; le pouls foible, fréquent & inégal ; des urines troubles qui déposent en s'éclaircissant, un froid interne avec de légers tremblemens, de la pesanteur dans les membres, de la lassitude sans travail, une langue blanche, une bouche sèche, sans appétit : ces symptômes sont succédés par des fueurs abondantes pendant la nuit, une soif continuelle, l'abattement des forces, le dépérissement, la maigreur, la cacochimie & autres maux

qui en résultent. Il ne paroît presque pas que l'on soit malade ni que l'on souffre aucune incommodité considérable ; cependant la nourriture que l'on prend ne profite point, le corps dépérit & se consume insensiblement & devient enfin si foible qu'il peut à peine se remuer.

La Fièvre lente proprement dite diffère à plusieurs égards de la Fièvre hectique avec laquelle on la confond souvent. D'abord elle en diffère dans son origine, car elle est assez généralement produite par la dégénération des Fièvres intermittentes, maltraitées ou violemment supprimées par des astringens ; mais la Fièvre hectique procède ordinairement de causes plus graves, & est liée aux terribles accidens des abcès, des vomiques & des empyèmes. Dans la Fièvre lente, les viscères ne sont point encore grièvement attaqués ; mais dans la Fièvre hectique ils le sont déjà par quelque ulcère, apostume ou squirre.

Ces deux maladies diffèrent aussi beaucoup par le caractère de leurs symptômes ; dans la Fièvre lente, ils sont si légers que les malades doutent au commencement de l'existence de

leur Fièvre ; mais ils sont violens dans la Fièvre hectique. Ces mêmes symptomes diminuent quelquefois dans la continuité d'une Fièvre lente : ils empirent dans la Fièvre hectique. Dans la Fièvre lente, les sueurs sont d'abord abondantes ; & dans la Fièvre hectique, les sueurs n'abondent que quand cette Fièvre est parvenue à son dernier période. La Fièvre lente est sujette à dégénérer en d'autres maladies ; la Fièvre hectique ne souffre aucun changement. Enfin la Fièvre lente se termine souvent & heureusement d'elle-même par les seuls secours de la nature ; la Fièvre hectique, au contraire, devient presque toujours fatale.

FIEVRE MALIGNE. On ne sauroit douter que la Fièvre maligne n'ait son principal siège dans les nerfs & le cerveau ; je trouve, dit M. Lieutaud dans ce seul fait, un caractère qui peut très-bien la distinguer des autres espèces de Fièvres ; il est vrai que ces dernières sont souvent accompagnées des mêmes affections cérébrales & nerveuses ; mais elles n'y sont que passagères & symptomatiques, au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les temps de la Fièvre maligne ; un autre fait dont je puis rendre

témoignage prouve en quelque sorte ce que j'avance; c'est que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vus attaqués de la Fièvre maligne, étoient dans l'adversité ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit.

La Fièvre dont nous parlons n'attaque gueres brusquement; elle est presque toujours annoncée par des lassitudes spontanées, ou par une sorte d'épuisement, par la douleur & la pesanteur de la tête, par la mauvaise bouche, la langue pâteuse & le dégoût, par des nausées, par des insomnies ou un sommeil accablant & laborieux, par l'engourdissement des membres, des vicissitudes de froid & de chaud, &c. On passe dans cet état de mal-aise, plusieurs jours, jusqu'à sept ou huit sans s'alliter; la Fièvre semble alors couver & ne se déceler qu'après avoir fait intérieurement un grand progrès. Elle se manifeste ensuite d'une manière moins équivoque, par un frisson plus ou moins long, suivi de la fréquence du pouls & d'une chaleur d'abord assez modérée, se présentant sous un aspect fort doux qui peut tromper les plus attentifs, s'ils ne sont avertis par l'épidémie. Cependant, dans bien des sujets, la syncope,

l'affection comateuse, peu différente d'une attaque d'apoplexie, les convulsions, le cholera & des douleurs très-aigues dans les entrailles, ressemblant tantôt à la colique néphrétique, tantôt à l'hépatique, ouvrent la scene.

Dans quelques épidémies, cette maladie est précédée par des accès de Fièvre tierce, double tierce, &c. qui sont quelquefois irréguliers & très-longs, dont les intermissions sont accompagnées d'accablement, d'anxiété & d'autres avant-coureurs de la Fièvre maligne, mais avec tant de variété que leur histoire plus détaillée jetteroit sur cette matiere plus de nuage que de lumiere.

Les malades se plaignent ensuite d'un accablement général, de douleurs universelles & contondantes : celle qui occupe la tête est quelquefois très-vive, & se fait sentir jusqu'au fond des orbites. Quelques-uns se plaignent d'une douleur solitaire dont le siège varie ; d'autres ont la tête branlante & portent un visage livide, plombé & hideux. La vue trouble, l'embarras de l'esprit ou le découragement, les défaillances & les syncopes, l'insomnie & le délire, la léthargie & l'engourdissement, les tremblemens & les convulsions en sont les

symptômes les plus familiers. La langue, dans les premiers temps baveuse & limoneuse, devient brûlée, crevassée & tremblante. Plusieurs ont les lèvres grillées; d'autres ont de la peine à avaler, il y en a qui ont l'haleine puante & la salivation. Le pouls dans cette maladie est languissant, foible, irrégulier & inégal, quelquefois naturel ou véhément: on sent en le touchant un tremblement ou des soubresauts dans les tendons, les redoublemens viennent une ou plusieurs fois par jour sans beaucoup de régle. La respiration est plus ou moins gênée, & on a quelquefois des palpitations. Le ventre dans la Fièvre maligne est gonflé, plus ou moins élevé, ou tendu & douloureux. Les urines sont quelquefois trop abondantes, ou supprimées & retenues dans la vessie: on ne peut trop d'ailleurs tirer aucune connoissance de leur examen; elles sont naturelles, blanchâtres, citrines, rouges, noires, troubles, sans sédiment, puantes, &c. Les sueurs, presque toujours infructueuses, sont irrégulières, fétides, froides; la bile dépravée excite souvent de grands désordres, dont les plus communs sont le vomissement, le cours de ventre, la

144 FIEVRE.

cardialgie, les anxietés, le hocquet. Les déjections sont fétides, vermineuses & involontaires; à l'égard de la dyssenterie maligne, que plusieurs rangent dans la classe des Fièvres dont nous parlons, il n'est pas aisé de décider laquelle des deux maladies est la principale; cependant il paroît que cette maladie compliquée tient plus de la dyssenterie que de la Fièvre maligne; il en est de même de la Fièvre catarrheuse, de la petite vérole, &c. qui portent quelquefois les marques les plus complètes de la malignité sans perdre leur premier caractère.

La Fièvre maligne est souvent accompagnée de petites taches pourprées qui ressemblent à des piquures de puces, sans élévation ni aspérité; elles paroissent sur toutes les parties, à l'exception des mains & du visage; leur éruption n'a aucun temps marqué: si elles n'apportent aucun soulagement, elles ne rendent pas la maladie pire; leur durée est de trois ou quatre jours; elles disparoissent ensuite insensiblement; on les voit plus nombreuses sur la poitrine & au dos, & quelquefois si pressées, quoique toujours distinctes, qu'elles rougissent la peau: elles deviennent

viennent assez souvent livides & noires; ces dernières qu'on regarde comme gangreneuses sont dans quelques sujets de la largeur de l'ongle, & passent pour un signe mortel tant dans la Fièvre maligne que dans la petite vérole. Il y a une autre espèce d'éruption qu'on nomme miliaire: ce sont des pustules vésiculaires, d'abord transparentes & ensuite blanchâtres, connues sous le nom de pourpre blanc; elles sont toujours précédées par la fièvre & communément plus tardives; cependant elles peuvent se montrer dans tous les temps de la maladie, mais le plus souvent le sept, le neuf, le onze & le quatorze: elles paroissent & disparoissent jusqu'à deux ou trois fois & durent cinq ou six jours; elles sont accompagnées quelquefois de démangeaisons & d'un suintement de sérosité: on voit enfin dans quelques sujets les taches pétéchiales & les pustules miliaires se succéder.

C'est mal à propos qu'on a voulu séparer les Fièvres pourprées & les miliaires des autres malignes, parce que cette éruption n'est qu'un accident qui ne change point la nature de la maladie, & qui dépend vraisemblablement de celle de la fièvre ou de quelque autre

G

circonstance , puisque le visage & les mains en sont ordinairement exempts.

Il paroît encore dans les Fièvres malignes des parotides qui suppurent difficilement , des charbons ou des pustules charbonneuses , des phlyctenes & des gangrenes extérieures : quelques malades perdent la mémoire ou restent dans l'imbécilité long-temps après ; il y en a qui demeurent sourds & aveugles pour quelque temps ; d'autres passent dans des maladies de langueur ou contractent des incommodités qui cèdent difficilement aux remèdes. Il arrive dans quelques épidémies que cette Fièvre se change en intermittente , tierce ou double tierce , vers le quinzieme ou vingtieme jour de la maladie.

Il n'est pas aisé de fixer la durée des Fièvres malignes, tant à cause de l'incertitude de leur commencement & même de leur fin qu'on fait être très-équivoques , que parce que leur longueur paroît être en raison inverse de leur violence ; cependant on peut assurer qu'elles ne se terminent jamais avant le vingtieme ou vingt-unieme jour , & qu'elles vont communément à quarante & même soixante jours. Leur déclin est ordinairement fort long & périlleux ;

FIEVRE. 147

il faut même remarquer que quand la Fièvre conserve dans ces derniers temps un certain degré de force, on doit s'attendre à un dépôt.

FIÈVRE PUTRIDE. Les Anciens ont donné à cette Fièvre le nom de *synoque putride*; mais l'idée qu'ils s'en faisoient, dit M. Lieutaud, est si embrouillée qu'on peut, sans craindre d'y trop perdre, se dispenser de les entendre.

La dépravation des humeurs, qui paroît tendre à l'alkalescence & qui se termine par une dépuration plus ou moins manifeste, en fait le véritable caractère. Le terme de putride que nous adoptons pour ne pas introduire un nouveau langage, ne doit pas être pris à la rigueur; il ne signifie pas une vraie putréfaction. Il est vrai cependant que les liqueurs dépravées de ceux qui sont atteints de la Fièvre putride sont plus disposées à la pourriture lorsqu'elles seront privées de la chaleur vitale, de même que les parties gangrenées ou sphacélées.

Les gens doués d'un tempéramment sanguin; ceux qui sont dans l'habitude de troubler leur digestion par le travail; ceux enfin qui mènent une vie disso-

lue sont les plus sujets à la Fièvre putride. Elle commence presque toujours par le frisson à la manière des autres Fièvres : une grande pesanteur à la tête, l'assoupissement, le délire & les douleurs d'entrailles très-aigues en rendent quelquefois la première invasion allarmante : la chaleur est d'abord assez vive, mais elle se modère ensuite pour reprendre de nouvelles forces & devenir âcre & interne, avec beaucoup d'aridité à la peau. La fréquence du pouls dans cette sorte de Fièvre ne répond pas toujours à la chaleur : il est assez flexible & régulier dans les premiers temps ; mais il devient ensuite dur & inégal, & l'on sent souvent alors des soubresauts dans les tendons. Il n'y a ordinairement qu'un redoublement par jour, qui est alternativement plus violent. Les périodes septenaires & demi-septenaires sont plus remarquables dans la Fièvre putride que dans les autres, sa durée est de quatorze à vingt jours & plus.

Quoique le mal à la tête ne soit pas ordinairement violent dans le cours de cette sorte de Fièvre, & que plusieurs malades même ne s'en plaignent pas, ils ne laissent pas d'être exposés à l'af-

soufflement, à des insomnies cruelles, au délire, aux convulsions & à des hémorrhagies funestes. Outre les douleurs des lombes & des extrémités communes aux autres Fièvres, on sent souvent dans celle-ci des douleurs à la poitrine & à la région du foie : il n'est pas toujours aisé de distinguer les rhumatismales & les asthritiques, qui se mêlent souvent avec les douleurs fébriles, de même que celles qui viennent des engorgemens & des inflammations. L'oppression répond à la violence de la Fièvre : les inquiétudes fatiguent beaucoup les malades, qui sont d'ailleurs dans un accablement proportionné au degré de la maladie : il est très-rare qu'elle commence sans vomissement ou nausée. La langue se charge d'un limon blanchâtre qui se sèche dans le progrès & noircit. Quelques-uns se plaignent du mal à la gorge, d'autres, mais plus rarement, ont la salivation. L'urine est très-colorée & même ardente, trouble ou claire sans sédiment avant le quatorzième jour. Les hypochondres & le ventre sont toujours gonflés & météorisés. Les déjections sont fétides & quelquefois vermineuses.

La Fièvre putride, toujours dangereuse, approche quelquefois de si près, par la violence de ses symptômes, de la Fièvre maligne, que l'on ne doit pas être surpris que plusieurs bons Auteurs les ayent confondues. Cependant la putride, si elle ne dégénere pas, dure moins de temps; & l'affection des nerfs & du cerveau inséparable de la maligne n'est dans celle-ci que passagere: d'ailleurs la dépuracion, qui se fait rarement & très-difficilement dans la maligne, est ordinaire à la putride.

FIÈVRE QUARTE. Cette Fièvre est ordinairement automnale: les mélancholiques & ceux qui ont des obstructions y sont le plus sujets; elle se reconnoît aux symptômes suivans: l'accès reparoît chaque troisieme jour, c'est-à-dire, après deux jours d'intervalle; il prend ordinairement l'après-midi, & ne va gueres au-delà de six heures. Dans le premier accès, le frisson est assez fort & semblable à celui que cause un grand froid. Au bout de quelque temps, ce frisson augmente insensiblement, jusqu'à ce qu'enfin il devienne si violent que tout le corps tremble par secouffes, que les dents claquent, & qu'il semble au malade qu'il ait tous les os mou-

FIEVRE. 151

lus & brisés. Le frisson est presque toujours suivi du vomissement; & aussitôt après commence l'ardeur de la Fièvre, mêlée d'un froid sourd qui se fait sentir dans la moëlle des os. Au commencement de l'accès, le pouls est faible, rare & tardif; il devient ensuite grand, fort, vite, fréquent & plus inégal que dans les autres Fièvres. Quoique l'urine ne soit pas ordinairement d'une qualité fixe dans cette maladie, & que ses signes soient trompeurs; cependant dans les premiers jours elle est tenue, blanche & aqueuse; après quoi elle prend différentes couleurs. La chaleur, la soif, la douleur de tête & l'insomnie n'inquiètent pas tant que dans la Fièvre tierce, mais plus que dans la Fièvre quotidienne. L'accès finit par des sueurs abondantes, qui se terminent par un calme toujours bien marqué. L'appétit extrême est presque inséparable de la Fièvre quarte, & la rend plus rébelle lorsqu'on le satisfait. Le sang qu'on tire de ces fortes de Fièvres se couvre d'une matière jaunâtre ou blanchâtre en manière de croute. Il faut remarquer que les sueurs qui terminent les accès ne paroissent gueres avant le septieme, & ne durent tout au plus qu'un mois. G iv

FIÈVRE QUOTIDIENNE. C'est la plus rare des intermittentes; cette assertion paroîtra singulière à ceux qui ne savent pas la distinguer de tant de Fièvres symptomatiques qui reviennent tous les jours.

La Fièvre intermittente quotidienne paroît ordinairement au printemps; elle est quelquefois épidémique. Elle commence par un froid léger qui prend aux extrémités, & qui, comme dans les autres intermittentes, se fait sentir d'abord au bout du nez & des doigts, tant des pieds que des mains. S'il survient alors un vomissement, il est de matière pituiteuse. La chaleur succède peu à peu au frisson & croît insensiblement: elle est foible, humide & vaporeuse, & quoique toujours inégale, elle devient cependant un peu mordante & assez sensible dans le fort de l'accès: quelquefois aussi elle est accompagnée d'un léger sentiment de froid. On a alors une envie de dormir presque insurmontable: dans les premiers jours, on n'a point de soif, on ne sue point, & la Fièvre ne donne presque aucun relâche. Quelques-uns tombent en défaillance au commencement de l'accès, ou même en syncope, ce qui est encore plus fâcheux.

FIEVRE. 153

Outre cela le pouls est déréglé & plus inégal qu'en aucune autre Fièvre ; il est lent, petit & foible, à peine peut-il devenir plein dans le fort de l'accès. Cependant il commence enfin à être fréquent, mais il l'est toujours moins que dans les autres Fièvres, excepté la quarte où il n'est pas plus vite. On ressent une douleur d'estomac continuelle ; & les déjections sont claires, crues & pituiteuses. L'urine est, dans les premiers jours, ou blanche & tenue, ou grossière & trouble ; dans la suite elle est rouge, chargée & trouble : alors le malade se sent foible & appesanti. L'accès se termine ordinairement par une sueur légère.

L'heure assez constante, la régularité & l'égalité des paroxysmes la distinguent de la double tierce & de la triple quarte ; dans la double tierce, le troisième accès répond par sa violence au premier, comme le quatrième plus doux répond au second. Dans la triple quarte, c'est le quatrième qui répond au premier & ainsi des suivans. On doit encore soupçonner que c'est une Fièvre quotidienne, quand, dès ses premiers accès, les hypochondres sont bouffis, enflés & tendus ; quand elle prend vers le

Gy

soir ; quand , avant & durant l'accès , le visage du malade est bouffi & livide , & quand la foiblesse d'estomac est jointe depuis long-temps au dégoût & à des rapports fréquens.

FIÈVRE TIERCE. Dans cette Fièvre , les accès reviennent régulièrement de deux jours l'un , c'est-à-dire , après un jour d'intervalle. Elle est la plus commune des intermittentes. Chaque accès commence par un froid picquant qui se fait sentir par tout le corps , mais qui est moins violent à proportion que la maladie est plus légère. Sur la fin du frisson , on rend par le vomissement ou par les selles des matieres bilieuses : alors succède au froid une grande ardeur qui devient universelle ; enforte que le malade brûlé de chaleur , aime à se découvrir & se remue de tous côtés dans son lit. Il respire difficilement , a mal à la tête & tombe assez souvent dans le délire. Au commencement de l'accès , le pouls est petit & serré ; il se dilate ensuite & devient fort & prompt , sans que cependant on y remarque aucune inégalité , du moins considérable. L'urine est assez tenue , jaune ou enflammée & de mauvaise odeur. L'accès est communément de six à douze heures ,

il se termine par une sueur abondante. Il revient assez régulièrement à la même heure, ou la devance constamment; le plus souvent avant midi, mais plus tard que dans la Fièvre quotidienne. Le quatrième paroxysme est ordinairement le plus violent & le plus long; le cinquième & les suivans sont par degrés plus modérés & plus courts.

On sçait que, dans certaines épidémies, la Fièvre maligne commence par des accès de Fièvre tierce. On aura donc raison d'être sur ses gardes, lorsque les accès seront très-longs & leurs retours irréguliers, & sur-tout lorsque dans les intermissions les malades se plaindront de la douleur de tête, des anxiétés & de l'accablement; mais il peut arriver que ces signes manquent, & alors il faut être bien attentif pour ne pas s'y tromper.

On doit encore remarquer que plusieurs Fièvres symptomatiques prennent la marche de la tierce. Ce qu'on voit assez ordinairement dans la Fièvre hystérique, la vermineuse & autres.

Il y a des Fièvres continues dans lesquelles les redoublemens suivent la marche de la Fièvre tierce: dans ce cas on apperçoit au-toucher que la chaleur

augmente de plus en plus, ce qui n'arrive pas dans la Fièvre tierce ou la chaleur est toujours égale & diminue même quelquefois sous la main.

D'ailleurs chaque accès de la tierce intermittente commence par le froid & se termine toujours par la fueur; ce qui n'arrive jamais dans la Fièvre continue qu'au moment d'une crise favorable.

Dans la double tierce, les accès prennent tous les jours, ou deux fois dans un jour avec un jour d'intermission. La triple tierce paroît être composée de la quotidienne & de la tierce simple, de sorte qu'il y a tous les deux jours un double accès.

FISTULE.

C'est ici une de ces maladies qui, pour avoir été mal définies, ont été mal entendues & soumises à un traitement mal combiné, que les bons Chirurgiens ont rectifié aujourd'hui. Mais cela n'est pas de notre objet; il nous suffira de la décrire exactement.

En général, une Fistule est un dépôt long & étroit, qui s'est pratiqué deux issues, l'une à un bout, l'autre à l'autre. Il faut distinguer la Fistule du sinus: le sinus n'a qu'une ouverture, la

FISTULE. 157

Fistule en a deux. Ainsi la dénomination de Fistule borgne interne, ou de Fistule borgne externe est inutile: une Fistule ne sçauroit être borgne, tous les dépôts qu'on comprenoit sous ce nom ne sont que des sinus. Nous suivrons cependant la méthode reçue dans la marche de cet article.

Presque tous les Auteurs admettent la callosité pour le caractère spécifique de l'ulcère fistuleux; mais l'expérience nous apprend qu'il y a des Fistules sans callosités, & qu'il y en a beaucoup dont la callosité n'est qu'un accident consécutif, qui est pour l'ordinaire une suite ou de la négligence du malade ou de l'impéritie du Chirurgien.

Les Fistules attaquent toutes les parties du corps.

FISTULE LACRIMALE. Elle est annoncée par une tumeur phlegmoneuse du grand angle de l'œil, qui s'abscedant donne lieu à la Fistule: elle ne se manifeste le plus souvent que par l'écoulement du pus, par les points lacrimaux sans que la peau soit ulcérée. Plusieurs confondent mal-à-propos l'hydropisie du sac lacrimonal formant une tumeur vers le grand angle avec la Fistule lacrymale, ou l'abcès qui la précède: il est vrai que l'âcreté

des larmes retenues peut y donner lieu , mais cela n'empêche pas que ces deux maladies ne soient bien distinctes : on a encore pris avec moins de fondement pour Fistule lacrimale une tumeur phlegmoneuse , située entre le sac lacrimonal qui n'en est pas endommagé & la peau qui en est toujours enflammée : il est encore vrai que le pus qu'on y laisse croupir peut altérer le sac & faire prendre à la tumeur le caractère d'une Fistule. La pression peut aider à distinguer ces deux cas ; elle chasse le pus & la matière des larmes par les points lacrimaux lorsque le sac est le siège de l'abcès ; mais les points lacrimaux restent à sec malgré la pression lorsque le pus a un autre foyer.

L'écoulement du pus & de la matière des larmes par les points lacrimaux ne laisse aucun doute sur la nature de la maladie. Si la matière qui en sort est sanieuse & fétide , verdâtre ou noirâtre , c'est une preuve que les os sont cariés , ce qui ne manque gueres d'arriver par le temps ; mais la sanie qui découle quelquefois par les narines , & qui rend la Fistule moins incommode en fournit une preuve plus complète.

FISTULE A L'ANUS. Elle est toujours

la fuite d'un abcès plus ou moins considérable dans le tissu graisseux qui avoisine l'intestin rectum. Si l'on veut prendre une idée exacte de cette Fistule, il faut la considérer sous toutes les formes qu'elle peut revêtir; car c'est par ces formes qui sont en grand nombre & qui diffèrent entre elles, à raison de l'aspect, de la situation & des symptômes, qu'on peut connoître la nature du mal dans les différens états.

Quelquefois le mal s'annonce par les symptômes d'une violente inflammation avec douleur, fièvre, frisson, &c. & l'abcès qui en est la suite est vraiment critique. Dans ce cas, une partie de la fesse près de l'anus est considérablement enflée, & l'on y sent une dureté fort étendue mais circonscrite: peu de temps après, le milieu de cette dureté devient rouge, il s'enflamme & la suppuration s'y établit; c'est un phlegmon qui suit sa marche ordinaire.

D'autrefois les parties externes, après beaucoup de douleur & une fièvre violente, sont attaquées d'une inflammation considérable, mais la dureté circonscrite qui caractérisoit la tumeur précédente n'a pas lieu: seulement l'inflammation occupe beaucoup de place, & la peau

semble érépélateuse ; alors la maladie est plus superficielle , & le pus se forme en moindre quantité.

Il peut arriver qu'au lieu de tous ces symptômes , il se forme dans la partie affectée ce qu'on appelle une suppuration gangreneuse qui attaque la membrane cellulaire ou adipeuse , à peu près de la même manière que dans le charbon. Dans ce cas , la peau est d'un rouge obscur pourpré , & quoique plus dure que dans l'état naturel elle n'a point le degré de tension ou de résistance qu'on observe dans le phlegmon. Au commencement , le malade a pour l'ordinaire le pouls dur , plein , non réglé ; il est fort tourmenté de la soif & d'insomnies ; s'il n'est pas secouru , le pouls devient bientôt inégal , petit , & s'affoiblit par degrés ; les forces du malade diminuent & le danger devient imminent. Le pus formé sous la peau si fortement altérée est en très-petite quantité & de mauvaise qualité.

Dans ces différentes affections , tout le mal est souvent borné à la peau ou au tissu cellulaire qu'elle recouvre : il n'est accompagné que des symptômes inséparables de la formation du pus ou de la tension de la partie affectée ; mais

souvent aussi il arrive malheureusement pour le malade qu'il se joint à ces symptômes des accidens qui dépendent de l'influence du mal sur les parties voisines, telles que la vessie urinaire, le vagin, l'urethre, les vaisseaux hémorrhoidaux & le rectum. De-là naissent des rétentions d'urine, des stranguries, des dysuries, le ténésme, les hémorrhoides, la dyarrhée ou des constipations opiniâtres. D'un autre côté, il peut arriver que le pus s'accumule & qu'il se forme des clapiers dans les parties voisines du rectum, ce qu'on ne peut découvrir que difficilement même avec la sonde, parce que les contours des sinus peuvent empêcher le stilet de pénétrer dans toute la profondeur des clapiers.

On connoît la hauteur de l'ouverture dans le rectum en introduisant dans l'anus une tige de charpie couverte de quelqu'onguent & assez longue; c'est le moyen de voir dans quelle étendue elle sera tachée de la matière qui découle du trou fistuleux.

FLATUOSITÉS.

On désigne par ce terme l'état maladif dans lequel il se fait une génération contre nature de ventre, qu'on rend par haut, par bas, ou qui restent soit dans l'estomac, soit dans les intestins & y causent des borborygmes, des tensions, des anxiétés & autres symptômes douloureux.

Les signes les plus ordinaires des flatuosités, sont les grouillemens des intestins avec bruit; la distention, l'enflure de l'estomac, des hypochondres & de tout l'abdomen avec constriction; de-là naissent des douleurs qui sont ou fixes ou avec variation, & qui cessent par l'éruption des vents. Quand une constipation rebelle accompagne ce mal, elle le rend beaucoup plus violent, & pour lors l'oppression de l'estomac & la difficulté de respirer s'y joignent d'ordinaire. S'il survient des étranglemens qui s'opposent à la sortie des flatuosités, elles souffrent alors une rarefaction qui jette le malade dans des nausées, des anxiétés fâcheuses & même des défaillances; elle excite encore la céphalalgie, des vertiges, &c.

L'éruption fréquente des vents par

FLATUOSITÉS. 163

haut & par bas s'appelle *Cholera Sicca*. Ils sont quelquefois si abondans, dit M. Lieutaud, qu'on prendroit les malades pour des éolipyles, & il seroit fort dangereux d'être assez l'esclave de ce qu'on appelle la décence pour les contenir.

FLEURS BLANCHES.

Les femmes sont sujettes à une perte d'une humeur laiteuse, blanchâtre ou purement lymphatique par la matrice. Les Latins l'ont appelée *Fluor albus*. Nous lui avons donné le nom de *Fleurs blanches*.

Ces Fleurs blanches sont de différentes espèces : les unes sont avec suppression des règles, & les autres sans suppression; les unes habituelles, les autres sujettes à des intermissions; les unes intermittentes avec des retours périodiques, les autres intermittentes sans aucune régularité dans les retours; mais ce n'est pas tout : on doit encore distinguer dans cette maladie plusieurs autres différences, dont les unes se prennent de la nature, les autres de la couleur, & les autres de la qualité de l'humeur.

1^o *De la nature de l'humeur ; car sui-*

164 FLEURS BLANCHES.

vant que cette humeur est séreuse, claire & purement lymphatique ou blanche, épaisse, laiteuse; on distingue les Fleurs blanches en Fleurs blanches lymphatiques, en Fleurs blanches laiteuses. Cette dernière espèce en renferme trois autres qui ne diffèrent gueres que du plus au moins; l'une quand l'humeur ressemble à du lait par la blancheur, la consistance & l'opacité; l'autre quand elle est semblable à du petit lait mal clarifié, c'est-à-dire, plus claire, moins blanche & plus transparente que dans le premier cas; la dernière enfin quand elle est transparente, mucilagineuse, épaisse comme une eau de gruau.

2° *De la couleur de l'humeur*, ce qui constitue différentes espèces de Fleurs blanches, suivant que l'humeur est blanche, brune, grise, jaune, verte ou rougeâtre comme de la lavure de chair.

3° *De la qualité de l'humeur*, suivant laquelle on distingue trois sortes de Fleurs blanches; les unes qui sont sans odeur & sans acrimonie; les autres qui sont âcres & rongeantes, & d'autres enfin qui ont une odeur forte & quelquefois fétide.

Les femmes attaquées de cette mala-

FLEURS BLANCHES. 165

die sont maigres, pâles, parce que la quantité du sang diminue par l'écoulement des Fleurs blanches; cette diminution contribue au relâchement des muscles, & produit par conséquent l'abattement, l'épuisement des forces. La salive, le suc gastrique sont en moindre quantité; de-là l'inaipétence, le dégoût, les digestions lentes & imparfaites, qui fournissent un chile mal préparé, conduisent à la cachexie. La circulation se ralentit à mesure que les forces musculaires s'affaissent, ce qui produit des engorgemens, les obstructions de différens visceres & même des différentes glandes lymphatiques. Ces obstructions à leur tour gênent la circulation, le cours de la lympe; il se fait des étranglemens qui accumulent les sérosités dans différens endroits du corps selon les différentes situations, dans les extrémités inférieures quand les malades sont long-temps debout ou assises; au visage, aux paupieres, autour des yeux quand elles se tiennent couchées. Les humeurs dégènerent; la cachexie qui n'étoit d'abord que séreuse devient ensuite âcre & muriatique par la durée des mêmes causes; les Fleurs blanches deviennent rongean-

166 FLEURS BLANCHES.

tes & causent enfin dans le vagin, & sur-tout dans la vulve, des gerfures ou entamures; de-là les démangeaisons, les cuiffons, les excoriations, les ulcères de ces parties. La surface de la matrice s'entame enfin, & il s'y établit une phlogose plus ou moins considérable, plus ou moins douloureuse; de-là la tension & la douleur de la matrice, les douleurs des lombes, des reins, des aines, du pubis, &c. suivant les endroits de la matrice qui sont le plus affectés.

Il semble que rien ne soit plus facile à connoître que les Fleurs blanches, & que l'aveu des femmes suffise pour cela; il s'y rencontre cependant bien des difficultés. D'abord ce n'est qu'avec peine que les femmes avouent qu'elles ont cette maladie, & souvent même, quand elles sont forcées de l'avouer, elles cachent encore des circonstances qui pourroient servir à mieux constater la nature, l'espèce & la cause du mal.

Quand à force de les interroger on en arrache l'aveu d'un écoulement blanc ou séreux assez abondant, sans cuiffon, chaleur, ni douleur dans les parties, qui n'est accompagnée d'aucune ardeur

FLEURS BLANCHES. 167

d'urine, qui ne les empêche pas de souffrir sans douleur l'approche de leurs maris, qui augmente vers le temps des règles, qui diminue quand elles s'en éloignent, qui quelquefois cesse & revient périodiquement ou irrégulièrement, qui, même quand il est habituel, est sujet pour l'ordinaire à des variations plus ou moins marquées, plus ou moins irrégulières. Quand dis-je on en a tiré tout ce détail, on n'en est gueres plus avancé, & l'on ne laisse pas de confondre souvent l'écoulement des Fleurs blanches avec deux autres écoulemens qui viennent des mêmes endroits, savoir l'écoulement d'un ulcère dans la matrice & l'écoulement d'une chaude-pisse, ou d'une gonorrhée habituelle & virulente; & c'est d'avec ces écoulemens qu'il importe le plus de distinguer les Fleurs blanches.

On peut avoir à distinguer les Fleurs blanches d'avec l'écoulement purulent de l'ulcère de la matrice dans deux cas; l'un quand les Fleurs blanches sont récentes, l'autre quand elles sont invétérées. Dans le premier cas, le Diagnostic est aisé 1° en ce que dans les Fleurs blanches récentes, la matiere n'a rien de purulent, au lieu qu'elle est puru-

168 FLEURS BLANCHES.

lente dans l'écoulement d'un ulcère de la matrice. 2° En ce que, dans les Fleurs blanches récentes, la matière est sans odeur & sans âcreté ou du moins en a peu; au lieu que, dans l'écoulement purulent, la matière est toujours fort âcre & fétide. 3° En ce que, dans les Fleurs blanches récentes, il n'y a ni douleur ni chaleur dans la matrice, ou qu'elles sont fort légères; au lieu que la douleur est vive & la chaleur forte dans l'écoulement d'un ulcère. 4° En ce qu'il n'y a point de fièvre dans les Fleurs blanches récentes; & qu'au contraire il y a toujours une fièvre lente dans l'écoulement purulent d'un ulcère de la matrice. 5° En ce qu'il n'a point précédé de signe d'inflammation, d'abcès, ni d'ulcère dans la matrice, dans les Fleurs blanches récentes, au lieu qu'il en a toujours précédé dans l'écoulement purulent d'un ulcère.

Dans le second cas, c'est-à-dire, quand les Fleurs blanches sont invétérées, le Diagnostic doit être fondé sur les mêmes signes; mais il est beaucoup plus difficile, parce qu'il arrive souvent que les Fleurs blanches invétérées sont accompagnées de fièvre lente & même de douleur & de chaleur assez
vives

FLEURS BLANCHES. 169

vives dans la matrice, & que l'humeur est non-seulement âcre & fétide, mais même purulente, ou du moins d'une qualité qui approche beaucoup de la purulence; c'est-à-dire, qu'il arrive souvent que les Fleurs blanches invétérées réunissent la plupart des signes qu'on vient de marquer, comme propres aux écoulemens purulens; mais aussi le plus souvent, ne faut-il pas dans ce cas s'aviser de distinguer ces sortes de Fleurs d'avec ces espèces d'écoulemens, parce qu'on sçait par expérience que les Fleurs blanches invétérées deviennent à la longue presque toujours purulentes dans les personnes cacochymes, quoiqu'elles ne le deviennent pas dans toutes au même degré, ni dans le même espace de temps.

On peut encore avoir à distinguer les Fleurs blanches d'avec l'écoulement d'une chaude-pisse dans trois cas; lorsque la chaude-pisse est récente, lorsqu'elle est invétérée & qu'elle a dégénéré en gonorrhée habituelle; lorsque la chaude-pisse & les Fleurs blanches se trouvent compliquées ensemble, soit que la chaude-pisse survienne aux Fleurs blanches, ou les Fleurs blanches à la chaude-pisse.

H

170 FLEURS BLANCHES.

Dans le premier cas, c'est-à-dire, tant que la chaude-pisse est récente & par conséquent inflammatoire, le Diagnostic est assez facile. 1° En ce que dans les Fleurs blanches il n'y a point d'ardeur d'urine, & qu'il y en a dans la chaude-pisse récente. 2° En ce que dans les Fleurs blanches il n'y a point d'inflammation ni dans la vulve, ni dans le vagin, & que dans la chaude-pisse récente il y a inflammation dans l'un ou dans l'autre endroit, & souvent dans tous les deux. 3° En ce que dans les Fleurs blanches les femmes souffrent sans douleur l'approche des hommes, & qu'elles ne peuvent pas la souffrir sans douleur dans la chaude-pisse récente. 4° En ce que dans les Fleurs blanches il y a presque toujours douleur plus ou moins vive aux lombes, & qu'il n'y en a point du tout dans la chaude-pisse récente.

Dans le second cas, c'est-à-dire, quand la chaude-pisse a dégénéré en gonorrhée habituelle, le Diagnostic est plus difficile, & l'on ne peut le fonder que sur les signes suivans : 1° sur ce que l'écoulement des règles subsiste sans diminution dans la gonorrhée habituelle, au lieu qu'ordinairement, il

FLEURS BLANCHES. 171

cesse ou diminue dans les Fleurs blanches de la même date. 2° Sur ce que la gonorrhée habituelle a été précédée par les signes qui sont propres à la chaude-pisse récente & inflammatoire, au lieu que ces signes n'ont point précédé dans les Fleurs blanches. 3° Sur ce que dans la gonorrhée habituelle l'écoulement est très-médiocre, au lieu qu'il est ordinairement plus abondant dans les Fleurs blanches. 4° Sur ce que la gonorrhée habituelle se communique à ceux qui ont commerce avec les malades, au lieu que les Fleurs blanches ne sont jamais contagieuses, & qu'elles n'aboutissent au plus qu'à produire de légères excoriations sans suite.

Dans le troisieme cas, c'est-à-dire, quand les Fleurs blanches & la chaude-pisse se trouvent compliquées, ou c'est 1° parce que la chaude-pisse survient aux Fleurs blanches; & alors on a eu le temps de reconnoître d'avance les Fleurs blanches par les signes qui leur sont propres, & qu'on a rapportés. Quand la chaude-pisse survient, on doit la reconnoître par les signes qui la caractérisent, tels que l'ardeur d'urine, la chaleur, la phlogose, l'inflammation des parties, la douleur dans l'acte vénérien, &c.

H ij

172 FLEURS BLANCHES.

Ou c'est 2^o parce que les Fleurs blanches surviennent à la chaude-pisse, ce qui est rare, & alors on a dû d'avance distinguer par ses signes la chaude-pisse quand elle a commencé; & on peut distinguer à leur tour les Fleurs blanches par les signes qui les caractérisent quand elles surviennent.

Les signes qu'on vient de rapporter, continue M. Astruc, suffiroient pour distinguer les Fleurs blanches d'avec la chaude-pisse, & même d'avec la gonorrhée habituelle & virulente, si l'on pouvoit toujours compter sur la vérité du rapport qu'on fait. Mais il arrive quelquefois que les malades n'ont eu que des chaude-pisses légères qui n'ont pas causé assez d'ardeur d'urine ni assez de chaleur dans les parties pour se faire remarquer; d'autrefois il arrive que les malades, peu attentives ou mal instruites, ne se sont pas apperçu de ces accidens quoique plus marqués, ou les ont négligés comme de peu de conséquence. Enfin il arrive plus souvent encore que les malades ont de fortes raisons de cacher ce qu'elles ont eu & ce qu'elles ont observé, pour tâcher de faire prendre le change. Dans ces cas, voici les moyens de se tirer de l'incer-

FLEURS BLANCHES. 173

titude où elles laissent par simplicité, ou d'éviter les pièges qu'elles tendent par malice, & de se procurer les lumières nécessaires pour juger si l'écoulement dont elles se plaignent doit être rapporté à une gonorrhée virulente habituelle ou à de simples Fleurs blanches.

1° On doit d'abord considérer la quantité de l'écoulement : en général l'écoulement est toujours médiocre dans la gonorrhée habituelle ; au lieu qu'il est ordinairement assez abondant dans les Fleurs blanches. Ainsi l'on peut décider assez sûrement pour les Fleurs blanches, quand l'écoulement est abondant ; mais il ne faut pas dissimuler que quand il est médiocre, ce signe n'est pas aussi décisif pour la gonorrhée.

2° Dans ce dernier cas, il faut avoir recours à la visite des malades. On distingue dans les femmes trois sièges de la chaude-pisse, & par conséquent tout autant de sièges de la gonorrhée habituelle. 1° La prostate d'où la matière coule dans le haut de la vulve par les orifices des lacunes à droit & à gauche de l'uretre. 2° Les glandes de Cowper, placées au bas de la vulve dans l'isthme, ou autour de l'entrée du vagin, d'où

H iij

174 FLEURS BLANCHES.

la matiere coule dans le bas de la vulve près de l'anus , ou dans le fond de la vulve près de l'entrée du vagin. 3^o Les glandes mêmes du vagin. d'où la matiere tombe dans le canal du vagin & s'écoule de là dans la vulve.

Dans les deux premiers cas , par la visite des malades, ou l'on s'assure de la réalité de la gonorrhée quand on voit à l'œil la matiere sortir des lacunes ou des orifices des glandes de cowper ; quand on la voit à l'œil se ramasser au haut , au bas ou au fond de la vulve sans que rien coule du vagin ; quand on distingue à l'œil la rougeur de l'extrémité des lacunes , ou des orifices des glandes de cowper : ou l'on s'assure au contraire qu'il n'y a que de simples Fleurs blanches quand on voit la matiere couler du vagin sans aucune altération dans les extrémités des différens canaux excrétoires de la prostate, & des glandes de cowper.

3^o Mais on n'a pas le même avantage dans le troisieme cas , parce que dans la gonorrhée du vagin , la matiere coule du fond du vagin même comme dans les Fleurs blanches les plus simples. Il ne reste donc alors d'autre ressource que de s'informer de la conduite des

FLEURS BLANCHES. 175

malades ou de celle de leurs maris si elles sont mariées; & si l'on a des soupçons raisonnables, on doit employer sans hésiter les remèdes qui conviennent pour la gonorrhée, & qui heureusement ne sont pas contraires aux Fleurs blanches. Cette pratique procurera bientôt les éclaircissements nécessaires, car si elle réussit en plein, c'est une preuve que le mal n'étoit qu'une simple gonorrhée; si elle ne réussit point du tout, c'est une preuve que le mal n'est que des Fleurs blanches; si elle ne réussit qu'imparfaitement, on aura raison d'en conclure que le mal étoit une gonorrhée & des Fleurs blanches compliquées ensemble.

On ne seroit jamais dans cet embarras, s'il étoit vrai qu'il y eut un signe certain pour distinguer l'écoulement de la gonorrhée d'avec celui des Fleurs blanches, comme plusieurs Médecins l'ont prétendu. Selon eux, il n'est question que de s'informer si l'écoulement dont on se plaint dure pendant les règles, ou s'il cesse quand elles coulent. Dans le premier cas, disent-ils, c'est toujours une chaude-pisse ou une gonorrhée; dans le second, ce n'est jamais que des Fleurs blanches. Mais

Hiv

176 FLEURS BLANCHES.

malgré cette assertion & le ton décisif de Baglivi qui la répète, rien n'est plus mal fondé, rien n'est plus faux que ce prétendu signe. 1° L'écoulement des Fleurs blanches ne cesse point pendant les règles, il ne fait que disparaître, parce que l'écoulement du sang qui vient des mêmes endroits ne permet plus de le distinguer. 2° Il est évident que dans la gonorrhée qui a son siège dans les glandes du vagin, & c'est de celle là qu'il s'agit ici, la même chose doit arriver par la même raison, attendu que le sang des règles qui se mêle alors intimement avec la matière même de la gonorrhée l'empêche de pouvoir être distinguée, & voilà ce qui rend absolument inutile ce prétendu signe dans cette espèce de gonorrhée, dont il est principalement question. 3° J'ajoute que ce signe est inutile de même dans les gonorrhées des glandes de Cowper, & même dans celles des prostatés lorsque les règles sont abondantes, parce qu'il est impossible que toute l'étendue de la vulve ne soit pas alors inondée du sang qui coule du vagin, ce qui doit altérer la matière qui sort des canaux excrétoires de ces glandes & empêcher de la distinguer.

FLEURS BLANCHES. 177

Quand la maladie est une fois bien reconnue, il faut tâcher d'en distinguer les différentes espèces, & pour en juger, il faut examiner l'état des chauffoirs.

Les Fleurs blanches sont quand la matiere est épaisse, qu'elle ne pénètre pas les plis du chauffoir qu'elle poisse beaucoup, &c. & on les regarde comme laiteuses de la premiere, de la seconde ou de la troisieme espèce, suivant que la matiere est plus ou moins blanche, ou qu'elle a plus ou moins de rapports avec l'eau de gruau. Au contraire, les Fleurs blanches sont lymphatiques quand elles sont séreuses, qu'elles s'imbibent facilement dans les plis du chauffoir & les pénètrent, qu'elles le poissent peu ou point.

Le simple examen des chauffoirs instruit de même si la matiere de la perte est blanche, jaune, verte, rouge, & à quel degré elle l'est; si elle a de l'odeur & à quel degré elle en a.

Ce n'est gueres que par le rapport des malades que l'on peut savoir si la matiere rongé, excorie, cause des cuifions; si l'écoulement est habituel ou sujet à des intermissions, s'il ne souffre pas des variations, si ces variations ne suivent pas quelque ordre réglé, &c.

H v

F L U X.

Ce terme est employé pour désigner tout écoulement contre nature, de quelqu'humeur que ce soit, par quelque partie qu'il se fasse. On ne distingue ordinairement les différentes espèces de Flux que par des épithètes relatives à la source immédiate de la matière de l'écoulement, c'est-à-dire, à la partie qui la fournit, ou à cette matière même, ou aux circonstances de l'écoulement.

FLUX CÉLIAQUE. C'est une espèce de Flux de ventre copieux & fréquent, dans lequel on rend les matières blanchâtres, grisâtres & chyleuses; il est ordinairement accompagné du dégoût, des rapports aigres, de la soif, des douleurs qu'on rapporte aux lombes, & souvent de la fièvre. Les urines sont troubles & peu abondantes.

Cette maladie diffère de la lienterie en ce que dans celle-ci les alimens sortent presque crus, au lieu que dans la passion céliaque le chyle sort avec les excréments; ainsi la lienterie pourroit être considérée comme le dernier degré de la passion céliaque.

FLUX HÉPATIQUE. C'est un cours de

FLUX.

179

ventre séreux, sanguinolent, semblable à de la lavure de chair, sans tranchées. Dans le Flux hépatique les malades perdent l'appétit; ils ont la bouche amère & sont sujets aux flatuosités: leur urine est chargée de bile. La région du foie est plus ou moins douloureuse & quelquefois avec tension: ils ont une couleur jaunâtre & touffent avec quelque difficulté de respirer; enfin il y en a qui rendent le sang par le nez avec les crachats, ou par les autres voies. Toute l'affinité qu'il a avec la dysenterie, c'est que les déjections sont teintées en rouge, & qu'on les prendroit pour de la lavure de sang. Quelquefois même il y a un léger tenesme, mais bien différent de celui de la dysenterie.

Les autres Flux ont des noms particuliers sous lesquels ils sont plus connus que sous la dénomination générale de Flux; ainsi nous n'en parlerons pas dans cet article.

FLUXION.

- Ce mot adopté par les Médecins, pour être entendu du vulgaire, n'est presque pas un terme de l'art. On appelle en général de ce nom ce genre de maladie

H vj

180 FLUXION.

qui consiste dans un engorgement de vaisseaux formé en très-peu de temps, ordinairement à la suite d'une suppression de l'insensible transpiration qui augmente le volume des humeurs.

Voyez *Catarrhe*, *Coryza*, *Rhume*, &c.

FOIBLESSE.

ÉPUISEMENT.

L'accablement général est le principal signe qui caractérise l'épuisement : les jambes refusent le service, les sens sont souvent engourdis, & les malades paroissent hébétés. La plupart ont la fièvre quelquefois éphémère, mais souvent plus longue & irrégulière, accompagnée de défaillances, de délire & autres symptômes les plus graves. La respiration est gênée & entrecoupée : le ventre est ordinairement resserré & les sécrétions suspendues. Cet état a plusieurs degrés, il est quelquefois assez léger, mais souvent très-grave & même mortel. Il est aisé de sentir que nous ne parlons pas ici de ces Foiblesse instantanées qui sont le symptôme de quelque autre maladie.

La Folie est cet état où les facultés de l'ame s'exercent avec une trop grande intensité. L'imagination est si vive qu'elle tient presque toujours lieu de sentiment.

La volonté se porte sur des objets déplacés ou qui ne sont pas toujours possibles ; de manière que toute vertu s'éclipse, & que les passions sont sans aucun frein. La fièvre n'est pas essentielle à cet état ; c'est ce qui le distingue essentiellement de la phrénésie, de la paraphrénésie, du délire & du transport.

Il y a plusieurs espèces de folie : l'une est innée, l'autre est accidentelle. Elle est innée lorsque, par un défaut de l'organisation primordiale, on apporte en naissant tous les obstacles qui nuisent au développement de l'entendement & au jeu de la volonté, de sorte qu'à l'instant où la raison devoit faire paroître quelques-uns de ses rayons, on n'en voit qu'une éclipse partielle ou totale.

Il est encore des familles infortunées où la folie paroît héréditaire. Elle est accidentelle lorsqu'après avoir eu un certain bon sens pendant le cours de sa

vie, l'imagination s'égare tout-à-coup & le jugement est perverti par des causes purement physiques.

La Folie est sans intervalles ou avec intervalles. Lorsque le malade est toujours agité de folles idées, & qu'il faut sans cesse réprimer ses caprices bizarres ou sa fureur, c'est la Folie sans intervalles; lorsqu'au contraire, après quelques accès de déraison, il rentre peu à peu dans son bon sens & ne laisse à craindre que le retour d'une nouvelle bourasque, c'est la Folie avec intervalles.

La Folie est périodique lorsqu'elle se renouvelle soit au printemps & en automne, soit lorsque la saison est fort chaude; cette espèce de Folie est ordinaire aux personnes qui en ont été guéries précédemment. La Folie est encore triste ou gaie.

Parmi les symptômes qui sont inséparables de cette maladie. On remarque 1^o que les fous ont l'imagination très-vive. L'état de sécheresse de l'origine des nerfs les rend si irritables, que le moindre ébranlement porte à l'ame une impression marquée: 2^o Le raisonnement & le jugement sont dérangés; aussi n'est-il pas rare de voir

les fous affirmer d'une chose ce qu'ils en nioient auparavant, & réciproquement. 3° La mémoire est incertaine ; ils oublient tout à coup un fait qu'ils viennent de raconter, ou ils reculeront de vingt années un fait qui s'est passé il y a deux jours. 4° Malgré tout ce grand dérangement des fonctions animales, il n'y a pas de fièvre comme nous l'avons déjà dit.

Outre ces signes qu'on doit regarder comme pathognomoniques, il est encore d'autres symptômes qui accompagnent très-souvent la Folie : les fous ont un mal de tête presque continuel. Les insomnies sont opiniâtres ; si les malades viennent à dormir, ils n'ont qu'un sommeil très-court, très-léger & fort interrompu par des rêves terribles. Ce sont des phantômes, des chimères, des monstres qui se présentent à leur imagination, qui les effrayent, & qui les font fuir ou se mettre en défense. Les chagrins, les peines & les inquiétudes deviennent beaucoup plus forts ; ils sont les uniques objets de leurs réflexions & le seul sujet de leur conversation. Les fous sont très-susceptibles de se choquer de propos peu outrageans & fort prompts à se mettre en colere ; ils

voient sortir de petites étincelles de leurs yeux, ils éprouvent des tintemens d'oreilles, des grincemens de dents très-fréquens. Ils sont très-enclins aux plaisirs amoureux, & sont les plus vigoureux athlètes dans les combats livrés par l'amour. Ils sont dans leur accès de folie beaucoup plus forts qu'ils n'étoient auparavant, ils rompent des liens, ils cassent des meubles qu'à peine les forces réunies de plusieurs personnes robustes suffiroient pour briser. Cependant quoique les insensés soient très-forts & très-hardis, ils ont tous un foible : ceux-ci craignent une femme, ceux-là craignent un enfant; leur imagination ne leur présente plus les objets tels qu'ils sont, de sorte qu'ils ne peuvent plus apprécier les relations & les proportions qu'il y a entre eux. De-là vient qu'ils déchirent leurs habits, qu'ils n'ont plus de pudeur, qu'ils veulent sauter par les fenêtres, qu'ils s'amusent de colifichets & de marottes qui sont les joujoux de l'enfance, qu'ils se croient Rois, Papes, grands Seigneurs, & qu'ils cherchent à en porter les attributs. S'ils sont si sensibles aux reproches & aux injures, ils sont presque insensibles au froid. Plusieurs

passent les hyvers les plus rudes sans feu, sans être beaucoup vêtus & très-souvent presque nuds.

FUREUR UTÉRINE.

Cette maladie est une de celles dont il seroit à désirer qu'on ne parlât jamais; cependant comme elle existe quelquefois, il faut bien qu'on sache la connoître. On pourroit être tenté de la renvoyer à l'article manie ou délire; mais c'est une manie d'un genre si particulier, qu'elle mérite d'être décrite séparément.

La Fureur utérine n'attaque jamais tout-à-coup; elle vient par degrés. Les filles nubiles, celles qui sont accoutumées aux plaisirs de l'amour, & qu'on en prive malgré elles; les femmes mariées à des hommes vieux ou sans tempéramment, les jeunes veuves qui ont reçu pendant quelque temps les caresses d'un mari vigoureux; ces malheureuses victimes de l'orgueil & de la cupidité qu'on a renfermées dans le cloître, sans consulter leur penchant, sont les plus exposées à cette singulière maladie; sur-tout si leurs lectures, leurs occupations, leurs conversa-

186 FUREUR UTÉRINE.

tions ou leurs alimens font propres à enflammer leur tempéramment.

Les symptômes de la Fureur utérine varient suivant le degré de la maladie. D'abord les malades s'apperçoivent de leurs desirs, mais elles ont encore assez de force pour en rougir; elles s'attristent, deviennent pensives & cherchent la solitude; mais comme elles ont toujours la même idée présente à l'imagination, elle acquiert de nouvelles forces & les occupe toujours plus, au point qu'elles oublient de boire & de manger. Si, dans ces circonstances, il arrive qu'on leur tienne quelque propos relatif à ce qui les occupe, bientôt elles s'y livrent & décelent leurs desirs.

Le second degré de cette maladie se passe avec moins de tranquillité que le premier; la vivacité des desirs l'emporte, & les malades n'en sentent l'indécence que par intervalles; si elles croient appercevoir quelque moyen de se satisfaire, leur gaieté s'annonce par des saillies; elles courent au devant, & leurs actions comme leurs paroles indiquent assez l'espérance flatteuse dont elles se bercent.

FUREUR UTÉRINE. 187

Dans le troisieme degré , la maladie devient une manie réelle , les malades ne connoissent plus de bornes ; elles demandent ouvertement qu'on satisfasse leurs desirs ; elles s'exposent nues aux regards des hommes ; elles les entraînent sur elles & deviennent furieuses lorsqu'ils ne répondent pas à leur attente. Cet état est accompagné de tous les autres symptômes de la manie ; mais nous en avons dit assez pour faire connoître cette triste folie ; il est temps de couvrir du voile de la pudeur cette description qui la blesse.



G A L L E.

LA Galle rend la peau inégale par de petites cloches ou ampoules quelquefois presque imperceptibles, pleines d'une sérosité saline. Ces ampoules sont toujours accompagnées d'une démangeaison vive qui oblige à se gratter ; ce qui, en déchirant la pointe des ampoules, cause une douleur cuisante, & en fait extravaser la sérosité. Il succède alors aux ampoules crevées ou de petites gerçures ulcérées ou de petites croûtes ulcéreuses ; & dans l'un & l'autre cas la démangeaison subsiste.

Ces ampoules, ces gerçures ou ces croûtes sont accompagnées d'une rougeur superficielle & éréthématique plus ou moins grande, & d'une chaleur plus ou moins forte sur la peau. Ces accidens se multiplient bien vite & deviennent plus considérables de jour en jour ; ils sont fréquens sur-tout entre les doigts, aux jointures des doigts, du poignet, du coude, du genouil, c'est-à-dire, dans les parties les plus exposées au froid, & où d'ailleurs l'humeur croupit le plus à cause des rides que la peau forme dans ces endroits.

La Galle se divise en Galle humide & en Galle sèche. La Galle humide est moins prurigineuse & forme de petits ulcères cutanés qui donnent du pus ou de la sanie, & se couvrent d'une croute qui tombe par morceaux.

La Galle sèche est celle où les cloches sont imperceptibles, où la peau se gerce sans qu'il en suinte aucune sérosité, où les croutes sont petites & ne couvrent aucune humidité.

On distingue aisément la Galle d'avec les autres maladies qui peuvent y avoir quelque rapport. D'avec l'érysipelle, parce que la Galle n'est pas accompagnée d'inflammation de la peau ni de la fièvre comme l'érysipelle, & qu'elle n'attaque la peau que dans certains endroits. D'avec la dartre, parce que la Galle n'est point à plaques comme la dartre, mais à pustules séparées, & que les pustules ne s'étendent pas en s'élargissant comme celles des dartres. D'avec l'ébullition de sang, parce que la Galle ne couvre pas le corps tout d'un coup comme l'ébullition, qu'elle est plus opiniâtre & accompagnée d'une démangeaison plus importune.

GANGRENE.

La Gangrene est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles. On regarde comme mortes les parties du corps où il n'y a plus ni chaleur, ni sensibilité, ni tension, ni ressort, & dont la couleur est livide ou noire. On appelle cet état *mortification* : on en distingue deux espèces, la mortification commencée & la mortification confirmée.

Lorsqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une sensibilité & un ressort extrêmement affoiblis, que sa couleur est changée, qu'elle est brune, livide, noire, & qu'il se forme à sa surface de petites empoules ou cloches pleines d'une eau rousse, livide, noire, cet état est une mortification commencée, c'est ce qu'on appelle Gangrene; elle est interne ou externe. On sçait que les parties internes sont plus sujettes à la Gangrene que les externes; elles nous en présentent de deux sortes, l'une sèche & l'autre humide.

La Gangrene sèche se manifeste par des taches livides ou noires, à la pléve, au péritoine, à l'estomac, &c. & aux parties membraneuses qui tapif-

GANGRENE. 191

sent les cavités ou servent d'enveloppes aux visceres.

La Gangrene humide occupe la substance des visceres & en occasionne la dissolution, qu'on nomme alors pourriture. Ces deux sortes de Gangrenes, qui répondent assez aux externes dont nous parlerons tout à l'heure, sont peut-être les degrés de la même maladie, ou ses différens effets relatifs à la structure des parties.

Nous trouvons une autre espèce de Gangrene qui produit un *escarre*; si l'on peut donner ce nom à une pellicule blanchâtre très-remarquable, qui tient à la surface des visceres, & qu'on détache très-facilement. Le cœur est extrêmement sujet à cette maladie; l'estomac & les intestins en sont quelquefois attaqués; le foie & les autres visceres l'éprouvent rarement. Ces taches blanchâtres un peu relevées ont plus ou moins d'étendue; elles sont tantôt solitaires, tantôt nombreuses: le cœur en est quelquefois tout couvert; on les prendroit alors pour l'exfoliation de ce viscere.

La Gangrene interne, tant la sèche que l'humide, vient le plus souvent à la suite de l'inflammation; elle est or-

dinairement annoncée par une douleur brûlante & aiguë, dont la cessation subite ne laisse presque aucun doute sur la nature de la maladie; elle reconnoît vraisemblablement bien d'autres causes que l'observation n'a pas encore dévoilées. Elle se manifeste quelquefois en se communiquant au dehors; on en a des exemples dans les vieillards. Dans les autres circonstances, on ne peut avoir recours qu'aux antécédens, qui ne donnent lieu tout au plus qu'à des conjectures. Le pouls foible & intermittent, les anxietés, le grand accablement, les sueurs froides, &c. pourroient bien manifester la Gangrene interne, si ces symptômes n'étoient communs à presque toutes les maladies. Les déjections ichoreuses, noires & fétides annoncent celle des premières voies; elle ne sauroit y faire de progrès sans percer les intestins & même l'estomac.

La Gangrene externe est, comme l'interne, sèche ou humide; dans la première la partie se durcit & se racornit sans phlyctenes & communément sans mauvaise odeur: nous en ferons un article à part qui suivra immédiatement celui-ci. L'engorgement, les
phlyctenes

phlyctenes & la puanteur distinguent la seconde. Cependant ces deux sortes de Gangrene ne diffèrent point essentiellement, puisqu'on en voit assez fréquemment qui participent de l'une & de l'autre, ou qui passent successivement par ces deux états : on a aussi observé que la Gangrene des jambes étoit quelquefois sèche d'un côté & humide de l'autre ; ce qui prouve assez que c'est la même maladie que quelques circonstances qui nous échappent font varier.

Il est très-important pour le pronostic & pour la curation non seulement de distinguer la Gangrene d'avec le sphacele ; mais principalement de reconnoître le danger qu'il y a que ces maladies n'arrivent, & d'en bien distinguer les différens degrés ; nous allons donc entrer là dessus dans quelque détail.

On peut prévoir la Gangrene imminente, par la connoissance & la présence des causes qui peuvent la produire, par un commencement de mollesse, & par une diminution de sensibilité dans la partie, sur tout quand cela arrive dans le phlegmon où la tension & la sensibilité doivent être plus grandes ; par quelque diminution ou alté-

ration dans la vivacité de la couleur de la partie.

La présence de la Gangrene devient manifeste par le réstoidissement, l'insensibilité, la mollesse, la lividité & la noirceur de la partie; enfin par les cloches ou empoules qui s'y forment, ou par la facilité avec laquelle l'épiderme s'en détache.

On reconnoît le danger imminent du sphacele par la présence de la Gangrene & sa continuation, car elle précède toujours le sphacele; par l'augmentation des symptômes qui appartiennent à la Gangrene.

Le sphacele est regardé comme confirmé, quand l'insensibilité de la partie est absolue; quand la partie est tout à fait réstoidie, en quoi il faut bien distinguer la chaleur qui peut lui être encore communiquée par les parties voisines, d'avec la chaleur qui devoit lui être propre; quand la partie devient absolument noire; quand la peau s'en détache & tombe en lambeaux. Enfin quand la puanteur se joint à ces accidens, ce qui arrive principalement dans la Gangrene humide.

La Gangrene sèche ou scorbutique est, comme on vient de le dire, de la

GANGRENE. 195

même nature que la Gangrene humide; mais elle en diffère en ce qu'elle vient sans cause manifeste; qu'elle ne jette aucune humidité, ou du moins qu'elle en jette très-peu; qu'elle s'étend le long des vaisseaux sans altérer la peau qui les couvre; enfin que ses progrès sont beaucoup plus lents.

Dans les personnes menacées de cette maladie, le sang circule lentement & croupit par conséquent dans les extrémités éloignées du cœur, sur-tout dans les inférieures; de-là vient que cette Gangrene commence d'ordinaire à se manifester à quelqu'un des doigts du pied. Les autres symptômes dépendent de la sécheresse & de l'acrimonie du sang.

Il arrive souvent que cette Gangrene, quand on croit l'avoir arrêtée au premier endroit où elle a paru, se manifeste dans un nouvel endroit par la même cause qui subsiste dans le sang.

On doit craindre cette Gangrene toutes les fois qu'il y a famine ou disette de vivres; lorsqu'un grand nombre de gens sont obligés de se nourrir de mauvais alimens; toutes les fois qu'un homme bien nourri tombe dans un abattement dont on ne connoît pas

les causes. On peut être certain qu'elle existe toutes les fois que, dans ces cas, il survient quelque engourdissement, quelque pesanteur dans les parties; ou, ce qui est encore plus décisif, quelque noirceur & quelque insensibilité au bout des doigts du pied ou de la main, ou quelques bandes livides aux jambes. Il faut pourtant distinguer ces bandes gangreneuses où le sentiment est perdu ou affoibli, des taches simplement scorbutiques qui se montrent aux jambes dans le scorbut confirmé, & où le sentiment n'est pas autant diminué, quoique, dans le vrai, ces taches scorbutiques deviennent avec le temps des bandes gangreneuses.

G O N O R R H É E.

Cet accident est un des plus graves des maladies vénériennes; il exige une attention particulière. Quand la Gonorrhée doit paroître à la suite d'un commerce impur, on sent un prurit agréable, qui est bientôt suivi de l'écoulement d'une matière jaunâtre. Environ vingt-quatre heures après, on éprouve un sentiment de chaleur dans l'urètre; les malades ont des érections involontaires; les lèvres de l'embou-

GONORRHÉE. 197

chure du canal s'enflent, deviennent rouges, douloureuses. Bientôt la douleur gagne la fessette, les malades y sentent, avant d'uriner & plus encore après, une cuisson brûlante. Insensiblement tout le canal se gonfle, durcit, & la cuisson s'étend de proche en proche jusqu'au col de la vessie. Dans cet état, la prostate se tuméfie; les malades, après avoir pissé, sentent une douleur dans le perinée, qui s'étend jusqu'à l'anus & les fait souffrir cruellement. Plus ils avancent, plus leur état devient fâcheux; quelquefois l'humeur gonorrhéique fait élever des boutons à l'entour du gland d'où naît successivement un gonflement plus considérable de cette partie, un resserrement du sphincter du prépuce, un étranglement qui s'oppose à la sortie du gland & qu'on connoît sous le nom de phymosis. Quelquefois même il survient un nouvel étranglement causé par la rétraction du même prépuce vers la racine du gland, c'est le paraphymosis. Enfin, si l'on pousse plus loin encore la négligence, qu'on fasse des efforts violens ou qu'on se livre à des excès de débauche; que, par l'effet de la même inconduite ou par une disposition naturelle, les hémorrhoi-

des se mettent de la partie, alors l'écoulement se supprime, l'urètre roidit & se corde, le malade ne rend ses urines que goutte à goutte & souffre des cuissons insupportables; c'est ce qu'on connoît sous le nom de *Chaudépisse sèche*; de-là la dyfurie, la strangurie & l'ischurie. Par une suite de cet accident, les cordons & les testicules augmentent de volume; ils deviennent douloureux; les bourses se tuméfient; la douleur remonte dans les reins, occupe les aines & empêche le malade de marcher. On dit alors que la chaudépisse est tombée dans les bourses.

Enfin si les malades sont assez imprudens pour vouloir redresser l'urètre recourbée, ce qu'on appelle faire fauter la corde; ou si par des efforts violens qu'ils font en rendant leurs urines ils viennent à déchirer quelque vaisseau; alors il se fait un écoulement sanguin qui aggrave toujours l'état présent du malade, & qui prépare souvent pour l'avenir une suppuration longue & difficile. Dans cet intervalle, ils éprouvent des envies de pisser très-fréquentes & des douleurs très-fortes qu'ils rapportent pour l'ordinaire au bout du gland. Tels sont les différens états par

GONORRHÉE. 199

lesquels passe une Gonorrhée virulente, lorsqu'on n'a pas soin d'y apporter de prompts secours, & qu'à cette négligence on ajoute des excès dans tous les genres ; mais si l'on y remédie de bonne heure & qu'on suive exactement le régime convenable, on voit bientôt les accidens se civiliser ; la chaleur diminue ; l'humeur gonorrhéique coule plus tranquillement, elle est plus blanche, plus épaisse, & enfin lorsque la maladie approche de la guérison l'écoulement se tarit.

Cette maladie, comme on voit, est bien éloignée de celle qu'on connoît sous le nom d'écoulement simple. L'une & l'autre paroissent avoir le même siège ; mais il régné une grande différence entre les deux causes. En effet, l'écoulement simple est blanc, consistant, & ne cause qu'une légère ardeur. C'est ce qu'on appelle un échauffement, il guérit de lui-même ou par le seul usage de quelque liquide rafraichissant, sur-tout par l'abstinence de la bière, lorsque cette boisson en est la cause ; ou par une continence de plusieurs jours quand c'est à l'excès des femmes qu'il faut l'attribuer. Il n'est pas de même de la Gonorrhée virulente ; dans quel-

Il y a une

200 GONORRHÉE.

que degré qu'elle soit, les accidens ne cèdent point au seul régime, ou si quelquefois la chose arrive, des symptômes d'une vérole négligée font tôt ou tard repentir les malades de leur fausse sécurité.

La verge est encore sujette à une autre espèce d'écoulement qui tarit de lui-même, lorsqu'il n'est produit que par mal-propreté; mais dont on ne guérit pas si facilement s'il est vénérien. Je veux parler du suintement du gland & du prépuce qui pour l'ordinaire excite un gonflement douloureux de cette enveloppe, & un prurit désagréable sur le gland. L'humeur sébacée, chez les gens mal-propres, séjournant trop long-temps dans cet espace, s'y corrompt au point quelquefois de corroder le prépuce & d'excorier le gland; cependant en lavant ces parties, on vient facilement à bout de dissiper cet accident; pris souvent mal à propos pour un symptôme de la vérole. Il n'en est pas de même lorsque la cause est vénérienne; l'humeur qui découle est ichoreuse, verdâtre, quelquefois sanguinolente, & l'excoriation qu'elle produit forme de véritables chancres rebelles au traitement ordinaire; le mercure seul peut les guérir.

GONORRHÉE. 201

Cet exposé suffira pour distinguer la Gonorrhée dans les hommes de tout autre écoulement qui pourroit lui ressembler. Dans les femmes, c'est une chose un peu plus difficile, on en a amplement parlé à l'article *Fleurs blanches*.

G O U T T E.

Tout le monde connoît la Goutte aux pieds & aux mains lorsque l'enflure & la douleur la décelent; mais dans les légères attaques elle est souvent très-équivoque.

Elle est héréditaire ou acquise, différence qui n'en met pas dans le Diagnostique; régulière ou irrégulière, & alors les symptômes sont bien différens. Celle qu'on nomme régulière attaque principalement & immédiatement les tendons, les nerfs & les ligamens qui environnent les articulations; elle est précédée d'un frissonnement par intervalle qui dure plusieurs jours & plusieurs nuits: la fièvre survient; elle disparoît pour revenir peu après; on ressent de légères douleurs dans les parties qui vont être saisies; ces douleurs augmentent quelquefois si rapidement que du matin au soir l'accès est dans toute sa violence; c'est ordi-

nairement l'articulation du gros orteil qui est la première affectée ; la douleur gagne tout le pied jusqu'aux malléoles, le talon & tous les doigts. Chez les vieillards elle passe promptement aux genoux, aux coudes & aux mains. Quand la douleur est montée à son plus haut degré, l'articulation enfle, la peau s'enflamme ; & lorsque le gonflement & cette inflammation sont à leur plus haut point, la douleur commence à diminuer ; la partie transpire une sérosité fétide ; la rougeur & l'enflûment disparaissent ; l'accès est fini, il dure plus ou moins long-temps selon que le malade est plus ou moins fort ; c'est l'affaire de douze, vingt ou trente jours. Il reste après une sensibilité douloureuse dans toute la partie qui a été malade avec une assez grande foiblesse.

On a remarqué que les douleurs des Goutteux augmentent la nuit & diminuent vers le matin ; que plus il y a eu d'intervalle d'un accès à l'autre, plus l'accès suivant est long & sévère ; qu'ils reviennent ordinairement dans un ordre assez périodique, une ou deux fois par an. Quand l'accès est sur le point de paroître, les urines sont pendant plusieurs jours aussi pâles que de l'eau,

ou comme de la limonade : quand l'accès est présent elle se charge d'un sédiment jaunâtre ou rouge , dont la quantité détermine la durée de l'accès. La violence de la fièvre annonce celle du paroxysme. Quand le malade est âgé ou ruiné par de fréquentes attaques, l'humeur goutteuse cause des concrétions pierreuses dans les jointures , la gravelle , & , pour peu qu'il soit mal conduit , l'humeur se jette aisément sur les visceres & le tue. Les Goutteux sont sujets aux rapports , aux flatuosités , à la constipation , aux hémorrhoides , aux urines ardentes ; ils sont exposés aux plus grands accidens par le déplacement de la matiere arthritique qui abandonnant les articulations menace toutes les autres parties ; c'est alors la Goutte irréguliere : si elle se porte à la tête , elle peut y exciter des céphalalgies , le délire , le vertige , la léthargie , l'apoplexie , la paralysie , des tremblemens , sans parler de l'ophtalmie , de la douleur des oreilles , de celle des dents , &c. Si elle se jette sur la poitrine ou ses environs , elle produit l'angine , des catharres , des engorgemens inflammatoires , l'hémoptysie , la phrysie , l'asthme , des anxie-

tés, la fyncope, &c. Si elle se fixe au bas-ventre, on en est averti par la cardialgie, l'ardeur & la douleur la plus aigue à l'estomac, la colique, la néphrétique, le dégoût, les nausées, le vomissement, la dyarrhée & même la dyssenterie; les urines déposent quelquefois un sédiment plâtreux: les vieux Goutteux éprouvent un resserrement aux hypochondres, aux hanches & souvent des douleurs d'entrailles habituelles. Il n'est pas difficile de distinguer tous ces produits de la Goutte lorsqu'ils suivent de près la cessation subite des douleurs des extrémités; mais on est très-embarrassé lorsqu'ils se montrent sans qu'aucun accès prochain de Goutte y ait donné lieu, ce qui n'est point rare dans un âge avancé.

GOUTTE SCORBUTIQUE. Le virus scorbutique, dont les gens d'un tempérament sanguin, bilieux sont attaqués, cause assez ordinairement en automne une Goutte violente & universelle à ceux qui boivent à la glace, ou qui gardent les habits d'été jusqu'au retour du temps des brumes & des brouillards.

Cette Goutte s'annonce de loin par des nausées & des rapports bilieux; les

malades qui vont en être attaqués sentent une pesanteur douloureuse au milieu de bras, aux hanches; ils sont presque glacés du matin au soir à l'extérieur du corps; ils sentent distinctement qu'ils ont la peau froide des pieds à la tête, tandis qu'ils brûlent intérieurement; toute transpiration est arrêtée; le sommeil n'est ni profond, ni tranquille; le dégoût pour les alimens est extrême; un moment après la faim est insupportable; enfin la fièvre se manifeste avec la dernière violence; les pieds, les jambes & presque toutes les articulations du corps sont pris à la fois.

GOUTTE-ROSE. C'est le nom de cette rougeur habituelle du visage qui est accompagnée de boutons & de pustules enflammées ou ulcérées, & quelquefois d'écailles avec beaucoup de chaleur, & même des douleurs lancinantes; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage couperosé.

Cette maladie commence par des taches rouges chargées de pustules, de tubercules couleur de feu répandues sur le visage, & particulièrement sur le nez & les joues. Ces tubercules sont quelquefois si nombreux, si gros, & la peau du visage & sur-tout du nez en

est si hérissée qu'ils en rendent la surface inégale & fort tuméfiée. On y voit alors des vaisseaux engorgés & variqueux, desquels le sang même découle.

GOUTTE SEREINE.

On appelle Goutte seréine un aveuglement total qui provient d'une paralysie des parties principales de l'organe immédiat de la vision. Quelque partie du corps que la paralysie attaque, elle a des degrés différens qui la rendent parfaite ou imparfaite. Il en est de même de la Goutte seréine qui prive entièrement de la vue ou en laisse si peu que les malades n'en sauroient faire un grand usage; la première est parfaite, la seconde est imparfaite.

Les avant-coureurs de cette maladie sont l'affoiblissement de la vue sans cause manifeste, des mouches, des flocons & des filamens qu'on croit voir voltiger; elle commence par des douleurs profondes dans la tête, & à mesure qu'elles cessent la maladie augmente. Cependant il est arrivé à bien des personnes de se trouver aveugles tout d'un coup, sans avoir ressenti de douleur. Dans plusieurs autres, la douleur

GOUTTE SEREINE. 207

a accompagné la maladie qui se formoit peu à peu ; de sorte que la vue périssoit insensiblement en diminuant de jour en jour.

Lorsque la Goutte seraine est arrivée sans douleur , & qu'il n'y a qu'un œil qui en soit affligé , on n'y connoît rien si l'on regarde les yeux , tandis qu'ils sont tous deux ouverts ; mais en fermant l'œil sain , on remarque que la prunelle de celui qui est malade se dilate , quoiqu'exposé à la lumière , & demeure en cet état jusqu'à ce qu'on ouvre l'œil sain ; alors la prunelle de l'œil malade qui étoit dilatée se rétrécit comme celle de l'autre , dont elle emprunte le mouvement. Par ce seul signe , on connoît que l'œil malade ne voit plus absolument rien ; & ce signe est si particulier à cette maladie qu'il ne se trouve point dans le glaucome où la prunelle demeure toujours dans la même dilatation.

Il se trouve aussi une autre espèce de Goutte seraine , dans laquelle la prunelle est toujours rétrécie , soit qu'on ouvre ou qu'on ferme l'œil sain , ce qui arrive dans le cas où les nerfs qui communiquent le mou-

208 GOUTTE SEREINE.

vement au muscle rayonné sont paralyfés.

La Goutte fereine imparfaite est celle dans laquelle les malades voyent encore, mais imparfaitement. Cette maladie a plusieurs degrés, qui font réglés fuz la quantité des fibres nerveufes qui fe trouvent paralyfées. Quelquefois ce n'est qu'une efpèce d'engourdiffement qui fe fait dans ces fibres; quelquefois il arrive que l'on ne voit que la moitié d'un objet. On connoitra facilement le degré de cette maladie en faifant regarder le malade fur un livre, l'œil fain étant fermé; il ne voit alors qu'une portion de la page.

Quelquefois les fibres font prefqu'entièrement abreuvéés de l'humeur qui caufe la paralyfie; c'est ce qui fait que les malades apperçoivent feulement la clarté de la lumiere fans distinguer les objets. Les signes de la Goutte fereine imparfaite font affez faciles à distinguer; on connoitra à quel degré elle est portée, par un examen exact de l'œil, foit que la prunelle foit dilatée, foit qu'elle foit rétrécie. Par exemple, fi dans ces deux états l'iris à un quart de mouvement, on ju-

GOUTTE SEREINE. 209

ge que l'œil apperçoit le quart des objets. Si elle a la moitié de son mouvement, il en voit la moitié & ainsi de suite.

G R A V E L L E.

Voyez *Colique*.

G R O S S E S S E.

Les signes de la Grossesse peuvent se manifester dès le second mois, mais ils ne sont sûrs que dans le quatrième.

Dans le second mois, les règles ont déjà manqué deux fois; le sein commence à s'enfler; on a des maux de cœur, des envies de vomir, des vomissemens, des dégoûts, des appétits bizarres. Dans une personne qui jouissoit d'une bonne santé & qui n'étoit pas sujette à ces infirmités, la réunion de ces signes commence à faire une preuve assez forte.

Cette preuve devient plus forte encore dans le troisième mois, parce que les règles ont alors manqué trois fois, qu'il commence à y avoir du lait au sein, que les maux de cœur, les envies de vomir, les dégoûts, les appé-

rits bizarres continuent , & que la région hypogastrique commence à grossir sensiblement.

Le quatrième mois complete la preuve ; alors les maux de cœur , les envies de vomir , les appétits déréglés cessent ; mais le sein est plein de lait , la grosseur du ventre est sensible ; & , ce qui est l'article décisif , l'enfant commence à remuer , & quand la mere n'est pas trop grosse , on peut distinguer avec un peu d'attention si c'est la tête , les coudes ou les genoux que l'enfant remue.

La Grossesse n'est donc démontrée que dans le quatrième mois & dans les mois suivans. On n'a pas la même certitude dans le second ni dans le troisième mois , comme on l'a déjà dit , & il faut convenir qu'on peut dans ce temps là confondre l'hydropisie ou le squirrhe avec la Grossesse ; aussi les filles & les veuves qui se trouvent enceintes ne manquent pas , pour cacher leur faute , de dire qu'elles sont hydropiques , ou qu'elles ont un squirrhe.

On peut cependant même dans ce temps là distinguer la Grossesse d'avec ces maladies ; nous en avons indiqué les moyens dans les articles consacrés à ces maladies. Voyez *Hydropisie* , *Squirrhe* , &c.

GROSSESSE. 211

Il y a cependant des cas où les femmes savent si bien dissimuler leur état & mentir si à propos, qu'un Médecin même éclairé reste en suspens & n'ose prononcer affirmativement de peur de faire tort à une femme ou fille d'honneur. Peut-être pourroit-on se procurer quelques éclaircissmens en les sondant par le vagin; mais elles refusent ordinairement de s'y prêter, ce qui ne diminue pas les soupçons. Il n'est pas nécessaire de dire ce que doivent faire alors les personnes qu'on consulte; c'est ici que la prudence est nécessaire & que la dissimulation peut être permise.

H É M I P L É G I E.

Voyez *Paralytic.*



H É M O P H T Y S I E.

C'EST un crachement de fang occasionné par la rupture ou l'érosion de quelques vaisseaux du poumon. La toux, les crachats plus ou moins chargés de fang, joints à la chaleur, à l'âcreté, à la démangeaison, à la pesanteur & à la douleur qu'on ressent à la poitrine avec plus ou moins d'oppression, caractérisent assez cette maladie : malgré cela on ne laisse pas de s'y tromper quelquefois en la confondant avec le vomissement sanglant, ou les crachemens de fang qui viennent de toute autre partie que du poumon. Il faut faire attention que le fang qui vient du poumon est ordinairement vermeil & écumeux, il est quelquefois si abondant qu'il peut être regardé comme l'effet d'une vraie hémorrhagie. On fait que la fièvre n'est pas essentielle à cette maladie, mais elle l'accompagne souvent, & dans cette circonstance, ceux qui n'en sont pas instruits peuvent la prendre pour la péripneumonie.

Le fang qui vient du poumon pa-

HÉMOPHTYSIE. 213

roit s'y séparer quelquefois par une simple transsudation : à peine y en a-t-il alors pour teindre les crachats ; mais le plus souvent c'est la rupture des vaisseaux qui donne lieu à l'Hémophytisie, & le sang alors sort quelquefois avec tant d'impétuosité qu'on s'imagine le vomir. Les Médecins peuvent y être trompés comme les malades, lorsqu'ils n'en jugent que par la relation qu'on leur en fait : il est d'autant plus facile de s'y méprendre que l'hémorragie du poulmon n'est pas toujours accompagnée de la toux qui d'ailleurs est quelquefois légère.

On peut distinguer l'Hémophytisie des autres crachemens de sang par les signes suivans : si le crachement de sang vient du nez, on en mouche & on en crache en même temps. Si les gencives le fournissent, outre qu'on peut aisément en découvrir la source, on le crache sans effort par une simple sputation. Lorsqu'il a son foyer dans l'arrière-bouche, il faut un certain effort pour l'entraîner. On chasse celui qui découle du larynx par une espèce de râlement volontaire qui l'entraîne ; il est plus aisé de se tromper ici que dans les autres cas, parce que le crachement

214 HÉMOPHTYSIE.

de sang est toujours accompagné de la roux ; mais il faut remarquer qu'elle est ordinairement légère , & que le sang qu'on rejette n'est jamais abondant : l'on sent d'ailleurs une âcreté ou démangeaison au larynx qui indique assez le siège de la maladie.

HÉMORRHOÏDES.

C'est un écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus. On appelle aussi Hémorrhoides la tumeur & le gonflement des vaisseaux hémorrhoidaux ; c'est ce qui a fait distinguer les Hémorrhoides en ouvertes, lorsqu'elles fluent , & en aveugles, lorsqu'elles ne coulent point & qu'il n'y a que du gonflement. On distingue encore les Hémorrhoides en internes ou externes ; les premières sont cachées dans le rectum ; les dernières paroissent au dehors. Les externes se découvrent à la vue , mais les internes ne se manifestent qu'au tact.

Les Hémorrhoides gonflées sont livides ou noirâtres ; on sent assez la fluctuation du liquide qu'elles contiennent : leur grosseur varie depuis celle d'un pois jusqu'à celle d'un œuf ; ce

HÉMORRHOIDES. 215

qui ne doit s'entendre que des externes. Les Hémorrhoides excitent souvent beaucoup de démangeaison ; on croit même qu'elles peuvent devenir dartreuses : ce prurit ne doit pas être confondu avec celui qui est occasionné par des ascarides. Il arrive souvent que ces Hémorrhoides s'enflamment : alors les douleurs sont très-aigues, le gonflement considérable ; les chairs sont dures, rouges, animées ; on sent à la partie des élancemens & des pulsations très-vives, accompagnées quelquefois d'accès de fièvre ; elles peuvent dans cette occasion exciter l'affection iliaque, le délire, les convulsions, l'apoplexie, &c. Il s'y forme aussi des abcès qui peuvent dégénérer en fistules opiniâtres, des squirrhes qui deviennent quelquefois cancéreux, &c.

Lorsque les Hémorrhoides fluent, l'éruption du sang accompagne toujours les selles dans les efforts que l'on fait, principalement sur la fin de la déjection ; quelquefois aussi il coule de lui-même. Le sang qui sort d'abord séparément est noirâtre & pituiteux ; il devient ensuite plus pur & d'un beau rouge ; quelquefois il est grumelé lorsqu'il s'est figé dans le rectum. Par-là il

216. MÉMORRHOIDES.

diffère du sang qui vient du foie, du mesentere, ou des parties supérieures. En effet, celui qui sort du mesentere est en petite quantité. A l'égard du foie, lorsqu'il est attaqué, il n'en coule point de sang véritable, mais seulement une sérosité sanguinolente assez semblable à l'eau, dans laquelle on a lavé de la viande fraîche. Enfin le sang qui vient des parties supérieures par la rupture ou l'ouverture de quelque veine est toujours noir & épais comme de la poix.

H É P A T I T E.

C'est l'inflammation du foie. Lorsque ce viscere est attaqué d'inflammation, on est saisi d'une fièvre ardente & aiguë; on sent une tumeur à l'hypochondre droit, accompagnée d'une douleur qui se continue jusqu'aux fausses côtes du même côté. On a une toux légère, fréquente & sèche, de la difficulté à respirer, une soif ardente & du dégoût: en même-temps la langue devient rude & se charge d'une glue d'abord jaune, ensuite noirâtre; il survient un hocquet fréquent, des nausées, des vomissemens de bile pure, soit jaune ou couleur de rouille, même
noire

HÉPATITE. 217

noire si la maladie est très-forte. Cette bile noire fait aussi quelquefois une si violente éruption par bas, qu'elle cause un dévoiement dangereux, ou la dyssenterie. L'urine est épaisse, rouge & trouble, & tout le corps est souvent infecté de la jaunisse; dans quelques-uns le redoublement des accès produit le délire avec des urines fort âcres.

Lorsque l'inflammation affecte la partie convexe du foie, la tumeur est placée à l'hypochondre droit, & non-seulement on la sent en touchant légèrement la partie; mais même quelquefois la vue suffit pour la découvrir. Alors aussi la toux est plus fréquente & la respiration plus difficile; la douleur n'occupe pas seulement les fausses côtes, mais se communique encore au cou & à l'épaule du même côté; quelquefois même cette douleur passe jusqu'à la main droite. On sent outre cela une plus grande pesanteur dans l'endroit affecté; on urine peu ou même point du tout, lorsque la tumeur est fort grosse; le hocquet est petit & peu fréquent; tout le corps perd sa couleur naturelle; le malade souffre avec peine d'être couché sur le côté droit, parce

K

218 HÉPATITE.

qu'alors la pression augmente la douleur de la partie affectée.

Si l'inflammation est plus voisine de la partie concave du foie, la pesanteur est à la vérité moins sensible, mais le dégoût, la soif, les nausées & le vomissement de bile sont plus violens, & peu s'en faut que le hocquet ne suffoque le malade : sa langue est aussi plus noire ; les déjections bilieuses sont plus fréquentes ; le refroidissement des extrémités & la syncope sont plus marqués, & l'on souffre davantage lorsque l'on est couché sur le côté gauche.

H E R N I E.

C'est une tumeur contre nature, produite par le déplacement de quelques-unes des parties molles qui sont contenues dans la capacité du bas-ventre. La différence des hernies se tire des parties contenant par où elles se font & de la nature des parties contenues qui sont déplacées. Lorsque la tumeur se manifeste à l'ombilic, on l'appelle *ombilicale* ou *exomphale*. Les hernies qui paroissent dans le pli de l'aîne, s'appellent *bubonocèles*, hernies *inguinales* ou *incomplètes*. Si les parties qui forment la tumeur dans le

pli de l'aine descendent aux hommes jusques dans le scrotum, & aux femmes jusques dans les grandes lèvres, là l'hernie s'appelle *complete* & *oschéocele*. On donne le nom de *hernies crurales* à celles qui paroissent au pli de la cuisse, le long des vaisseaux cruraux, par le passage des parties sous le ligament de Fallope.

Les tumeurs herniaires qui se manifestent au-dessous du pubis, proche les attaches des muscles triceps supérieurs & pectineus s'appellent *hernie du trou ovalaire*, parce que les parties ont passé par cette ouverture. Enfin les hernies qui sont situées à la région antérieure ou à la région postérieure de l'abdomen, depuis les fausses côtes jusqu'à l'ombilic, & depuis l'ombilic jusqu'aux os des isles s'appellent en général *hernies ventrales*.

Par rapport aux parties qui forment les hernies, on leur donne différens autres noms: on appelle *hernies de l'estomac* celles où ce viscere passe par un écartement contre nature de la ligne blanche au-dessous du cartillage syphoïde.

Les *exomphales* formées par l'épiploon seul se nomment *épiplomphales*; celles qui sont formées par l'intestin

se nomment *entéromphales* ; celles qui sont formées par l'intestin & l'épiploon se nomment *entéro-épiplomphales*.

Les Hernies inguinales formées par l'intestin seul s'appellent *enteroceles* ; celles qui sont formées par l'épiploon s'appellent *épiploceles* ; enfin celles qui sont formées par la vessie se nomment *Hernies de vessie*.

On distingue les Hernies en celles qui se font par rupture , & en celles qui se font par l'extension & l'allongement du péritoine. Dans ce second cas , qui est sans contredit le plus ordinaire , le péritoine enveloppe les parties contenues dans la tumeur , & on appelle cette portion membraneuse *sac herniaire*. Les Hernies de vessie n'ont point ce sac , parce que la vessie est hors du péritoine. On distingue encore les Hernies en simples , en composées & en compliquées , ce qui n'a pas besoin d'interprétation.

Les yeux suffisent pour connoître la situation des Hernies, il n'y a de difficultés qu'à juger si elles sont *simples* , *composées* ou *compliquées*.

La Hernie simple forme une tumeur molle , sans inflammation ni change-

ment de couleur à la peau, & qui dis-
paroît lorsque le malade est couché, de
manière que les muscles de l'abdomen
soient dans le relâchement; ou lors-
qu'on la comprime légèrement, après
avoir mis le malade dans une situation
convenable. Si l'on applique le doigt
sur l'ouverture qui donne passage aux
parties, on sent leurs impulsions quand
le malade touffe. Toutes ces circon-
stances désignent en général une Hernie
simple.

La tumeur formée par l'intestin est
ronde, molle, égale, & rentre assez
promptement avec un petit bruit.

La tumeur formée par l'épiploon n'est
pas si ronde ni si égale, ni si molle, &
ne rentre que peu à peu sans bruit.

La tumeur formée par une portion
de la vessie déplacée dispa-
roît toutes les fois que le malade a uriné, ou
qu'on la comprime en l'élevant légere-
ment, parce que l'urine contenue dans
la portion déplacée tombe alors dans
l'autre.

On conçoit facilement que les tu-
meurs herniaires, composées, c'est-à-
dire formées de deux ou trois sortes
de parties en même-temps, doivent
présenter les signes des différentes es-
pèces de Hernies simples. K iij

Lorsque les Hernies sont compliquées d'adhérence seulement, ce qui les forme ne rentre pas du tout ou ne rentre qu'en partie. Lorsqu'elles sont compliquées d'étranglemens, les parties sorties ne rentrent point ordinairement, l'inflammation y survient par l'augmentation de leur volume qui ne se trouve plus en proportion avec le diamètre des parties qui donnent le passage, & qui par-là sont censées rétrécies quoiqu'elles ne le soient que relativement. Ce rétrécissement occasionne la compression des parties contenues dans la tumeur, & empêche la circulation des liqueurs. De-là viennent successivement la tension, l'inflammation & la douleur de la tumeur & de tout le ventre, le hocquet, le vomissement, d'abord de ce qui est contenu dans l'estomac, & puis de matières chyleuses & d'excrémens; la fièvre, les agitations convulsives du corps, la concentration du pouls, le froid des extrémités, & enfin la mort si l'on n'y remédie.

J'ai dit que les parties étranglées ne rentroient pas ordinairement : la restriction de cette proposition est fondée sur plusieurs observations de Hernies

HERNIE. 223

dont on a fait la réduction sans avoir détruit l'étranglement.

Lorsque les Hernies sont compliquées de la pourriture des parties sorties, tous les symptômes d'étranglemens dont on vient de parler diminuent, le malade paroît dans une espèce de calme, & l'impression du doigt faite sur la tumeur y reste comme dans la pâte.

HYDROPHOBIE.

Voyez *Rage*.

HYDROPIE.

L'Hydropisie est une stagnation, un amas d'eau contre nature, soit dans tout le corps, soit dans quelque cavité particulière. *Hydropisie* est un mot générique qui exprime plusieurs espèces d'une même maladie, dont les différences sont prises, soit des différentes parties qu'elles occupent, soit des causes qui les produisent, soit de leur manière d'exister. On leur a donc donné différens noms comme nous le verrons dans la suite.

Les premiers symptômes de l'Hydropisie seroient souvent fort équivoques sans la considération des dispositions

K iv

224 HYDROPIE.

innées ou acquises, ou des causes qui peuvent produire cette maladie. Si l'on n'a pas la précaution de les examiner, malgré tous les symptômes réunis, on risque de ne s'apercevoir de l'Hydropisie que lorsqu'elle est confirmée, surtout dans les cas où les symptômes font des progrès lents. Il faut donc de toute nécessité jeter un coup d'œil sur les dispositions innées & acquises à l'Hydropisie, si nous voulons en exposer distinctement le Diagnostic.

Les dispositions innées à l'Hydropisie sont une constitution naturellement foible & délicate; des fibres trop abreuvées par des sérosités, & par conséquent lâches, molles, flasques, sans beaucoup de ressort & d'énergie; un sang peu compact, peu riche en parties rouges, tandis que toutes les autres humeurs sont lentes, épaisses, visqueuses, ou trop délayées par la surabondance du phlegme. Tels sont les caractères des dispositions innées à l'Hydropisie; on les reconnoît facilement dans ceux qui sont languissans, mous, nonchalans, gras, pâles, qui mouchent beaucoup, qui crachent habituellement, qui urinent souvent; en un mot dans ceux qui font des fréquentes excrétiions de

HYDROPIE. 225

tout genre, dont le génie est émouffé, les muscles flasques & l'habitude du corps bouffie.

Les dispositions acquises ne sont pas toujours aussi sensibles ni aussi faciles à connoître; elles naissent de la manière de se conduire, de l'abus de six choses non naturelles, des affections de l'ame, de toutes les maladies, des injures du temps, des lieux qu'on habite, de tous les excès, sur-tout de la débauche & de l'abus des liqueurs spiritueuses; enfin de la qualité des choses qui servent à notre subsistance; ajoutez à tout cela les modes qu'on a introduites dans l'éducation, dans le régime, dans les plaisirs; enfin jusques dans la Médecine même.

Les Anciens distinguoient trois sortes d'Hydropisie; l'Hydropisie infiltrée, l'Hydropisie épanchée, & l'Hydropisie enkistée. Parmi les modernes, entre autres Monro, on réduit ces trois espèces d'Hydropisies à deux en confondant les Hydropisies par épanchement avec les enkistées. Cette innovation peut bien n'avoir point d'inconvénient dans la théorie, parce qu'on peut l'entendre en convenant de la valeur des termes; mais elle en a très-certai-

Kv

226 HYDROPIE.

nement dans la pratique où il est question de la valeur des choses, laquelle étant immuable par elle-même ne peut devenir arbitraire qu'abusivement. Nous aurons encore occasion, en parlant de l'anasarque & de la leucophlegmatie, de remarquer que souvent, en voulant trop simplifier les expressions, on parvient à confondre les choses. Tenons nous en donc à la division simple & naturelle des Anciens.

Les symptômes de l'Hydropisie pris séparément sont souvent infidèles. La nonchalance des malades, la pesanteur du corps, l'engourdissement, l'essouffement, l'enflure des pieds, la soif, la constipation, l'état fébrile du pouls, la petite quantité d'urine, le froid, la sécheresse de la peau, &c. qui caractérisent d'abord l'Hydropisie sont fort ordinaires dans d'autres maladies, particulièrement dans la cachexie, dans le scorbut & dans l'asthme. Le gonflement des pieds, qui est celui de ces symptômes auquel on s'arrête le plus, comme étant le plus sensible & le plus ordinaire dans l'Hydropisie, est aussi celui qui en impose le plus. Outre qu'il est ordinaire dans la plupart des maladies chroniques & chez les vieillards caco-

HYDROPIE. 227

chimes, on le remarque assez souvent à la suite de la plupart des maladies aiguës, dans les sujets qui ne sont pas d'une forte constitution, ou qui ont été fort appauvris. Il y a aussi des personnes d'une constitution si lâche, que quoique bien portantes d'ailleurs, elles ont constamment les pieds enflés, surtout le soir lorsqu'elles sont restées quelque temps debout ou qu'elles ont marché un peu plus que de coutume. Les personnes fort grasses, les phlegmatiques, les femmes grosses, celles qui sont mal réglées, celles dont les années sont déjà multipliées sont dans ce cas là, sur-tout dans les pays humides & marécageux où l'on fait usage de boissons aqueuses, de laitage & de bière. Ce symptôme est encore inséparable de l'état des gens usés par l'abus des liqueurs spiritueuses.

Il faut, pour s'assurer de la valeur de ce symptôme, observer, comme Sydenham le recommande, que cette enflure qui paroît d'abord le soir & disparoît le matin, ne devient un signe certain de l'Hydropisie qu'autant qu'il est joint à d'autres symptômes, sur-tout à la difficulté & à la gêne de la respiration, & qu'il fait des progrès si rapides qu'il de-

K vj

228 HYDROPIE.

vient dans peu sensible le matin comme le soir, & que l'impression du doigt y reste; il en est de même des autres symptômes.

Pour éviter la méprise si facile dans le jugement de l'Hydropisie naissante, il faut comparer les symptômes les uns avec les autres, les considérer ensuite tous ensemble, en examinant attentivement les dispositions & les causes dont ils peuvent dépendre. L'état des fonctions de la poitrine & du bas-ventre doit toujours servir de règle pour apprécier les symptômes de l'Hydropisie.

Cette précaution de comparer les symptômes de l'Hydropisie pour s'assurer de son existence est encore plus nécessaire pour les Hydropisies particulières que pour l'Hydropisie générale. Ces Hydropisies sont en grand nombre, puisqu'il n'y a point de partie dans le corps qui en soit à l'abri. Nous ne parlerons dans la suite de cet article que de celles dont les Auteurs ont parlé, & qui se présentent le plus fréquemment; mais ce ne sera qu'après avoir exposé quelques généralités sur les Hydropisies enkistées.

Dans les Hydropisies enkistées, tout

HYDROPIE. 229

est incertain, tout est obscur, tout est confus, jusqu'à ce que la tumeur ait acquis assez de volume pour produire une multitude de symptômes qui la décèlent plutôt qu'ils ne la caractérisent. La fluctuation du liquide contenu dans le kiste seroit le plus sûr de tous ces symptômes; mais comme ces kistes se forment dans toutes les parties du corps, ils ne sont pas toujours à portée du tact, & la fluctuation n'est pas ordinairement assez sensible pour qu'il puisse en rendre compte. Ce symptôme ne peut donc éclairer le Médecin que très-rarement. On ne peut y avoir recours que pour les Hydropies enkistées qui ont leur siège dans quelque point de l'étendue de l'abdomen, encore n'est-il pas bien certain; car si le kiste est dans les parties contenues du bas-ventre, il peut être confondu avec l'ascite; s'il est dans les parties contenant, il peut l'être avec l'ipome ou d'autres tumeurs enkistées telles que l'atherome, le stéatome qui simulent quelquefois très-bien l'Hydropisie enkistée. On ne peut donc se fier à ce symptôme qu'autant qu'il est étayé de plusieurs autres qui sont réputés propres à cette espèce d'Hydropi-

230 HYDROPIE.

sie. Ces symptômes sont en grand nombre, & ils ne sont pas faciles à saisir ni à démêler. Voici ceux que rapporte M. Savari, dans ses commentaires sur Monro, en parlant de l'Hydropisie enkistée qui a son siège dans ce qu'on appelle la duplicature du péritoine : « 1° Le » malade sent une douleur obtuse & une » légère tension dans le commencement » de la maladie. 2° Le progrès de l'enflûre est plus lent que dans l'ascite. » 3° La tumeur se porte plus en dehors ; » & dans les divers mouvemens du » malade le ventre change moins de figure & paroît tendu plus également. » 4° Il est plus ordinaire d'appercevoir » une pro-éminence du nombril dans » cette maladie que dans l'ascite. 5° Les » malades se trouvent moins gênés de » la respiration en marchant & en montant. 6° L'appétit se soutient mieux & » la soif est moindre. 7° Le visage n'est » pas tant changé. 8° L'urine est plus en » proportion avec la boisson. 9° L'œdème des jambes qui précède ou accompagne ordinairement l'enflûre du ventre dans l'ascite ne paroît dans l'Hydropisie enkistée que lorsqu'elle est confirmée & qu'elle a déjà duré longtemps, &c. » Les cinq derniers signes

HYDROPIE. 231

font tout le mérite des quatre premiers dont on ne s'appercevrait peut-être jamais si les autres ne les rendoient sensibles.

S'il est si difficile de juger de l'Hydropisie enkistée du péritoine, qui est ordinairement la plus considérable, la plus sensible; combien ne doit-il pas l'être de connoître celles qui ont leur siège dans la cavité de l'abdomen, dans la poitrine, dans l'estomac, dans la vessie, dans la matrice, dans le foie, dans la rate; en un mot dans tous les visceres! les symptômes sont si confus qu'on n'est jamais sûr de bien voir ce qu'ils indiquent. Un Praticien ne doit donc jamais prononcer décidément sur le Diagnostic de ce genre de maladie, & pour sa conduite il doit se fonder sur ses propres réflexions. Il y a cependant des moyens d'acquérir sur cet objet quelques degrés de certitude; voici ceux qu'indique M. Daignan, dans ses remarques & observations sur l'Hydropisie qui m'ont fourni la plus grande partie de cet article: il faut examiner 1° si le malade a par lui-même quelques dispositions à l'Hydropisie en général, ou s'il a essuyé quelque maladie qui ait pu l'y disposer, 2° si les symptômes que l'on apperçoit appartiennent

232 HYDROPIE.

à quelqu'autre maladie. 3° Si les remèdes employés contre la maladie supposée ont eu le succès qu'ils auroient dû avoir, si la maladie eût réellement existé. 4° Si la lésion ou l'état actuel des fonctions répond à la maladie supposée ou à l'Hydropisie enkistée. 5° Enfin si les circonstances où le malade se trouve ne sont pas plus favorables à cette Hydropisie qu'à toute autre maladie. M. Daignan est parvenu en suivant cette marche à juger d'une manière assez sûre des Hydropisies enkistées du bas-ventre, au moins chez les femmes qui y sont beaucoup plus sujettes que les hommes. Il a remarqué de plus 1° que les femmes qui ont eu pendant long-temps quelque affection de la matrice comme des fleurs blanches, des pertes; celles qui éprouvent beaucoup d'incommodités après que le flux menstruel a cessé, celles en qui cette évacuation s'est supprimée tout à coup à l'occasion de quelque humeur répercutée, celles enfin qui sont célibataires, stériles, mal réglées, & qui se marient tard sont plus sujettes à cette maladie que les autres. 2° Que, dans tous ces cas, l'Hydropisie enkistée s'annonce d'abord sous la forme d'embonpoint ou de grossesse. 3° Que

HYDROPIE. 233

lorsqu'elle est confirmée, elle est toujours accompagnée de grands désordres dans les viscères, d'hydatides, d'obstructions, de concrétions, de squirrhes, d'abcès, &c. 4° Que les tégumens du bas-ventre au-dessous du nombril deviennent épais, durs, calleux, inflexibles & insensibles à mesure que ces désordres font des progrès. Ils ont paru quelquefois vers le pubis aussi durs & aussi résistans qu'une planche. Ce symptôme peut être regardé comme un signe patognomonique de l'Hydropisie enkistée & compliquée, avec cette différence cependant que l'Hydropisie peut exister sans que ce signe existe; mais toutes les fois que le signe existe, l'Hydropisie existe aussi, & les viscères sont dans l'état que je viens d'exposer; dans cet état, les principales fonctions ne sont pas considérablement dérangées; les malades boivent, mangent, dorment & font leurs excrétiens à peu près à l'ordinaire. L'inquiétude sur leur état fait leur plus grand tourment; ils ne se plaignent d'ailleurs que de fluatuosités & de ne pas pouvoir agir ni marcher à cause de la roideur des jambes & du volume du ventre qui devient monstrueux & difforme à mesure que les

234 HYDROPIE.

parties supérieures s'athophient, ce qui est encore un signe essentiel de cette maladie ; mais ces symptômes désignent plutôt la gravité de la maladie que sa nature.

La difficulté de connoître les kistes hydropiques qui se forment dans les visceres même, est bien plus grande encore & bien propre à faire connoître les avantages de la marche que je viens d'indiquer. Les symptômes qui les accompagnent sont si confus & si obscurs qu'on ne peut en conclure rien de juste, & tout ce que les Auteurs disent à ce sujet est peu satisfaisant ; l'embarras devient encore plus grand, si, dans le jugement de ces maladies, on a égard à la nature de l'humeur contenue dans le kiste ; si l'humeur n'est pas séreuse ou aqueuse, la maladie n'est pas une Hydropie dans la force du terme : elle doit être renvoyée dans la classe des tumeurs ; d'ailleurs on ne doit regarder comme Hydropie enkistée que celle dont l'humeur est séreuse & contenue dans une cavité contre nature qui n'a point d'issue.

HYDROPIE ANASARQUE. On dit assez généralement aujourd'hui que l'anasarque & la leucophlegmatie sont la même maladie, dont ces termes dési-

HYDROPIE. 235

gnent les différens degrés. Il est cependant très-certain qu'il y a entre ces deux maladies une différence essentielle que les Praticiens ne doivent jamais perdre de vue; on ne sçauroit donner des signes plus certains pour les reconnoître qu'en indiquant & comparant les phénomènes de l'une & de l'autre; c'est toujours M. Daignan qui nous sert de guide.

1° La leucophlegmatie dépend souvent de causes assez légères, jointes aux dispositions innées, au lieu que l'anasarque dépend toujours de quelque cause assez grave, jointe aux dispositions acquises.

2° La leucophlegmatie est, pour ainsi dire, particulière à certains tempéramens qui y sont naturellement disposés, tel que le phlegmatique; au lieu que l'anasarque attaque indistinctement toutes les constitutions.

3° Dans la leucophlegmatie simple ou sans complication, on ne remarque ordinairement d'autre altération que celle qui est dépendante de la constitution qui favorise cette maladie, c'est-à-dire, peu de ressort dans les solides & une surabondance de phlegme ou de sérosité dans les liquides; au lieu que dans l'anasarque, on remarque toujours

236 HYDROPISE.

quelque vice particulier, souvent considérable & compliqué, & quelquefois toutes les liqueurs y sont dégénérées & les solides affectés comme dans la cachexie.

4° La leucophlegmatie, telle que je viens de la supposer, est une maladie légère qu'on guérit facilement dans son commencement; l'anasarque, au contraire, est une maladie toujours grave, qu'on ne peut pas se flatter de guérir, qu'on ne guérit même que très-difficilement, en la traitant avec le plus grand soin dès le principe.

5° La leucophlegmatie qui se termine promptement ne laisse aucune affection dans les viscères: la promptitude de la convalescence le prouve; au lieu que dans l'anasarque la plus promptement & la plus heureusement guérie, on a toujours à traiter quelques degrés de la cachexie sans qu'on puisse se flatter qu'il ne restera pas quelque affection dans les liquides ou dans les solides.

6° La leucophlegmatie cède aisément aux remèdes les plus légers qui lui sont propres, lorsqu'elle n'est pas invétérée, & on meurt rarement de cette maladie lors même qu'elle est fort grave, mais sans complication, pourvu qu'elle

HYDROPIE. 237

soit bien traitée ; au lieu que l'anasarque la plus récente & la plus légère résiste souvent aux remèdes du même ordre les plus efficaces & les mieux administrés , & elle conduit assez fréquemment le sujet à sa perte , quelque soin qu'on puisse en avoir.

7° Les effets de la leucophlegmatie sont en général bien différens de ceux de l'anasarque. Dans la leucophlegmatie , les solides sont macérés , lâches , mous , & les liquides sont aqueux ou phlegmatiques plus ou moins , à raison de l'ancienneté & de la gravité de la maladie ; au lieu que dans l'anasarque les liquides & les solides sont toujours altérés , dégénérés & même corrompus plus ou moins chez ceux qui ont été récemment atteints de cette maladie , comme chez ceux qui l'étoient depuis long-temps.

8° Enfin , dans la leucophlegmatie , la bouffissure commence ordinairement par les parties supérieures. Il y a une grande quantité d'eau ou d'humeur séreuse , lente & muqueuse , accumulée dans les cellules de la graisse entre la peau & les muscles qui rend la peau pâle , la distend & se répand également par-tout. Dans l'anasarque , au contraire , l'en-

238 HYDROPIE.

flûre commence par les parties inférieures & gagne insensiblement les supérieures, toutes les humeurs sont diffloutes, le sang est corrompu & aqueux, la couleur de la peau est beaucoup plus altérée, elle est d'un verd noirâtre, & toutes les excréations des malades sont fétides, ce qui marque le mauvais état des visceres.

HYDROPIE DE LA TÊTE, on l'appelle autrement hydrocephale. M. Petit, qui passe pour un des meilleurs Observateurs sur cette maladie, dit que dans son commencement les enfans ont des mouvemens convulsifs aux lèvres & aux paupieres, qu'ils s'agitent, qu'ils mordent leurs lèvres, qu'ils grincent des dents, qu'ils se frottent le nez, qu'ils sont constipés ou trop lâches, qu'ils ont les yeux abattus & la prunelle dilatée, qu'ils sont pâles, débiles, tristes & languissans, enfin qu'ils sont assoupis & qu'ils deviennent hébétés; mais tous ces symptômes sont ordinaires dans la dentition & dans les maladies vermineuses, & ils ne se rencontrent pas toujours dans ceux dont l'Hydropisie du cerveau est caractérisée par l'énorme grosseur de la tête. Il n'est donc pas prudent de prononcer décidément

HYDROPIE. 239

sur l'existence de l'Hydropisie du cerveau dans les enfans avant que les symptômes ordinaires qui l'annoncent soient confirmés par l'accroissement contre nature du volume de la tête, qui est le véritable symptôme caractéristique ou patognomonique de cette maladie. Comme ce symptôme n'est pas ordinaire chez les adultes, on doit se fier rarement aux autres pour prononcer sans réserve sur l'existence, tant de l'Hydropisie que de l'infiltration & de l'épanchement dans le cerveau.

Quant à l'Hydropisie externe de la tête, c'est-à-dire, celle dans laquelle l'eau est accumulée entre les os du crâne & les tégumens communs, elle se connoît facilement par le tact, le gonflement de la tête, la fluctuation.

HYDROPIE DE POITRINE. On ne doit pas croire qu'il soit bien facile de constater l'existence de cette maladie, il faut donc examiner & rassembler avec soin, avant de rien prononcer, tous les signes diagnostics qui indiquent positivement cette espèce d'Hydropisie & son siège; elle a beaucoup de signes communs avec d'autres maladies de la poitrine, sur-tout avec l'empyème dont il est très-difficile de la distinguer. En effet,

le liquide renfermé dans la poitrine, soit eau, soit pus, gênera également les fonctions du poumon. Le pus devenu âcre irritera les parties qu'il baigne, de la même manière que les sérosités qui commencent à se corrompre. Cependant on a remarqué, d'après plusieurs observations, que si le liquide épanché dans la poitrine n'est qu'une sérosité aqueuse, la respiration n'en est pas aussi difficile que si ce liquide est une matière âcre & corrompue, à moins qu'il ne remplisse les deux cavités, ou l'une des deux assez considérablement pour diminuer l'autre par la compression. On tire encore une autre différence de ce qui a précédé. Si l'épanchement vient à la suite d'une inflammation & d'une suppuration à la poitrine, nous en concluons naturellement que le liquide épanché est purulent, mais on sçait que souvent il excite des vomiques sans que ni le malade ni le Médecin s'en soient douté. Si l'on a remarqué auparavant des dispositions, soit naturelles, soit innées à l'Hydropisie, & qu'ensuite on reconnoisse les signes qui indiquent l'épanchement, on a raison de croire que la matière de l'épanchement est aqueuse plutôt que purulente ;

HYDROPIE. 241

lente ; on en sera plus sûr , si les bras , les mains , les pieds , les cuisses ou le scrotum sont remplis d'eau ; si avec cela la respiration est difficile ; si , en faisant faire au thorax quelques mouvemens , on entend le bruit du liquide ; si tout cela se remarque à la suite d'un asthme convulsif ; si la difficulté de respirer prend tout à coup au commencement du sommeil & l'interrompt désagréablement , augmente avec la nuit & diminue le matin ; si la respiration est plus laborieuse dans la situation horizontale du malade , ce qui est quelquefois si violent que plusieurs ne peuvent respirer que sur leur séant ou même penchés en avant ; si l'on ressent un sentiment de pesanteur au diaphragme avec une douleur au cartilage xiphoïde , & quelquefois à l'épaule & au bras du côté affecté. On dit ordinairement que , quand il n'y a épanchement que dans une des deux cavités de la poitrine , les malades ne peuvent se tenir couchés sur le côté affecté : cela est vrai en général ; mais il est des cas où cette observation est en défaut ; il est très-important d'en être averti. Il est encore un autre signe : c'est l'œdème du côté de la poitrine qui est affecté. Riviere le don-

L

242 HYDROPIE.

ne pour signe patognomonique de l'empîème ; il existe aussi dans l'Hydropisie de poitrine , & toutes les fois que cette tumeur œdémateuse paroît , on peut ouvrir sûrement pour faciliter l'évacuation du liquide épanché.

HYDROPIE DU PÉRICARDE. Cette espèce d'Hydropisie est bien plus difficile encore à constater que la précédente. Elle est, selon la remarque de M. Senac, d'autant plus difficile à connoître qu'elle est le plus souvent accompagnée de l'Hydropisie de poitrine, de polypes, de quelques vices du poumon ou du cœur. Le poids qu'on sent sur la poitrine, la gêne de la respiration, la toux sèche, la difficulté de se coucher, la suffocation, les palpitations, les défaillances, &c. qui passent pour les symptômes distinctifs de l'Hydropisie du péricarde, sont presque tous inséparables de l'Hydropisie de poitrine, de routes les affections graves des poumons & du cœur même. Il ne sont donc pas suffisans pour distinguer l'Hydropisie du péricarde : M. Senac en convient & assigne un autre symptôme pour rendre ceux-ci plus certains, voici comme il s'explique : « mais j'en ai remarqué un qui rend ces signes

HYDROPIE. 243

« moins équivoques , c'est que l'on ap-
 « perçoit très-clairement entre la troi-
 « sième , la quatrième & la cinquième
 « côte les flots de l'eau contenue dans
 « le péricarde , lorsqu'il survient des
 « palpitations ; ce n'est pas qu'on n'en-
 « trevoie quelque mouvement sembla-
 « ble dans les palpitations qui ne sont
 « pas accompagnées de l'Hydropisie du
 « péricarde , mais ce n'est pas un mou-
 « vement onduleux & qui s'étende fort
 « loin ». Cette restriction est digne de
 remarque ; il faut être bien habitué
 à observer cette ondulation pour en
 faire la différence.

Après avoir vu un assez grand nombre
 d'Hydropisies du péricarde , continue
 M. Daignan , il m'a paru que toute
 la valeur de ce symptôme dépendoit
 de cette langueur qui fait dire aux ma-
 lades , qu'ils ont le cœur noyé , qu'il
 est toujours à la nage , qu'il est plongé
 dans l'eau. C'est ce signe que je regarde
 comme le plus propre à confirmer
 tous les autres. Il est certain qu'il existe
 dès le moment où il commence à y
 avoir un certain volume d'eau dans
 le péricarde ; & on remarquera , si l'on
 y fait bien attention , que dès l'instant
 où ce symptôme est annoncé par le ma-

L ij

lade, il ne cesse plus de s'en plaindre jusqu'à la fin; c'est-là la source des angoisses, de la tristesse & de la noire mélancholie qui est peinte sur le visage du malade, & si bien exprimée par son ton plaintif & dolent.

Il est un autre symptôme qui paroît devoir être aussi sûr que tout autre; c'est encore à M. Daignan que nous en sommes redevables: ce symptôme est pris de la situation du malade. Dans les Hydropies de poitrine, le malade trouve des situations où il est assez tranquille; il est forcé de les prendre, & il y reste souvent plusieurs heures de suite, quelquefois même habituellement: c'est tantôt sur le côté gauche, tantôt sur le côté droit, selon la cavité dans laquelle le liquide est épanché; s'il y en a dans les deux cavités, il ne peut se coucher ni sur le côté droit, ni sur le côté gauche, à cause du poids que le liquide fait sur le médiastin, ni sur le dos, à cause de la compression que le liquide fait sur les poumons; il se panche alors en devant ayant la tête fort basse, & il se tient dans cette situation qui lui paroît la seule supportable plusieurs heures de suite. Dans l'Hydropisie du péricarde,

HYDROPIE. 245

au contraire, il ne trouve aucune situation commode où il puisse rester tranquille quelque temps, il en change sans cesse, & les palpitations sont plus ou moins fortes, les syncopes plus ou moins fréquentes, selon que la situation est plus ou moins défavantageuse. Il paroît que le vrai Diagnostic de l'Hydropisie du péricarde dépend de ce symptôme qui dissipe tout doute sur l'existence de cette maladie, sur-tout lorsqu'il concourt à l'indiquer avec l'ondulation observée par M. Senac, & avec la déposition des malades qui disent avoir le cœur noyé.

HYDROPIE DE L'ABDOMEN, autrement Hydropisie ascite. Cette espèce n'est pas à beaucoup près aussi difficile à connoître que celles dont nous avons parlé jusqu'ici. L'élévation du ventre, la fluctuation qu'il est facile de sentir, nous manifeste assez cette maladie : elle a des signes communs avec les autres, tels que l'enflure des pieds, la pâleur du visage, la soif, la fièvre lente, la difficulté de respirer, quelquefois la toux sèche, la cardialgie & les flatuosités, la constipation, la paucité des urines, la maigreur des parties supérieures, l'œdème des jambes, des bourses &

L iij

246 HYDROPIE.

de la verge, mais l'enflûre du ventre & la fluctuation en sont les signes distinctifs : il se tend quelquefois si prodigieusement qu'il descend jusqu'aux genoux & se crevasse, sur-tout si les tégumens sont œdémateux. L'ascite peut être compliquée avec la tympanite, avec la grossesse ou la mole ; quelquefois même on fait passer des grossesses prématurées pour l'Hydropisie dont nous parlons ; mais la présence ou l'absence de la fluctuation ont bientôt décidé le jugement du Médecin ; & si elle n'étoit pas bien sensible comme cela peut arriver dans certaines Hydroopies enkistées, on a la ressource des signes de grossesse, du mouvement du fœtus, de l'état du visage qui est naturel dans les femmes grosses, & porte dans l'Hydropisie les impressions de la maladie, de l'écoulement des règles, &c.

Il est plus difficile de distinguer la vraie ascite, dans laquelle le liquide baigne tous les viscères du bas-ventre de l'Hydropisie enkistée du bas-ventre. Voyez ce que nous avons dit de cette dernière dans les généralités au commencement de cet article.

HYDROPIE DE LA MATRICE. C'est un amas d'eau ou de sérosités lymphas-

HYDROPIE. 247

riques dans la cavité de la matrice ; tantôt elle flotte librement , & alors cette Hydropisie porte le nom d'Hydropisie ascitique , & tantôt , ce qui est très-rare , elle est renfermée dans un grand nombre de vessicules qui tiennent toutes à la surface interne de la matrice par un pédicule commun ou par plusieurs pédicules distincts , & alors cette Hydropisie s'appelle *Hydropisie hydatique*.

Dans l'une & dans l'autre de ces Hydropisies , la matrice s'enfle & devient pesante de jour en jour à mesure que le mal augmente , son volume reste également sphérique & cède facilement à la compression. Quand le volume de la matrice est fort grand & fort pesant , les malades ont peine à marcher & ne peuvent se coucher d'aucun côté à cause du tiraillement que la matrice souffre dans ces situations. Il y a dans ces deux espèces d'Hydropisies suppression de règles , ce qui peut venir ou de causes qui les produisent , & qui de leur nature suppriment les règles , ou de la tension de la matrice. La stérilité est une suite nécessaire de cet état de la matrice. Le volume de ce viscère , grossi à un certain point , comprime les veines honteuses qui reviennent de la vulve &

L iv

248 HYDROPIE.

les veines iliaques qui rapportent le sang des extrémités inférieures, ce qui fait que le sang arrêté dans ces parties y dépose de la sérosité & y produit la bouffissure ou l'œdème. Dans l'Hydropisie ascitique, lorsqu'on frappe sur la matrice d'un côté, on sent le coup sur le côté opposé si on y tient la main; il n'en est pas de même dans l'Hydropisie hydatique, parce que la colonne d'eau est entrecoupée par la distinction des vessicules ou hydatides.

Il est aisé de discerner les deux Hydropisies de la matrice d'avec tous les autres gonflemens qui arrivent à cette partie. 1^o D'avec l'inflammation où il y a toujours douleur, chaleur & fièvre, ce qui n'arrive jamais dans les Hydropisies. 2^o D'avec le squirrhe où la matrice est inégale, dure, rénitente; au lieu que dans les Hydropisies elle est ronde, égale, uniforme, & cède facilement à la compression. 3^o D'avec le stéatome & le sarcome, parce que dans les tumeurs la matrice résiste beaucoup plus à la compression que dans les Hydropisies, & que d'ailleurs on ne sent point dans ces tumeurs le contre-coup qui est essentiel à l'Hydropisie ascitique qui est la plus commune. 4^o D'avec la tympanite

HYDROPIE. 249

de la matrice, parce que d'un côté on ne sent point dans la tympanite en frappant sur la matrice le contre-coup qu'on sent dans l'Hydropisie ascitique; & que de l'autre on n'entend point dans les deux Hydroopies la matrice résonner comme elle résonne dans la tympanite. 5° D'avec les Hydroopies du bas-ventre, en ce que dans l'Hydropisie de la matrice la tumeur est circonscrite dans l'hypogastre, & n'occupe que le volume de la matrice, au lieu qu'elle occupe toute l'étendue du ventre dans l'Hydropisie de l'abdomen. 6° Enfin on distingue l'Hydropisie ascitique de la matrice, de l'Hydropisie hydatique par le contre-coup qu'on sent dans l'ascitique & qu'on ne sent point dans l'hydatique.

HYDROPIE DES TESTICULES, ou hydrocèle. C'est une tumeur causée par une collection d'eau dans cette partie. Elle peut tenir ou aux testicules ou à leurs vaisseaux ou à leurs enveloppes; on en trouve de toutes les espèces. Cette hydropie est du genre des enkistées. La fluctuation qu'on peut y sentir la distingue assez des autres tumeurs; elle ne contient que de la sérosité, qui quelquefois est teinte de sang:

L v

250 HYDROPIE.

on ne s'apperçoit pas aisément de son existence dans les commencemens, parce que les malades, n'en ressentant aucune incommodité, ne s'en apperçoivent gueres que lorsqu'elle a acquis un certain volume.

Il y a une autre sorte de tumeur aqueuse plus commune que la précédente, que quelques-uns appellent *fausse hydrocèle*, qui n'est autre chose que l'engorgement œdémateux du scrotum; c'est le plus souvent le commencement ou la suite de l'Hydropisie: cette enflure se communique aussi à la verge qui peut en devenir monstrueuse avec un phimosis ou paraphimosis qui donnent de l'inquiétude aux malades.

Ceux qui sont attaqués de l'ascite & de la hernie en même-temps, sont encore sujets à une sorte d'hydrocèle, dont le sac herniaire qui communique avec la cavité du bas-ventre est le siège: on le vuide facilement en faisant rentrer l'eau dans la capacité de l'abdomen: à ce seul signe joint à ceux de l'ascite & de la hernie, il est très-aisé de la connoître; il faut se souvenir à ce sujet qu'on vuide avec la même facilité la hernie de la vessie; mais l'urine que cette compression fait alors couler

HYDROPIE. 251

par la verge est une circonstance qui n'appartient qu'à cette dernière & qui la distingue très-bien de l'autre.

Il faut prendre garde de confondre l'hydrocèle avec les autres tumeurs qui peuvent se former dans le scrotum, ce qui n'est pas bien difficile si l'on veut y donner quelque attention; les tumeurs inflammatoires se distingueront par la chaleur, la rougeur, la douleur, la fièvre; les suppuratoires par l'inflammation qui les aura précédés. Souvent le testicule contus s'enfle, devient dur, âpre au toucher, & parvient quelquefois à une grosseur extraordinaire; c'est un sarcocele qu'on distinguera de l'hydrocèle par le tact. Il peut arriver que l'un & l'autre existent en même-temps, alors on a deux maladies à traiter.

HYPOCHONDRIE.

Voyez *Mélancholie.*

HYSTÉRIE.

Voyez *Vapeurs hystériques.*



INFLAMMATION.

INFLAMMATION est un mot générique employé pour distinguer cette classe de maladie fort étendue & très-multipliée, dont le caractère est l'augmentation de chaleur dans une partie, jointe à une douleur plus ou moins vive.

A ces symptômes seuls & constans, caractéristiques de toute Inflammation, soit extérieure, soit interne, on peut ajouter la tumeur & la rougeur de la partie affectée qui ne sont vraiment signes, & qu'on n'apperçoit que dans les Inflammations extérieures, & qui vraisemblablement n'existent pas dans celles qui attaquent les parties internes. Lorsque les Inflammations sont un peu considérables, & sur-tout lorsqu'elles sont douloureuses à un certain point, la fièvre ne manque pas de survenir, & il faut remarquer qu'elle est plutôt compagne de la douleur & proportionnée à sa vivacité qu'à la grandeur de l'Inflammation : ainsi l'on en voit qui sont très-considérables sans la moindre émotion dans le pouls, tandis qu'une Inflammation très-peu étendue, mais

INFLAMMATION. 253

suivie de beaucoup de douleur, un parinaris par exemple, allumera une fièvre très-violente. Mais quoique dans toutes les Inflammations le mouvement du sang ne soit pas accéléré par tout le corps, on observe toujours que les artères de la partie enflammée battent plus vite & plus fort que dans l'état ordinaire; le mouvement des artères augmenté peut passer pour une fièvre locale. Si la fièvre qui survient à l'Inflammation est forte, elle entraîne avec soi les symptômes ordinaires, la soif, les inquiétudes, les maux de tête, le délire & autres dérangemens dans les différentes fonctions.

On a distingué les Inflammations en externes & en internes; celles-ci, à moins qu'elles ne soient produites par quelque cause externe, constituent les maladies inflammatoires; elles sont toujours accompagnées d'une fièvre plus ou moins aigue.

C'est aux Inflammations extérieures que convient uniquement la fameuse division en *phlegmoneuses* & en *érésipélateuses* auxquelles on a tenté de réduire toutes les espèces d'Inflammations.

La première classe comprend celles qui sont marquées par une tumeur dure,

254 INFLAMMATION.

d'un rouge obscur, une douleur vive ordinairement pulsative, une résistance assez forte & sur-tout une circonscription très-sensible.

Dans la seconde classe sont renfermées les Inflammations qui ont pour caractère une chaleur très-vive, une rougeur tirant sur le jaune ou couleur de rose, une douleur vive & très-aigue, une tumeur très-peu élevée, nullement circonscrite, ni rénitente, cédant au contraire très-facilement à la pression du doigt, mais se rétablissant aussi-tôt, & presque toujours accompagnée d'œdème.

Outre cette variété dans les symptômes, il y a des différences qu'il est très-important de remarquer dans la manière dont les Inflammations se terminent: on compte ordinairement quatre terminaisons différentes, qui sont la résolution, la suppuration, l'induration & la gangrene.

La résolution a lieu lorsque l'Inflammation se dissipe graduellement sans aucune altération sensible des vaisseaux; on peut rapporter à la résolution la délitescence qui n'en diffère que par le plus de promptitude.

La suppuration se fait lorsque le sang

INFLAMMATION. 255

arrêté & les vaisseaux obstrués sont changés en une humeur tenace, égale, blanchâtre, douce, qu'on appelle *pus*; au lieu de la tumeur inflammatoire on trouve un abcès.

L'Inflammation se termine par l'induration lorsqu'elle laisse après elle une tumeur dure, indolente, purement lymphatique, connue sous le nom de *squirrhe*. Voyez ce mot.

Enfin la terminaison se fait par la gangrene: lorsque la partie enflammée meurt, les symptômes inflammatoires cessent tout à coup; on observe une couleur plombée, livide, noirâtre, un sentiment fort obscur, & une odeur cadavéreuse désagréable.

INFLAMMATION DE L'ESTOMAC. Ce viscere est rarement attaqué d'Inflammation: lorsque cela arrive, outre une fièvre très-ardente, le malade est travaillé d'une douleur extrême & continue qui ne s'appaise point par les fomentations; on sent au tact, dans l'endroit où est le mal, une tumeur considérable, qui s'apperçoit aussi quelquefois à l'œil. Ce qu'on boit, ce qu'on mange, on le vomit aussi-tôt, ou bien on le rend par les selles, à moins que la tumeur bouchant l'orifice supérieur

256 INFLAMMATION.

ou inférieur de l'estomac ne laisse aucun passage par où il puisse rien sortir. On est en même-temps tourmenté d'une ardeur brûlante, de la soif & des nausées; & si le mal augmente, le délire & les défaillances fréquentes accompagnent ces accidens. S'il se forme un abcès, il creve en dedans ou en dehors de l'estomac; s'il creve en dedans, on vomit le pus & on le rend par les felles; mais s'il creve en dehors, le pus se répand dans le bas-ventre & cause l'ascite purulente. Si l'abcès dégénère en ulcère, il devient mortel; une fièvre lente & continue consume le malade, l'estomac s'affoiblit; on y ressent des douleurs par intervalle; le vomissement est fréquent; les déjections liquides le sont encore plus; le pouls est vîte & fréquent, & le corps ne profitant point de la nourriture s'éténue insensiblement & tombe dans une langueur qui conduit à la mort.

INFLAMMATION DU FOIE. Voyez *Hépatite*.

INFLAMMATION DE LA MATRICE. Ce viscere est sujet à l'Inflammation comme les autres parties du corps, lorsqu'il en est affecté; la douleur que ressent le malade est très-vive & par élancemens

INFLAMMATION. 257

même jusqu'au pubis, quand l'Inflammation est plus grande à la partie antérieure de l'utérus, & elle cause alors de la difficulté d'uriner. Si la partie postérieure est plus fortement enflammée, le ventre est resserré & la douleur se porte aux lombes. Si l'un des côtés est particulièrement affligé, la tension se fait sentir à l'aîne, & l'on remue difficilement la cuisse & la jambe de ce côté qui sont alors appesanties. On est d'ailleurs tourmenté d'une fièvre aigue & d'une grande douleur de tête, principalement sur le devant & vers la racine des yeux. La douleur se communique aussi au bas-ventre, au pubis & à toutes les parties voisines où l'on ressent de la tension & quelque pesanteur. L'ardeur n'est pas moins considérable dans les lombes : l'estomac est attaqué, on a des nausées & le hocquet. La malade ne trouve aucune situation qui lui convienne : elle souffre lorsqu'elle est assise & ne peut se tenir debout qu'avec peine. Si elle marche, elle est en quelque sorte obligée de boiter ; elle est aussi plus incommodée lorsqu'elle se couche sur le côté qui n'est point malade.

A ces accidens qui appartiennent à l'In-

258 INFLAMMATION.

Inflammation de la matrice, s'en joignent plusieurs autres, qui quoique moins essentiels méritent cependant beaucoup d'attention, comme la suppression des vidanges quand l'inflammation arrive pendant les couches, ou la suppression des règles quand elle survient dans le temps qu'elles coulent; l'assoupissement, l'insomnie, le délire, le grincement des dents, les mouvemens convulsifs de différentes parties, la petiteffe & l'inégalité du pouls, le froid des extrémités, &c.

L'Inflammation de la matrice ressemble au squirrhe & à l'hydropisie de ce viscere, & même à la simple grossesse par l'augmentation du volume; mais elle en diffère manifestement par la douleur, par la chaleur, par la fièvre & par la seule promptitude avec laquelle le mal commence & augmente.

Elle ressemble encore à l'Inflammation de la vessie ou du rectum, à n'en juger que par la douleur, la chaleur & la fièvre; mais elle en diffère par le siège de la douleur, par la grandeur du gonflement qui est plus considérable, par l'état du vagin & de l'orifice de la matrice qui se ressentent de l'Inflammation.

INFLAMMATION. 259

INFLAMMATION DE LA POITRINE.

Voyez *Péripneumonie*.INFLAMMATION DES REÏNS. Voyez *Colique*.

INFLAMMATION DE LA VESSIE. Cet accident est très-rare ; c'est aussi le plus fâcheux qui puisse arriver à la vessie. Il excite une fièvre aigue & très-ardente, la douleur se fait sentir dans tous les environs du périnée & du pubis ; elle est quelquefois accompagnée d'une rougeur, d'une ardeur & d'une tension qui se communiquent du pubis jusqu'au nombril. On a souvent des envies d'aller à la selle, & on ne le fait qu'avec beaucoup de difficulté : on urine aussi très-difficilement ; & la vessie retient souvent les eaux, sur-tout lorsque le malade est couché : quelquefois aussi elles tombent goutte à goutte après de grands efforts. Ces accidens sont accompagnés d'insomnie, de délire, de vomissement de bile & du refroidissement des extrémités.

Les autres Inflammations se reconnoîtront aisément d'après ce qui a été dit dans le Diagnostique général de cet article.

J A U N I S S E.

C'EST une maladie dont le symptôme caractéristique est le changement de la couleur naturelle du corps en jaune, on l'appelle aussi *Ictere*.

On distingue plusieurs espèces de Jaunisses, par rapport à la variété des symptômes, à la différence des causes & à la manière de l'invasion.

La décoloration jaune qui constitue cette maladie n'est quelquefois sensible que dans les yeux & au visage; d'autres fois on l'observe sur toute l'habitude du corps; quelquefois la couleur jaune du visage devient si forte, si saturée qu'elle tire sur le verd, le livide & le noir.

La couleur des yeux est quelquefois si altérée que la vue en est affoiblie & dérangée; les objets paroissent aux ictériques tout jaunes, comme ils trouvent souvent, par la même raison, c'est-à-dire, par le vice de la langue, tous les alimens amers.

Outre cette décoloration, on observe dans la plupart des ictériques, des vomissemens, cardialgies, anxiétés, difficultés de respirer, lassitudes, défail-

lances. Les malades se plaignent d'une douleur compressive aux environs du cœur, & vers la région inférieure du ventricule, d'un mal-aise, d'un tiraillement ou déchirement obscur, quelquefois d'une douleur vive dans l'hypochondre droit. Le pouls est toujours petit, inégal, concentré, quelquefois & surtout au commencement, dur & ferré. L'inégalité de ce pouls consiste suivant Bordeu *en ce que deux ou trois pulsations inégales entre elles succèdent à deux ou trois pulsations parfaitement égales & qui semblent naturelles.* Dans l'ictère qu'on peut appeler chaud, eu égard à sa cause, la chaleur est plus forte, elle est âcre, la soif est inextinguible, le pouls est dur & un peu vîte, les dyarrhées sont bilieuses, de même que les rots & vomissemens, les urines sont presque rouges, couleur de feu; dans l'ictère froid, la chaleur est souvent moindre que dans l'état naturel, le pouls est sans beaucoup d'irritation, sans roideur, le ventre est constipé, les excréments sont blanchâtres, les vomissemens glaireux, le corps est languissant, engourdi, fainéant.

LADRENERIE. Voyez *Lépre*.

L É P R E.

CETTE maladie, devenue fort rare, ne se montre dans les premiers temps que sous la forme des dartres, de la galle, & autres maladies cutanées les plus communes. Le visage, les mains & les pieds portent communément les premières marques de cette maladie; la peau est alors écailleuse avec des taches de différentes couleurs; on y voit des pustules sèches, humides & ulcérées, des croutes surfureuses & écailleuses; mais il faut remarquer qu'elle conserve dans ce premier période toute sa sensibilité, & qu'on y ressent même des démangeaisons très-vives. Elle devient ensuite plus rude, calleuse & onctueuse, gonflée & crevassée, enfin froide & insensible: on peut la piquer alors ou la brûler impunément, & les malades ne se plaignent que lorsqu'on plonge l'aiguille au-delà des tégumens, ce qui ne s'accorde point avec ce qu'en ont écrit presque tous les Auteurs qui paroissent en cela s'être copiés; car ils assurent qu'on peut pénétrer jusques

dans les muscles & les tendons sans que les malades fassent le moindre cri.

Le visage dans cette maladie porte une couleur livide ou violette; il est souvent couperosé & se couvre de tubercules qui le défigurent: le regard devient farouche; il s'éleve des tumeurs sur le front, les joues & le menton; le nez grossit, les lèvres s'enflent & se renversent, la langue s'engorge; il naît des tumeurs sur toutes les parties de la bouche, & la voix devient rauque. Il se jette ensuite des fluxions sur les coudes & les genoux qui perdent quelquefois leur mouvement; les jambes s'enflent & deviennent variqueuses; les mains & les pieds se crevaient. Il se forme des tumeurs en différentes parties qui dégèrent en ulcères virulens, putrides & phagédéniques, qui sont quelquefois vermineux & pénètrent jusqu'aux os qu'ils carient.

L'haleine des Lépreux est puante, & il exhale de tout leur corps une odeur à laquelle on a de la peine à résister. Dans cet état déplorable, presque tous sont tourmentés par un priapisme entretenu par une imagination échauffée; de-là vient que quelques Auteurs ont décrit cette maladie sous le nom de

LEPRE.

satyriasis. La chute des sourcils, des poils & des cheveux, celle du nez, des doigts & des orteils, & quelquefois de la main & du pied mettent le comble à leur infortune : les malades ont eux-mêmes horreur de leur état, & fuient la société des autres hommes, en attendant que la fièvre lente & la consomption les conduisent à une mort désirée.

LEUCOPHLEGMATIE.

Voyez *Hydropisie*.

LIENTERIE.

Voyez *Dyarrhée*.

LIPOTHYMIE.

Voyez *Foiblesse*.

LYCANTROPIE.

Voyez *Mélancholie*.



MANIE.

M A N I E.

ON donne ce nom à un délire universel sans fièvre du moins essentielle. Assez souvent ce délire est furieux avec audace & colere, & alors il mérite plus rigoureusement le nom de *Manie* : s'il est doux, tranquille, simplement ridicule, il mérite plutôt le nom de *folie*, *d'imbécilité*. Nous désignons en général sous le nom de *Manie* toutes ces maladies longues, dans lesquelles les malades non-seulement déraisonnent, mais n'apperçoivent pas comme il faut, & font des actions qui sont ou paroissent être, sans motif, extraordinaires & ridicules.

Si les malades n'avoient qu'un ou deux objets déterminés de délire, & que dans les autres sujets ils se comportassent en personnes sensées, c'est-à-dire, comme la plupart des hommes, ils seroient *mélancoliques*, & non pas maniaques. Voyez *Mélancolie*.

La Manie est ordinairement annoncée par quelques signes qui en sont les avant-coureurs ; tels sont la mélancolie, des douleurs violentes dans la

M

tête, des veilles opiniâtres, des sommeils légers, inquiets, troublés par des songes effrayans, des foudris, des tristesses qu'on ne sauroit dissiper, des terreurs, des coleres excitées par les causes les plus légères.

Lorsque la Manie est sur le point de se décider, les yeux sont frappés, éblouis de temps en temps par des traits de lumière, des espèces d'éclairs; les oreilles sont fatiguées par des bruits, des bourdonnemens presque continuels; l'appétit vénérien devient immodéré, les pollutions nocturnes plus fréquentes; les malades fondent en pleurs ou rient démesurément contre leur coutume & sans raison apparente; ils parlent beaucoup à tort & à travers, ou gardent un silence profond, paroissant ensevelis dans quelque grande méditation; les yeux deviennent fixes, appliqués à un seul objet, ou furieux, menaçans & hagards, le pouls est dur; il se fait appercevoir au coude, les urines sont rouges sans sédiment, mais avec quelque léger nuage.

Lorsque la Manie est déclarée, les malades s'emportent le plus souvent contre les assistans, contre eux-mêmes; ils mordent, déchirent, frappent tous

ceux qui les environnent, mettent leurs habits en pièces, se découvrent indécemment tout le corps : ils marchent ainsi pendant les froids les plus aigus sans en ressentir les atteintes, ils ne sont pas plus sensibles à la faim, à la soif, au besoin de dormir. Il y en a, dit Fernel, qui ont passé jusqu'à quatorze mois sans dormir ; leur corps s'endurcit, devient robuste, leur tempéramment se fortifie. On observe qu'ils sont d'une force étonnante, qu'ils vivent assez long-temps, que les causes ordinaires de maladies ne font point, ou que très-peu, d'impression sur eux : il est rare de les voir malades, même dans les constitutions épidémiques les plus meurtrières. Il y en a qui ne cessent de chanter, de parler, de rire ou de pleurer ; ils changent de propos à chaque instant, parlent à bâtons rompus, oublient ce qu'ils viennent de dire & le répètent sans cesse. Il y en a de téméraires, d'audacieux qui ne connoissent aucun danger, les affrontent hardiment, méprisent & bravent tout le monde. D'autres, au contraire, sont timides, craintifs ; quelquefois le délire est continu, quelquefois il est périodique. Les malades semblent pendant un temps

M ij

jouir de toute leur raison ; ils étonnent par leur sagesse ceux qui les traitent de fous ; mais après quelques heures , quelques jours & quelquefois des mois entiers ils retombent de nouveau dans leur folie. Des Auteurs dignes de foi rapportent avoir vu des fous qui dans le plus fort de leurs accès parloient des langues étrangères , faisoient des vers & raisonnoient supérieurement sur des matieres qui ne leur étoient pas connues. Quelques-uns même prédisoient l'avenir.

MARASME-ATROPHIE.

Cette maladie est caractérisée par un desséchement général & un amaigrissement extrême de tout le corps , c'est le dernier période de la maigreur , de l'atrophie , de la consommation.

Lorsque le Marasme est décidé les os ne sont plus recouverts que d'une peau rude & desséchée , le visage est hideux , décharné , représentant exactement la face qu'on appelle *Hypocratique*. Les yeux , comme le dit cet illustre Auteur , sont creux , enfoncés , le tour des paupieres est livide , les narines sont sèches & pointues , les tempes abattues , les oreilles froides & resser-

rées, les lèvres sont sans éclat, appliquées & comme collées aux gencives, dont elles laissent entre-voir la blancheur affreuse; la peau est dure & raboteuse: ajoutez à cela une couleur pâle, verdâtre, ou tirant sur le noir; mais le reste du corps répond à l'état effroyable de cette partie. La tête ainsi défigurée est portée sur un cou grêle, tortueux, allongé, le larynx avance en dehors, les clavicules forment sur la poitrine un arc bien marqué & laissent à côté des creux profonds; les côtes paroissent à nud & se comptent facilement: leurs intervalles sont enfoncés, leur articulation avec le sternum & les vertèbres est très-apparente; les apophyses épineuses des vertèbres sont très-faillantes: on observe aux deux côtés une espèce de fillon considérable; les omoplates s'écartent, semblent se détacher du tronc & percer la peau; les hypocondres paroissent vuides, attachés aux vertèbres; les os du bassin sont presqu'entièrement découverts, les extrémités sont diminuées; la graisse & les muscles même qui environnent les os semblent être fondus, les ongles sont livides, crochus, & enfin toutes les parties concourent à présen-

M iij

ter le spectacle le plus effrayant & le plus défagréable.

Il est essentiel de ne pas confondre l'atrophie primitive avec celle qui n'est que le symptôme d'une autre maladie. Il faut encore distinguer la consommation des jeunes gens, du marasme des vieillards, maladies qui ne se ressemblent que par leurs effets. L'atrophie essentielle qui ne dépend par conséquent d'aucune maladie connue est beaucoup plus rare que l'autre. Les chagrins, les soucis, l'amour & autres passions vives y donnent lieu, elle vient encore après les travaux excessifs, les longues abstinences, l'abus des liqueurs spiritueuses, la débauche des femmes, &c. Le marasme des vieillards reconnoît rarement les causes que nous venons d'indiquer; il dépend du desséchement des vaisseaux, mais il est quelquefois entretenu par un vice dans les viscères.

L'atrophie symptomatique qu'on voit très-communément est la suite de la plupart des maladies chroniques & de quelques aiguës.

La fièvre lente accompagne l'un & l'autre marasme un peu avancé; on la prend souvent pour la maladie principale, tandis qu'elle n'est qu'accessoire.

Il est souvent très-difficile de distinguer l'atrophie essentielle de la symptomatique ; ce n'est que sur l'histoire la plus exacte & la plus circonstanciée de ce qui a précédé , & l'examen le plus scrupuleux de l'état présent de la maladie qu'on peut en juger avec quelque certitude ; car ces deux sortes d'émanations se ressemblent quelquefois parfaitement & sont suivies des mêmes accidens. Cependant la consommation primitive a dans quelques circonstances de vraies intermissions & même assez longues , ce qui n'arrive jamais à la symptomatique : dans la première la fièvre ne se manifeste que lorsque la maladie a fait de certains progrès, l'appétit ne manque point & la respiration dans le commencement est très-libre ; mais elle est gênée dans la suite au moindre exercice : le pouls devient fébrile plus sensiblement le soir que le matin : plusieurs se plaignent de fourmillemens & même de douleurs le long de l'épine ; d'une pesanteur douloureuse à la tête & du tintement d'oreille : quelques-uns ont des pollutions nocturnes , ou une perte de semence involontaire qui les jette dans le plus grand épuisement : le dégoût

M iv

272 M A R A S M E.

survient, le ventre qui avoit été paresseux s'ouvre quelquefois sans mesure, & cette dyarrhée qu'on nomme colliquative, accompagnée le plus souvent des fueurs de la même nature, précipite les malades dans le plus grand accablement.

Le Marasme des vieillards est rarement accompagné de tous ces symptômes; ses progrès sont moins rapides, mais ils conduisent plus sûrement à la mort.

M É L A N C O L I E.

On fait assez que le penchant à la tristesse, à méditer sur des objets désagréables, peut, lorsqu'on s'y livre, conduire au délire, ou à la manie; ce penchant est ce qu'on appelle *Mélancolie*. Le caractère générique & distinctif de cette maladie est un délire particulier, roulant sur un ou deux objets déterminément sans fièvre ni fureur, en quoi elle diffère de la phrénésie & de la manie. Ce délire est joint le plus souvent à une tristesse insurmontable, à une humeur sombre, à la misanthropie, à un penchant décidé pour la solitude. On peut en compter autant de sortes qu'il y a de personnes qui en sont attra-

MÉLANCOLIE. 273

quées ; les uns s'imaginent être des Rois, des Seigneurs, des Dieux ; les autres se croient métamorphosés en bêtes, en loups, en chiens, en chats, en lapins. On appelle le délire de ceux-ci *lycantropie*, *cynantropie*, *gallantropie*, &c. & , en conséquence de cette idée, ils imitent ces animaux & suivent leur genre de vie ; ils courent dans les bois, &c. On a vu des Mélancoliques qui s'abstenoient d'uriner dans la crainte d'inonder l'univers & de produire un déluge nouveau. Une femme tenoit toujours son doigt levé dans la ferme persuasion qu'elle soutenoit le monde : quelques-uns ont cru n'avoir point de tête ; d'autres avoir le corps ou les jambes de verre, d'argile, de cire, &c. Il y en a beaucoup qui, ressentant de la gêne dans quelque partie, s'imaginent y avoir des animaux vivans renfermés.

En général les Mélancoliques sont extrêmement sujets aux terreurs paniques, aux éblouissemens & aux étourdissemens ; il répandent des pleurs sans sujet ; leur sommeil est laborieux & accompagné de rêves effrayans : ils se plaignent communément d'une douleur ou pesanteur de tête & du bourdonne-

M v

274 MÉLANCOLIE.

ment d'oreilles; ils sont souvent attaqués de tremblemens, de convulsions & d'assoupissement; ils ont des palpitations, des ferremens de poitrine & des anxiétés: leur pouls est petit, inégal & intermittent; & l'on découvre dans plusieurs des pulsations dans le bas-ventre. Ils se plaignent de rapports & de flatuosités: ils rendent des crachats épais & des urines limpides ou blanchâtres; leur bas-ventre s'éleve quelquefois, & il est presque toujours referré. L'appréhension de la mort occupe la plupart des Mélancoliques; quelques-uns cependant craignant de vivre & desirent de bonne foi la fin de leurs peines: il en est dont le délire est singulier & risible. Tous nos livres sont remplis de ces sortes d'histoires qu'il est inutile de rapporter.

M I G R A I N E.

Les signes qui caractérisent cette maladie sont d'abord des douleurs vives, aiguës, lancinantes, qui quelquefois sont restraintes à un côté de la tête; & on a observé que la partie gauche étoit le plus souvent affectée. Quelquefois elles occupent tout ce côté, le plus souvent elle sont fixées à la tempe,

MIGRAINE. 275

d'autrefois elles courent comme on dit par toute la tête sans distinction de côté ; elles s'étendent aussi jusqu'aux yeux , aux oreilles , aux dents & même au cou & au bras. La violence de ces douleurs est telle qu'il semble aux malades qu'on leur fend la tête , qu'on en déchire les enveloppes ; ils ne peuvent quelquefois supporter la lumière ni le bruit qu'on fait en marchant sur le même plancher où ils se trouvent ; ils sont tellement sensibles à cette impression , qu'on en a vu s'enfermer seuls dans une chambre pendant plus d'un jour sans souffrir que personne en approchât. Il est rare que les malades éprouvent sans relâche ces cruelles douleurs , elles reviennent par espèce d'accès qui n'ont pour l'ordinaire aucun type réglé. Quoiqu'aucun des signes que nous venons de détailler ne puisse être censé vraiment patognomonique ; cependant leur concours , leur ensemble est si frappant qu'il n'y a personne qui méconnoisse la Migraine & qui ne la distingue très-bien des autres douleurs de tête.

M I S E R E R E.

Voyez *Passion iliaque.*

Mvj

M O L E.

La Môle est une masse informe, lourde, ordinairement sphérique, sans os, fibreuse, qui se forme dans la matrice de même que la conception, & y produit les mêmes incommodités que la grossesse, & même des incommodités plus grandes, c'est la Môle charnue. Il y en a de différentes grandeurs, quelques-unes ne sont pas plus grosses que le poing, & il y en a d'aussi grosses que la tête. Ces dernières sont exactement sphériques, parce qu'elles sont moulées par la matrice qui les embrasse. Les autres ont quelquefois des protubérances. Les Môles sont quelquefois attachées au fond de la matrice, comme le placenta, & cela est ordinaire aux grosses Môles; les petites flottent dans la matrice sans y être attachées. Ordinairement la Môle est seule dans la matrice, mais elle s'y trouve quelquefois avec un enfant, & tous deux en sortent séparément.

Il y a une espèce de Môle qu'on appelle *Môle hydatidique* ou *vesciculaire*; c'est un assemblage d'hydatides communément liées en grappes, de sorte qu'on peut la regarder comme une hy-

dropisie enkystée. Ces hydatides sont de différentes grosseur, depuis celle d'un grain de millet jusqu'à celle d'un œuf de pigeon; il y en a même de plus grosses. Elles ont chacune un pédicule séparé, qui se réunissant successivement avec les pédicules des hydatides voisines, forment une espèce de grappe dont tous les grains sont distincts & flottans.

Il n'est pas étonnant que dans le commencement de ces Mômes les femmes se croient grosses, & qu'elles éprouvent tous les symptômes d'une grossesse commençante, tels que le dégoût, les appétits défordonnés, les envies absurdes, les maux de cœur, les nausées, les vomissemens, &c. puisque ces Mômes ont été de véritables conceptions du moins jusqu'au second & troisième mois; mais bientôt l'immobilité de la Môle qui reste constamment sans mouvement aux quatrième & cinquième mois leur ôte toute espérance d'être enceintes. Vers ce temps là il y a des Mômes qui se détachent de la matrice, & elles y restent sans prendre aucun accroissement; pour les autres qui restent attachées à la matrice, elles continuent de croître & de croître beau-

coup. Les petites Mômes qui flottent dans la matrice tombent comme une pierre sur le côté sur lequel la femme se couche. Il n'en est pas de même des grosses Mômes.

Les Mômes hydatidiques remplissent la cavité de la matrice sans causer d'autre accident que le ventre gros & pesant comme un enfant à terme. Il s'en détache quelquefois quelques-unes des hydatides qui tombent dans le vagin.

Il faut apporter beaucoup d'attention dans l'examen qu'on fait pour reconnoître l'existence d'une Môme, parce qu'il est facile de les confondre avec d'autres affections qui leur ressemblent.

Les grosses Mômes peuvent être confondues avec la grossesse & avec l'hydropisie, le squirrhe & le stéatome de la matrice; mais avec un peu de réflexion on pourra les discerner.

1° Dans la grossesse on sent le mouvement de l'enfant depuis le quatrième mois jusqu'au dixième. Dans les Mômes on n'en sent aucun. Dans la grossesse la région hypogastrique ne s'enfle que dans la partie moyenne, où l'enfant est placé au long; dans les Mômes qui sont sphériques, la région hypogastrique s'enfle également dans le

milieu & dans les côtés. Dans la grossesse le ventre s'éleve en pointe vers le nombril où porte la tête de l'enfant; dans la Môle qui est sphérique, le ventre ne s'éleve en pointe nulle part.

2° Dans l'hydropisie de matrice on n'éprouve pas, quand elle commence, les incommodités de la grossesse, le dégoût, les appétits bizarres, les maux d'estomac, le vomissement, & on les éprouve dans le commencement de la Môle. Dans l'hydropisie de matrice, le corps de la matrice est également plein & tendu dans toute sa circonférence, & dans la Môle, il est plus gonflé & plus tendu dans sa partie supérieure où la Môle est attachée, que dans sa partie inférieure. Dans l'hydropisie de matrice en frappant d'un côté, on sent un petit contre-coup sur la main appliquée sur le côté opposé, & dans la Môle on ne sent rien de pareil.

3° Dans le squirrhe, on n'a pas éprouvé quand il s'est formé les incommodités ordinaires de la grossesse qu'on éprouve dans la formation de la Môle. Le squirrhe demande beaucoup de temps pour devenir d'une grosseur bien sensible; la Môle dans cinq ou six mois a

acquis un volume considérable. Le squirrhe présente une tumeur rénitente & inégale : & la Môle une tumeur molle égale.

4° Enfin le stéatome de la matrice n'est pas non plus précédé par les incommodités de la grossesse ; & la Môle, comme on l'a dit, l'est toujours. Le stéatome a des progrès lents, & la Môle a des progrès rapides, comme on l'a déjà remarqué.

M O R S U R E

ET PIQUURE DES ANIMAUX.

Les signes de la maladie produite par la Morsure ou la piquure des animaux venimeux sont différens, selon la nature du venin & l'espèce d'animal qui a mordu ou piqué.

La Morsure du crapaud, quoiqu'il n'ait point de dents, parce qu'il y a dans sa bave, comme dans son urine, un venin très-pénétrant ; les alimens dont nous usons peuvent être infectés de l'une ou de l'autre, & l'expérience semble avoir appris qu'il étoit également pernicieux, soit qu'il traversât la peau, soit qu'il passât par les premières voies, mêlé avec les alimens. Les signes de ce

poison font la bouffissure, & une espèce de jaunisse; le vomissement, la noirceur de la langue & des lèvres, le vertige, les convulsions, la syncope.

La Morsure de la vipere laisse un venin qui est plus ou moins actif, selon le degré de colere qui agitoit l'animal & celui de la chaleur du climat ou de la saison; on doit aussi calculer le plus ou le moins de terreur inséparable de cet état.

Cette blessure est suivie des accidens les plus terribles; outre la douleur très-vive & la phlogose qui s'emparent de la plaie & s'étendent aux environs, tout le corps s'enfle, la bouche devient aride; on a des vomissemens bilieux, de l'oppression, des langueurs & des anxiétés, des palpitations, le hocket. Le pouls est intermittent; on se plaint de vertige & d'engourdissement; on tombe enfin dans des tremblemens, des convulsions, des sueurs froides qui sont bientôt suivies de la mort, si l'on ne porte un secours prompt & efficace.

La piquure de l'araignée n'est pas fort à craindre; cependant elle n'est pas sans danger lorsqu'elle s'annonce par l'inflammation, la couleur plom-

bée, & qu'il s'y élève des phlyctenes ; les malades alors éprouvent bientôt des nausées, un engourdissement par-tout le corps, l'affoupissement ou le délire, des tremblemens, des convulsions. La piquure de l'araignée qu'on appelle *tarentule* est plus dangereuse, elle s'enflamme & est tantôt douloureuse, tantôt engourdie : l'accablement & l'anxiété qui l'accompagne jettent les malades dans la plus grande tristesse ; ils éprouvent dans cet état des ferremens de cœur & de l'oppression, leurs yeux se troublent, leur imagination se déprave & leur fait faire mille extravagance. Ce triste état ne les empêche pas d'être sensibles aux sons des instrumens & aux couleurs gaies, telles que le verd, le rouge, le jaune, &c. Il y en a qui tombent comme frappés de la foudre & périssent subitement ; d'autres meurent en peu de jours ; ceux qui en échappent on communément des retours annuels au même-temps.

La piquure des guêpes, des abeilles, excite une grande phlogose avec une pustule blanche dans le milieu ; mais cet engorgement se dissipe au bout de deux ou trois jours. Cependant lorsqu'on a été piqué à plusieurs endroits,

MORSURE. 283

il peut en résulter la fièvre & quel-
qu'autres accidens fâcheux.

La piquure du scorpion est dangereuse
dans les pays chauds, où elle peut exciter
des douleurs par-tout le corps; la par-
tie piquée alors ne manque pas de
s'enflammer; le vomissement survient
quelquefois de même que le tremble-
ment, le hocquet, & même la mort.

La Morsure des animaux enragés sera
traitée à l'article *Hydrophobie*.

M Y O P I E.

On appelle Myopes ceux qui ont la
vue courte, qui ne voyent les objets
que de fort près & en clignant les yeux.



N É P H R É S I E

O U N É P H R É T I Q U E .

Voyez Colique.

N O S T A L G I E .

C'EST un desir immodéré de revoir les lieux où l'on a pris naissance, & un chagrin assez vif de n'y pouvoir pas retourner. De sorte que toutes les idées, toutes les affections, ne se tournent que de ce côté-là. On y pense sans cesse & nul autre bien, nulle autre espérance ne peut toucher que le plaisir de revoir sa patrie ou les lieux où l'on a reçu sa première éducation. C'est une espèce de délire mélancholique fixe qui fatigue sans cesse & le cœur & l'esprit.

Ceux qui sont attaqués de cette maladie deviennent sombres & taciturnes, ils ne sont plus distraits par ce qui fait l'amusement des autres; ils jettent de profonds soupirs, ils sont inquiets, leur sommeil est souvent interrompu, ils perdent l'appétit, il s'établit une petite fièvre lente qui les mai-

NOSTALGIE. 285

grit beaucoup, ils éprouvent vers le cœur une espèce de serrement & quelquefois des palpitations; toutes les fonctions languissent & se dépravent au point qu'il y a à craindre pour la vie des malades; en vain leur administrent-on les médicamens les plus convenables aux symptômes, ils en feront la victime s'ils ne retournent pas dans leur pays.

NYCTALOPIE.

En général on appelle de ce nom toute maladie qui empêche de voir à quelque temps particulier de la journée où les autres voyent. Il n'y a aucun signe auquel on puisse reconnoître ces maladies; on n'en juge que sur la déposition des malades.



OBSTRUCTION.

C'EST une obturation de canal, qui empêche l'entrée du liquide qui doit y passer. Il y a des Obstructions de bien des espèces selon les différentes causes qui les produisent. Quand elles se trouvent formées dans un corps vivant, elles s'opposent au passage des humeurs qui y doivent couler, elles arrêtent tout ce qui vient heurter contre elles, elles en reçoivent l'effort, expriment les parties les plus subtiles, réunissent les plus épaisses, distendent les vaisseaux, les dilatent, les atténuent, les brisent, condensent le fluide, dont elles causent la stagnation, suppriment les fonctions qui dépendent de l'intégrité de la circulation, désemplissent & dessèchent les vaisseaux qui en doivent être arrosés, diminuent la capacité qui leur est nécessaire pour transmettre les liqueurs, augmentent la quantité & la vélocité des liqueurs dans les vaisseaux libres, & produisent enfin tous les maux qui en peuvent dépendre. Ces effets se manifestent différemment selon la différente nature du vaisseau

OBSTRUCTION. 287

obstrué & de la matiere de l'Obstruction ; nous ne parlerons ici que des Obstructions les plus ordinaires. En général les Obstructions commençantes ne sont pas aisées à connoître, & lorsqu'elles sont confirmées, elles ne laissent pas de présenter encore bien des difficultés dans le Diagnostique, quoique les visceres obstrués ayent ordinairement plus de volume que dans l'état naturel ; il n'est pas cependant aussi facile qu'on le pense d'en juger par le tact, lorsque le sujet a de l'embonpoint, que le mal est profond, ou qu'il n'a pas fait de grands progrès. On touche assez facilement sur les gens maigres le foie & la rate, mais il y a plus de difficulté pour le pancréas & le mésentere. D'ailleurs les Obstructions ne grossissent pas toujours le volume des visceres, elles les diminuent assez souvent & les desséchent, ce qui est assez ordinaire au foie. On peut connoître cet état par une douleur fourde que le tact rend quelquefois plus vive, par un sentiment de pesanteur ou de pression, dont les malades se plaignent.

Quelquefois on reconnoît l'existence des Obstructions sans pouvoir rien assu-

288 OBSTRUCTION.

rer de positif sur leur siège. Il est heureusement d'autres signes que le tact pour constater les Obstructions ; on peut en juger par le sentiment de douleur, de pesanteur, ou de pression qu'on éprouve communément à la partie malade, par l'élévation de tout le ventre, la pâleur & la bouffissure du visage, l'enflure des pieds, la gêne de la respiration & même la toux, sur-tout lorsque le foie & la rate souffrent ; par les inquiétudes & les palpitations, par le dégoût, les digestions laborieuses, les rapports & le gonflement de l'estomac, par la bouche sèche est pâteuse, par l'accablement & la perte du sommeil : le pouls dans ces circonstances est presque toujours fébrile, mais on a des exacerbations après le repas. Il faut ajouter que la plupart ont le cours de ventre & rendent des urines décolorées.

OBSTRUCTION AU FOIE. On la reconnoît à un resserrement autour des hypochondres, qui rend la respiration lourde & difficile ; à une douleur gravative & obtuse qui répond à la respiration, à une chaleur qui monte à la tête avec rougeur au visage, à la fièvre lente. La respiration est quelquefois embarrassée, sur-tout si l'on marche ou si l'on monte ;

OBSTRUCTION. 289

monte; l'urine est tenue, claire & aqueuse au commencement; sur la fin, elle devient très-rouge. Ordinairement le ventre est resserré & les excréments sont blancs ou grisâtres. Si l'Obstruction est dans la partie concave du foie, dit Lommius, les déjections sont abondantes, liquides comme de la crème; que si l'Obstruction attaque la partie convexe, les excréments sont secs & liés; & si l'une & l'autre partie de ce viscère est également engagée, le ventre est tantôt resserré & tantôt libre.

OBSTRUCTION AU MÉSENTÈRE. On la reconnoît à la grosseur considérable du ventre & à la maigreur de tout le reste du corps, à la perte de l'appétit, à la fétidité des selles qui sont souvent parfemées de chyle.

OBSTRUCTION AU PANCRÉAS. On la connoît à une tumeur, un gonflement à la région de l'estomac, à un sentiment de pesanteur à cette partie, à un embarras dans la respiration, à la perte d'appétit, aux rapports qui arrivent après la digestion, à l'abondance considérable d'eaux salées & acides qu'on vomit le matin en se levant, & à une difficulté qu'on sent dans le passage des alimens.

N

290 OBSTRUCTION.

OBSTRUCTION A LA RATE. Les signes du scorbut, joints à la tension de l'hypochondre gauche nous la doivent faire soupçonner; on s'assure de son existence à un gonflement au côté gauche sous les fausses côtes, avec douleur pendant un ou deux jours dans le commencement; mais elle se calme bientôt: la respiration est difficile; on sent des anxiétés au voisinage du cœur, une toux sèche périodique, un abattement considérable des forces, une tristesse & un accablement, sans appétit; on sent des palpitations au cœur, quelquefois même à la région de la rate.

Œ D E M E.

C'est une tumeur lâche, molle, sans douleur, sans changement de couleur à la peau, & qui conserve l'impression du doigt lorsqu'on la touche. Cette tumeur vient assez souvent aux pieds. Voyez *Hydropisie*.

O N A N I S M E.

C'est ainsi qu'on nomme l'assemblage des maux produits par la trop fréquente émission de la semence. Dans cette maladie, toutes les facultés intellectuelles s'affoiblissent; la mémoire se perd.

ONANISME. 291

Les idées s'obscurcissent, les malades tombent même quelquefois dans une légère démence. Ils ont sans cesse une espèce d'inquiétude intérieure, une angoisse continuelle, un reproche de leur conscience, si vif, qu'ils versent souvent des larmes. Ils sont sujets à des vertiges; tous leurs sens, mais surtout la vue & l'ouïe s'affoiblissent; leur sommeil, s'ils peuvent dormir, est troublé par des rêves fâcheux. Les forces du corps manquent entièrement; l'accroissement de ceux qui se livrent à la masturbation avant qu'il soit fini, est considérablement dérangé. Les uns ne dorment point du tout, les autres sont dans un assoupissement presque continu. Presque tous deviennent hypochondriaques ou hystériques, & sont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces fâcheuses maladies, tristesse, soupirs, larmes, palpitations, suffocations, défaillances. L'on en a vu cracher des matieres calcaires. La toux, la fièvre lente, la consommation sont les châtimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

Les douleurs les plus vives sont un autre objet des plaintes des malades; l'un se plaint de la tête, l'autre de la

Nij

poitrine, de l'estomac, des intestins, de douleurs de rhumatisme extérieures, quelquefois d'un engourdissement douloureux dans toutes les parties de leurs corps, dès qu'on les comprime le plus légèrement. L'on voit non-seulement des boutons au visage, c'est un symptôme des plus communs; mais même de vraies pustules suppurantes, sur le visage, dans le nez, sur la poitrine, sur les cuisses, des démangeaisons cruelles de ces mêmes parties.

Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des misères dont ils sont la cause première. Plusieurs malades deviennent incapables d'érections; chez d'autres la liqueur séminale se répand au moment du plus léger prurit & de la plus foible érection, ou dans les efforts qu'ils font pour aller à la selle. Un grand nombre est attaqué d'une gonorrhée habituelle qui abat entièrement les forces, & dont la matière ressemble souvent ou à une sanie fétide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapisme douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui

ONANISME. 293

ont des tumeurs très-douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent stériles presque tous ceux qui se sont livrés long-temps à ce crime. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades se plaignent de constipations opiniâtres, d'autres d'hémorroïdes ou d'un écoulement de matières fétides par le fondement.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse habitude ne ressentent pas tous les symptômes qu'on vient de décrire; mais il n'en est point qui n'en éprouve quelques-uns selon le degré de la maladie.

OPHTALMIE.

L'Ophthalmie est une inflammation ou rougeur de la conjonctive, quelquefois avec chaleur ardente & écoulement de larmes, quelquefois sans l'une ni l'autre; il arrive aussi que cette inflammation s'étend sur toutes les parties du globe & sur celles qui l'environnent. On ne doit pas donner ce nom à des rougeurs & cuissans passa-

N iij

294 OPHTHALMIE.

geres qui viennent de la fumée, de la poussière, &c.

Cette maladie est la plus fréquente de toutes celles qui attaquent les yeux, puisqu'elle les accompagne presque toutes. Elle se communique souvent à l'intérieur de l'organe; ce qu'on connoît aux douleurs plus vives & plus profondes: les malades ont alors encore plus de peine à supporter la lumière, ils voyent voltiger des mouches & d'autres ombres, il ont des élancemens au fond du globe, des insomnies, &c.

Il y a différentes espèces d'Ophthalmies, les unes sont sans danger & faciles à guérir, les autres, au contraire, sont dangereuses & ne se guérissent que très-difficilement; nous allons exposer toutes les différentes espèces d'Ophthalmies, afin qu'on puisse se faire une idée juste de cette maladie, qui peut dépendre de tant de causes si variées.

On divise ordinairement l'Ophthalmie en sèche & en humide; elle pourroit être susceptible d'une division plus étendue, mais celle-ci suffit, pourvu qu'on ne s'en tienne pas aux apparences & qu'on remonte à leurs causes.

L'OPHTHALMIE SÈCHE est celle qui cause dans l'œil une rougeur sans larmoye-

OPHTALMIE. 295

ment, ni matiere purulente ; dans cette espèce, il n'y a ni enflûre à la paupiere, ni douleur dans l'œil ou dans la tête ; elle paroît causée par un sang épais qui ne séjourne que dans quelques-uns des vaisseaux de la conjonctive, puisqu'une partie du blanc de l'œil conserve tout son éclat, tandis que l'autre est fort rouge.

L'OPHTALMIE HUMIDE est occasionnée par une abondance de lympe lacrymale, dont l'œil est continuellement mouillé. Cette lympe est le plus souvent âcre & purulente, & quelquefois si brûlante qu'elle excorie la peau des joues. L'inflammation se communique aux paupieres, il s'éleve des phlyctenes sur les parties enflammées, il s'y forme des abcès, de petits ulceres, même sur la cornée, & les douleurs sont souvent profondes avec élanement, enforte que les malades ne sçauroient voir le jour, ni souffrir la lumiere sans des douleurs très-vives. Les enfans & les vieillards sont fort sujets à cette Ophtalmie, qui devient souvent rebelle chez eux à cause de leur humidité naturelle. Les enfans en ont quelquefois les narines & les lèvres non-seulement enflées, mais couvertes de

N iv

pustules & de galle de même que les autres parties du visage.

L'OPHTALMIE VÉNÉRIENNE. Dans cette espèce d'Ophtalmie, la conjonctive devient si considérablement enflée, que son épaisseur égale celle d'un travers de doigt, ce qui fait paroître la cornée transparente comme dans un enfoncement; la conjonctive paroît d'ailleurs dure & charnue. Elle commence d'abord par un écoulement abondant de matieres blanchâtres, tirant sur le jaune, qui suinte continuellement par l'œil, & qui teint le linge de même que celle qui est le produit de la gonorrhée; cette Ophtalmie arrive sur-tout lorsque l'écoulement gonorrhœique vient à se supprimer.

OPISTHOTONOS.

C'est une espèce de convulsion qui porte & plie toutes les parties du corps en arriere. Dans ce cas, la tête se renverse, s'approche des vertèbres du dos par la contraction spasmodique des extenseurs de la tête; d'autrefois la convulsion est plus générale, le cou & le dos sont courbés en arriere & y font une espèce d'arc. Dans cet état, l'action

OPISTHOTONOS. 297

de presque tous les visceres du bas-ventre est gênée, interrompue ou beaucoup dérangée ; la respiration souffre beaucoup & se fait très-difficilement, la déglutition est totalement empêchée, cet état si violent est souvent accompagné de vives douleurs.

O Z E N E.

C'est un ulcere putride du nez qui exhale une odeur très-puante, au point que les malades même en sont incommodés. Il est souvent accompagné d'une carie qui perce le Palais & produit d'autres ravages qui peuvent changer la conformation du nez. L'Ozene ne se borne point aux narines ; il s'étend quelquefois dans les cavités voisines ; il accompagne souvent le polype ou lui succède, c'est communément un symptôme du scorbut, de la vérole ou des écrouelles, & quelquefois une suite de la petite vérole.



N v

PALES COULEURS.

Voyez *Chlorosis*.

PANARIS.

Le Panaris ou mal d'aventure est une maladie tantôt légère, tantôt grave, selon qu'il a plus ou moins de profondeur. Il n'occupe que l'extrémité des doigts & parcourt quelquefois tous ceux de la main. Il commence ordinairement par une douleur fixe & profonde avec chaleur & battement obscur. Dans la suite la douleur, la chaleur, le battement augmentent jusqu'à devenir insupportables. Alors la rougeur & la tumeur s'y joignent, & le mal est véritablement inflammatoire. Souvent cette tumeur se communique à la main & au bras, & alors la tension, la rougeur & le battement sont extrêmes à l'endroit du doigt affecté. La fièvre, l'insomnie, le délire, les convulsions se joignent souvent à cette maladie & la rendent dangereuse. Il paroît enfin un point blanchâtre à l'endroit où le mal a commencé, avec de la mollesse & une espèce de fluctuation; alors les

accidens diminuent , le point blanc s'ouvre , la matiere s'écoule & le mal guérit quoique lentement. Mais souvent aussi , avant que la suppuration se manifeste , la gangrene a attaqué le bout des doigts , & la carie même s'est communiqué à la dernière phalange.

Presque tous les Auteurs s'accordent à distinguer trois espèces de Panaris : l'une qui a son siège sous la peau , l'autre sous le périoste , & la troisième dans la gaine des tendons des doigts ; & dans le vrai , aucun des abcès ou dépôts qui se forment dans ces endroits n'est le Panaris , ni ne mérite d'en porter le nom.

Le Panaris vrai vient de l'épanchement de quelques gouttes de sérosité lymphatique sous la racine des ongles , entre cette racine & la couche cartilagineuse , qui couvre le périoste du dehors de la dernière phalange , & contre laquelle l'ongle est fortement collé. Ce léger commencement , quand on le néglige , suffit pour produire les accidens funestes , qui ont accoutumé de survenir dans la suite. Le Panaris faux ou bâtard a son siège entre la pulpe du bout du doigt & l'ongle même.

Nvj

PARALYSIE.

C'est une maladie caractérisée par la privation plus ou moins complète, plus ou moins générale du mouvement & du sentiment ou de l'un des deux.

L'idée générale de Paralyse en comprend deux espèces que l'observation a fait distinguer : la Paralyse du mouvement & celle du sentiment ; il est assez rare qu'elles se rencontrent ensemble, plus souvent le mouvement est aboli & le sentiment persiste, il n'y a que quelques exemples de privation de sentiment dans les parties qui conservoient le libre exercice des mouvemens. L'une & l'autre espèce peut être universelle ou particulière. On lui a donné le nom de *Paraplégie* lorsque toutes les parties au-dessous du cou sont affectées, & elle a été appelée *Hémiplégie*, lorsque la moitié du corps, divisé en deux parties latérales, étoit paralysée.

La Paralyse est rarement primitive, mais elle succède communément à l'apoplexie, quelquefois à l'épilepsie & aux autres maladies convulsives.

L'avant-coureur de cette maladie est un engourdissement, qui croissant in-

Insensiblement dégénère enfin en Paralyse. Les symptômes qui la constituent sont simples, en petit nombre & nullement équivoques ; le mouvement & le sentiment étant des fonctions qui tombent sous les sens, on s'apperçoit d'abord de leur inexercice, & on juge sûrement qu'une partie est paralysée par son insensibilité & son inaptitude au mouvement ; on en est plus assuré dans les parties internes par le dérangement total des fonctions auxquelles le mouvement & le sentiment sont nécessaires.

Dans cette maladie, le pouls est languissant, petit, rare, lent & mollet ; quelquefois aussi, fréquent, inégal & intermittent sans régularité : l'urine est presque toujours claire & tenue, ou bien elle est rouge, à cause de la faiblesse des reins.

Lorsque la Paralyse est universelle, lorsqu'elle mérite les noms de *Paraplégie* & d'*Hémiplégie* ; lorsqu'elle attaque les organes extérieurs des mouvemens musculaires, elle s'annonce clairement au premier coup d'œil par l'impossibilité où est le malade d'exécuter aucun mouvement, par la flaccidité des parties paralysées, par la convulsion des muscles antagonistes.

302 PARALYSIE.

Dans l'hémiplégie qui s'étend sur le visage, la paupière du côté affecté est abaissée, les lèvres sont tirillées par les muscles de l'autre côté, elles obéissent à leur effort qui n'est point contre-balançé par celui des antagonistes, privés de leur action, la bouche est tournée, en se portant d'avantage du côté sain, elle défigure le visage & fait un petit gonflement de ce côté : il y a beaucoup de Paralyties qui n'ont d'autres symptômes que cette distorsion de la bouche, & qui n'en sont pas moins bien caractérisées.

La Paralytie des nerfs optiques se connoît par la cécité ; celle des nerfs acoustiques, par la surdité ; des nerfs olfactifs & gustatifs, par la perte de l'odorat & du goût ; des nerfs qui servent au tact, par la privation de ce sens, &c.

PARAPHRÉNÉSIE.

C'est une espèce de délire phrénétique, dépendant le plus ordinairement de l'inflammation du diaphragme.

Les symptômes qui caractérisent cette Phrénésie sympathique sont une chaleur vive & une douleur aiguë, rap-

PARAPHRÉNÉSIE. 303

portées au bas de la poitrine, un délire violent & continuel, une respiration très-difficile, laborieuse, petite & fréquente, un rire inconsidéré, tumultueux, convulsif, une toux opiniâtre, un hocquet presque continuel, une palpitation très-sensible aux hypochondres, qui sont en même-temps rentrés & comme repliés en dedans; la douleur de tête est moins forte, les yeux sont moins étincelans, moins hagards, moins furieux, & le visage est moins rouge que dans la phrénésie idiopathique, dont le siège est dans la partie même où se font appercevoir les principaux symptômes.

Lorsque dans une phrénésie on trouve le pouls grand, fort élevé, en un mot supérieur quoique non critique, la phrénésie peut être regardée comme idiopathique; lorsqu'au contraire le pouls est inférieur, petit, serré, inégal, convulsif; on peut assurer que c'est une espèce de paraphrénésie, c'est-à-dire, une phrénésie sympathique, dont le siège est dans le diaphragme ou dans l'estomac & les intestins. Cette distinction est très-importante & le signe très-assuré.

PASSION ILIAQUE.

On appelle aussi cette maladie *Volvulus* ou *Miserere* ; elle vient plus ou moins lentement , mais toujours par degrés. On ressent une douleur très-vive , tantôt au-dessus & tantôt au-dessous de l'ombilic , & l'une ou l'autre de ces deux parties est enflammée. Il paroît au-dehors une tumeur qui feroit croire que l'intestin malade est tordu & replié comme une corde : on vomit premièrement tout ce qui est contenu dans l'estomac ; on rejette ensuite la bile , la matière chyleuse & les excréments , jusqu'aux lavemens & aux suppositoires , les selles étant totalement supprimées. On respire difficilement , & l'on rejette par la bouche tout ce qu'on prend d'alimens & de boissons. L'examen des matières que l'on rend peut faire juger du lieu où est le vice local. Si la cause de la maladie n'occupe que la partie supérieure du duodenum , ce qu'on rejette n'est point mêlé de matières fécales ; mais si le mal est un peu plus bas , on vomit aussi les excréments. L'anus est très-exactement fermé ; enfin la bouche , les rapports , tout le corps exhale une odeur fétide ; ce qui

PASSION ILIAQUE. 305
 est suivi du hocquet, du délire, de convulsions, de sueurs froides, du refroidissement des extrémités, de palpitations, de syncope & enfin de la mort.

PASSION HYSTÉRIQUE.

Ce nom est le même que *suffocation utérine, vapeurs hystériques, épilepsie utérine, &c.*

La passion hystérique est sujette à des retours ou paroxysmes qui sont plus ou moins fréquens, plus ou moins longs, plus ou moins violens, accompagnés de plus ou moins d'accidens, selon les différens sujets ou les différentes circonstances. Ces retours sont toujours irréguliers & ne gardent aucune période certaine; le mal est extrême tant qu'ils durent, mais dès qu'ils sont finis, les malades se trouvent dans un état tranquille, & quelquefois dans un état qui ressemble à celui d'une parfaite santé.

Ces retours s'annoncent ordinairement par des baillemens, des pandiculations, des hocquets, des borborygmes, des rougeurs qui montent tout à coup au visage, accompagnés d'une cha-

306 PASSION HYSTÉRIQUE.

leur vive, & bientôt suivis d'une pâleur & d'un froid proportionné à la rougeur & à la chaleur qui ont précédé. Les mêmes retours finissent par des soupirs profonds & lentement répétés; par l'éruption de vents qui sortent de l'estomac, & sur-tout par l'écoulement plus ou moins abondant d'une humeur féreuse, lymphatique & quelquefois fanguinolente qui coule du vagin.

Dans le fort du paroxysme il n'y a point de fonction dans l'économie animale qui ne puisse être dérangée & qui ne le soit souvent: ainsi à l'égard des fonctions animales, il y a des assoupissemens avec perte quelquefois absolue de connoissance & de sentiment, & quelquefois avec une liberté confuse d'entendre, & même de voir sans en pouvoir donner aucun indice pendant l'attaque; des délires, des paralysies passagères & presque momentanées d'un bras, d'une jambe, de la main, de quelque doigt, des convulsions & des mouvemens convulsifs des bras & des jambes, des doigts, des yeux, de la tête, sur-tout du tronc du corps qui se plie en avant & en arrière, qui reste quelque temps plié dans l'un ou dans l'autre sens, & quelquefois dans une

PASSION HYSTÉRIQUE. 307

situation droite : enfin les malades fondent quelquefois en larmes sans aucun sujet ; & quelquefois elles font des éclats de rire encore moins raisonnables.

A l'égard des fonctions vitales , les malades tombent dans la foiblesse & la pamoison ; le cœur bat & palpite irrégulièrement , le pouls change & varie en mille façons , la respiration varie de même , & quelquefois la respiration , le battement du cœur & la pulsation des artères disparaissent entièrement.

Enfin à l'égard des fonctions naturelles , les attaques sont ordinairement avec des hocquets , des cardialgies , des nausées , des vomissemens , & sur-tout des borborigmes presque continuels.

Les malades se plaignent outre cela de chaleurs dans tout le corps , qui les obligent de se découvrir , & qui bientôt sont suivies d'un refroidissement qui les fait frissonner ; elles se plaignent de douleurs aux reins , au dos , aux cuisses , au côtés de la poitrine , & sur-tout à la tête , où ces douleurs n'occupent qu'une étendue assez médiocre ; elles sont pulsatives ou tensives & ordinairement tensives & pulsatives à la fois. Elles occupent différens endroits

308 PASSION HYSTÉRIQUE.

de la tête, au front, aux tempes, au derriere ou au sommet de la tête.

On juge bien que les accidens nombreux dont on vient de parler n'arrivent pas tous à la même malade, & ne se présentent pas tous à la fois; mais il n'y en a aucun qui n'arrive quelquefois dans quelque malade, & qui par conséquent ne doive être regardé comme symptôme de cette maladie.

Entre ces différens accidens, il y en a quatre principaux qui s'observent dans toutes les attaques, quoique ce ne soit pas toujours au même degré, & qu'on peut regarder comme essentiels au mal.

- 1° L'attaque commence toujours par quelque impression sourde & par quelque mouvement obscur que la malade ressent dans la matrice.
- 2° Cet état est bientôt suivi d'un resserrement du cou plus ou moins grand, qui fait que la malade se plaint qu'elle est étranglée.
- 3° La poitrine est en même-temps ressermée par en bas, au tour des fausses côtes, comme par un cercle de fer.
- 4° Enfin on sent dans le bas-ventre comme une boule qui roule & se promene dans différens endroits, tantôt plus grande & plus molle, tantôt plus petite & plus dure.

PASSION HYSTÉRIQUE. 309

On doit distinguer dans la Passion hystérique trois différens états. Dans le premier, il y a toujours les quatre symptômes dont on vient de parler quoique foibles; mais la connoissance & le sentiment subsistent de même que la respiration & le battement du cœur & des artères, avec quelque peine & quelque irrégularité que ces fonctions s'exécutent. Ce premier degré de la Passion hystérique est commun.

Dans le second état, outre les quatre symptômes patognomoniques qui sont plus forts, la connoissance & le sentiment se perdent. Toutes les parties du corps sont en souffrance; & agitées par différens mouvemens convulsifs; mais la respiration & le pouls subsistent quoique foiblement, & avec une très-grande irrégularité. Ce second degré du mal est plus rare.

Enfin, dans le troisieme état, les mouvemens des parties cessent absolument: la respiration même & le pouls paroissent cesser aussi: les malades restent immobiles, froides, sans sentiment, sans connoissance, sans apparence de respiration ni de battemens du cœur; enfin entièrement semblables à des mortes. Cet état effrayant dure

310 PASSION HYSTÉRIQUE.

quelquefois assez long-temps ; on a des observations qu'il s'est soutenu pendant trois jours ; il est si semblable à la mort qu'on s'y est mépris , & qu'il est arrivé plus d'une fois qu'on a enterré ces malades comme mortes. Ce dernier état du mal est heureusement très-rare.

La Passion hystérique du premier & du second degré n'est pas difficile à reconnoître. Ordinairement avant qu'on appelle le Médecin , il en a précédé plusieurs attaques , qui ont déjà mis au fait la malade elle-même. En tout cas , on reconnoitra aisément le mal par la nature de ses retours qui se ressemblent tous , & encore mieux par les quatre symptômes pathognomoniques : l'agitation de la matrice , l'étranglement du gosier , le resserrement de la poitrine & la boule roulante du bas-ventre , qui se montrent dans toutes ces attaques quoi qu'à différens degrés.

Il faut cependant prendre garde de ne pas trop déferer aux idées des malades qui sont dans l'usage de donner le nom de *Vapeurs hystériques* à toutes les peines , les inquiétudes , les chagrins qu'elles ont , à tous les accidens des mauvaises digestions qui leur arri-

PASSION HYSTÉRIQUE. 311

vent, à toutes les indigestions qu'elles se procurent, à toutes les foiblesses où elles tombent dans les maladies de langueur ou de consommation; on doit surtout avoir attention de ne pas confondre les vapeurs hystériques qui sont propres aux femmes, & où l'on observe les quatre symptômes pathognomoniques avec les vapeurs hypochondriaques qui sont communes aux femmes & aux hommes, & où tous ces symptômes ne paroissent pas.

La plus grande difficulté du Diagnostic regarde la Passion hystérique du troisième degré, quand les malades sans connoissance, sans sentiment & sans mouvement, & ce qui est plus effrayant encore, sans respiration & sans pouls tiennent tout le monde en suspens, embarrassé à décider si le mal est une simple attaque de vapeurs hystériques, ou si ce n'est pas une syncope, une apoplexie, une attaque d'épilepsie ou même la mort. Dans une pareille situation, il y a deux observations à faire qui peuvent donner quelques lumières pour la décision: la première qu'une attaque de cette violence, supposé qu'elle soit hystérique a dû être précédée par plusieurs autres attaques qui ont pu déjà

312 PASSION HYSTÉRIQUE.

donner quelques lumières sur la nature du mal. La seconde, que cette attaque si elle est hystérique a dû commencer par les quatre symptômes pathognomoniques des vapeurs hystériques. Ainsi ces deux observations, surtout quand elles sont réunies, servent à fixer le jugement qu'on doit porter. Il est bon cependant de parcourir les autres signes qui peuvent servir au Diagnostic dans ces cas.

1° On peut distinguer la vapeur hystérique d'avec la syncope, en ce que, dans la Passion hystérique, la cessation du pouls est plus grande que dans la syncope. Il n'est point de syncope, à moins qu'elle ne soit prête à finir par la mort, où les pulsations du cœur disparaissent aussi parfaitement que dans la vapeur hystérique dont il est question, & avec laquelle la syncope peut être confondue.

En ce que la cessation du pouls dure plus long-temps dans la vapeur hystérique que dans la syncope. Il n'est point de syncope qui dure au-delà d'une heure, & il est ordinaire de voir durer des jours entiers la vapeur hystérique de la troisième espèce, qu'on pourroit confondre avec la syncope.

En

PASSION HYSTÉRIQUE. 313

En ce que dans la syncope on ne sent aucun mouvement dans le bas-ventre, au lieu que dans la vapeur hystérique, à moins qu'elle ne soit extrême, on en sent ordinairement, surtout à la région de la matrice, ce qu'on reconnoît encore mieux en l'examinant par le vagin.

2° On peut distinguer plus facilement encore la vapeur hystérique de la troisième espèce d'avec l'attaque d'apoplexie, en ce que l'attaque d'apoplexie n'est point précédée des symptômes propres aux vapeurs hystériques, & qui en annoncent les attaques.

En ce que dans l'attaque d'apoplexie il n'y a point d'agitation convulsive, ni dans le bas-ventre, ni dans la matrice, au lieu qu'il y en a toujours dans l'attaque de passion hystérique de la troisième espèce, à moins qu'elle ne soit portée au dernier degré.

En ce que dans l'attaque d'apoplexie le pouls & la respiration ne cessent point, au lieu qu'ils cessent ou paroissent sensiblement cesser dans la vapeur hystérique de la troisième espèce.

3° On distingue la vapeur hystérique de la troisième espèce d'avec l'épilepsie à peu près par les mêmes si-

○

314 PASSION HYSTÉRIQUE.

gnes : en ce que l'attaque des vapeurs commence par les signes qui lui sont propres , ce qui n'arrive pas dans l'épilepsie.

En ce que la respiration & le pouls cessent dans les vapeurs hystériques & ne cessent pas dans l'épilepsie.

En ce qu'il y a dans la vapeur hystérique jusqu'à son dernier période , des mouvemens convulsifs dans le bas-ventre & sur-tout dans la matrice , ce qui n'arrive jamais dans l'épilepsie.

Enfin , en ce que dans l'épilepsie il distille de l'écume de la bouche des malades , ce qui n'arrive point dans les attaques hystériques quelque violentes qu'elles soient , parce que dans ces attaques la respiration ne se fait point ou se fait si foiblement que l'air expiré ne peut pas être fouetté avec la salive & l'élever en écume comme cela arrive dans l'épilepsie , où la respiration se fait avec force & par secousses.

Il est cependant bon d'avertir que quelques Médecins donnent le nom d'*épilepsie utérine* , ou d'*épilepsie hystérique* aux attaques de vapeurs hystériques où les malades sans connoissance sont agités de mouvemens convulsifs ; on peut se prêter à cette dénomination quoi-

PASSION HYSTÉRIQUE. 315

qu'impropre, pourvu qu'on se souvienne que ce n'est tout au plus qu'une épilepsie sympathique, & qu'à parler comme il faut, ce n'est pas une véritable épilepsie.

4^o Quelquefois la violence de l'attaque hystérique monte à un tel point, que toutes les fonctions cessent entièrement ou paroissent cesser. Dans ce cas, ce n'est plus d'avec l'apoplexie ou l'épilepsie qu'il faut distinguer le mal, mais d'avec la mort même à laquelle il ressemble si fort que des personnes instruites pourroient y être trompées, & qu'on enterreroit pour mortes des femmes qui ne le seroient pas. Dans ce cas, il faut tâcher de découvrir s'il ne reste pas encore dans ces malades quelque mouvement de respiration, car, pour peu qu'il en reste, c'est une preuve qu'elles vivent. Pour cet effet, on met sur les lèvres quelques brins de coton charpi pour voir si le soufle ne l'ébranlera pas. On présente à la bouche un miroir pour observer s'il ne sera pas terni par la respiration. On met sur la poitrine un verre plein d'eau que le moindre mouvement des côtes puisse ébranler.

On ne se fie pas même à ces signes.

O ij

316 PASSION HYSTÉRIQUE.

On examine si les membres sont flexibles, ce qui décide qu'on vit. On ouvre les yeux pour voir si la prunelle n'est pas couverte d'une espèce de toile qui la ternit, ce qui désigne la mort. On fait plus, on brûle à ces malades le talon avec un fer rouge, pour voir si la vivacité de la douleur ne leur fera pas faire quelque mouvement.

Enfin on applique aux cuisses ou au gras des jambes un emplâtre vésicatoire bien chargé de poudre de cantharides; s'il se forme des cloches dessous, c'est une preuve que la malade est encore en vie, & l'on a grand sujet de craindre qu'elle ne soit morte s'il ne s'en forme point. Mais quand tous ces signes s'accorderoient à annoncer la mort, il ne faut pas se presser d'enterrer les cadavres; mais il faut s'obstiner à les garder jusqu'à ce qu'ils sentent mauvais & qu'ils donnent des marques certaines de putréfaction, pour n'avoir pas à se reprocher d'avoir par précipitation laissé enterrer une personne en vie.

PÉRIPNEUMONIE.

C'est l'inflammation du poumon ; elle se reconnoît aux marques suivantes : la fièvre est aiguë & continue, la respiration est difficile & fréquente, l'haleine brûlante. Ajoutez à ces signes la toux, la pesanteur des hypochondres & de toute la poitrine, accompagnée d'une tension qui le plus souvent ne fait aucune douleur. Les joues sont rouges & gonflées, le bout du nez relevé, les veines temporales sont gonflées, les yeux gros & saillants, la langue est sèche : elle est d'abord d'un rouge jaunâtre, ensuite elle devient épaisse & noire dans l'accroissement de la maladie ; enfin elle se fend & s'attache aux doigts quand on la touche : on ressent aussi quelque douleur entre les deux épaules avec un grand dégoût & un desir pressant de boire de l'eau fraîche & de respirer un air-frais. Le pouls est ondulent, mollet, grand & vite, souvent intermittent & intercurrent, rarement redoublé ou à deux pulsations. Ce qui se détache par la toux est écumeux, tantôt sanguinolent & tantôt jaune ; le malade demeure volontiers couché sur le dos, parce que, lorsqu'il

O iij

318 PÉRIPNEUMONIE.

est couché sur le côté, il lui semble qu'il va étouffer. Lorsque le mal est plus violent, on est travaillé d'une insomnie presque continuelle; on s'assoupit sans pouvoir dormir que quelques instans; les crachats que l'on rend sont très-rouges & sanglans, les extrémités commencent à devenir froides, les ongles livides & raccornies. Si, dans cet état, il survient une hémorrhagie du nez abondante avec un dévoiement bilieux & écumeux, on peut espérer la guérison.

Du reste, les symptômes sont à peu près les mêmes dans la Péripneumonie que dans la pleurésie; si ce n'est que dans la première, ils sont plus modérés & en même-temps plus pernicieux.

PÉRIPNEUMONIE FAUSSE.

C'est un engorgement du poumon qui ne tient point de l'inflammation. L'oppression, la toux, la douleur sourde & gravative en sont les principaux signes. Les crachats sont ordinairement blancs, gluans, écumeux, rarement sanglans; la fièvre ne répond pas à l'état de la poitrine, & le pouls est quelquefois lent & petit. On a des frissonne-

PÉRIPNEUMONIE FAUSSE. 319

mens tant au commencement que dans le cours de la maladie ou des alternatives de froid & de chaud. La langue est souvent chargée; on se plaint d'anxiétés; on tombe dans l'assoupissement.

Il peut arriver que la fausse Péripneumonie soit compliquée avec la vraie, ce qui devient très-difficile à bien juger.

PERTE DE SANG.

Cette maladie porte deux caractères différens. Quelquefois les écoulemens quoiqu'excessifs gardent encore une apparence de période régulière, & alors la maladie retient le nom de *Règles immodérées*. Quelquefois, au contraire, les écoulemens ne suivent aucun ordre périodique, mais pèchent seulement par l'abondance ou par la durée, & alors la maladie est connue sous le nom de *Perte de sang*. Ce sont donc deux espèces différentes de la même maladie, qu'il est nécessaire pour l'ordre d'expliquer séparément.

RÈGLES IMMODÉRÉES. La quantité de sang qui s'évacue par les règles dépend de trois conditions, de la période du retour des règles, de la durée de leur écoulement & de la quantité de sang qui s'écoule; on peut donc en

inférer que les règles peuvent être immodérées par rapport à chacune de ces conditions : quand les retours sont trop fréquens , les écoulemens trop longs & l'abondance trop grande. Il ne reste qu'à indiquer en combien de manières les dérangemens de ces trois conditions peuvent se combiner.

Ces conditions peuvent pécher séparément & une à une ; par-là les règles peuvent être immodérées , ou parce qu'elles reviennent trop souvent , ou parce qu'elles durent trop long-temps , ou parce qu'elles coulent trop abondamment , ce qui constitue le premier ordre de règles immodérées.

Ces conditions peuvent pécher deux à deux à la fois , & alors les règles seront immodérées , parce qu'elles reviendront trop souvent & dureront trop long-temps , & seront trop abondantes , ou parce qu'elles seront trop abondantes & reviendront trop souvent , ce qui constitue un second ordre de règles immodérées.

Ces conditions peuvent pécher toutes les trois ensemble , c'est-à-dire , que les règles reviendront trop souvent , dureront trop long-temps , & seront en même-temps trop abondantes , ce

qui donnera un troisieme ordre de régles immodérées.

Pour ne point tomber dans l'erreur sur cette matiere, il est nécessaire de remarquer que, comme il est impossible de fixer la juste mesure des régles dans l'état naturel, parce que leur retour, leur durée, leur abondance varient dans les différens sujets suivant l'âge, le tempéramment, le climat, la maniere de vivre, &c. il est impossible aussi de déterminer au juste en quel cas on doit regarder les régles comme immodérées, parce que ce qui constitue dans quelques femmes un état de maladie peut ne constituer en d'autres qu'un état purement naturel. Ainsi il ne faut pas se presser de regarder les régles comme immodérées, seulement parce qu'elles sont plus fréquentes ou plus abondantes, ou qu'elles durent plus long temps; il faut outre cela qu'elles soient accompagnées ou suivies de symptômes qui annoncent un état contre nature, tels que le dégoût, la pâleur, l'abattement & l'épuisement, la bouffissure des pieds, le dépérissement général, &c.

Les Pertes de fang, pour mériter ce nom, doivent être fort abondantes, ou

durer long-temps si elles sont médiocres. Quand l'écoulement est abondant, la Perte porte le nom d'*Hémorrhagie de la matrice* : quand il est médiocre, mais qu'il dure long-temps, on l'appelle *fuinement de sang de la matrice*.

Il y a moins de difficulté à se décider sur les Pertes de sang que sur les règles immodérées ; car on peut, sans craindre de se tromper, regarder comme une perte & par conséquent comme une vraie maladie, tout écoulement de sang qui est fort abondant quelque peu qu'il dure, ou qui est fort long supposé qu'il soit médiocre.

Au reste, les Pertes de sang qui arrivent quelquefois dans les femmes enceintes & les vidanges ou lochies qui deviennent quelquefois immodérées dans les couches & dans les fausses-couches, sont comme on juge bien de véritables Pertes de sang, comprises par conséquent dans la généralité de la maladie que nous traitons ; mais comme elles arrivent dans des conjonctures particulières, & qu'elles constituent des cas singuliers ; on en parlera à leurs articles.

Dans les Pertes de sang, les malades sont foibles, abattues, épuisées à un degré plus ou moins grand, suivant

l'abondance ou la durée de la Perte.

Les pulsations du cœur, & par conséquent celles des artères sont petites, lentes & foibles, tant par le défaut de sang que par le défaut d'esprits animaux. Le visage est pâle, décoloré, les extrémités sont froides. Les malades perdent bientôt l'appétit, & leur dégoût augmente à proportion que le mal continue.

Quelque peu d'attention que les malades ayent à manger peu & à ne manger que des choses saines, elles font mal la digestion, soit par le défaut de levains digestifs qui manquent ou qui ne sont fournis qu'en petite quantité, soit par l'inertie des fibres de l'estomac qui sont dans le relâchement, & qui n'aident pas à l'action des levains. Les malades maigrissent donc à vue d'œil. Souvent il se forme des obstructions dans les viscères du bas-ventre, parce que les humeurs qui s'y filtrent s'arrêtent dans leurs canaux, à travers lesquels elles ne sont plus poussées comme à l'ordinaire, ni par la circulation du sang qui est trop rallentie, ni par le ressort des fibres des viscères qui sont dans l'atonie.

Les malades tombent peu à peu dans

O vj

l'état connu en Médecine, sous le nom de *Cachexie*, dans lequel il y a plus de lympe & de sérosité dans les vaisseaux que de sang. La lympe séreuse qui abonde alors dans le sang est rarement naturelle, mais elle est plus souvent viciée ou par le mélange du chyle mal préparé que les premières voyes fournissent, ou par le mélange des humeurs récrémentitielles. Alors, quand les malades sont long-temps debout ou assises, les jambes & les pieds deviennent œdémateux. Au contraire, quand les malades gardent le lit, les extrémités inférieures désenflent, parce que la situation horisontale facilite dans ses parties la circulation du sang de la lympe. Mais alors le visage, les paupières, le tour des yeux deviennent œdémateux, parce que ce sont les parties les plus lâches du corps, celles qui ont le moins de ressort, & où par conséquent le cours du sang, & sur-tout de la lympe est le plus facilement ralenti. Peu à peu, par la continuation du mal, l'œdème augmente, gagne les jambes, les cuisses, les reins, & devient enfin une anasarque universelle. Quelquefois même la sérosité s'épanche dans le bas-ventre ou dans la poitrine, lors-

qu'il y a dans ces cavités quelque embarras ou quelque obstruction locale qui y gêne la circulation du sang & de la lymphe. Quand les malades sont debout ou assises, que l'orifice de la matrice est assez connivent pour laisser sortir le sang, il coule hors de la matrice à mesure qu'il y tombe & tel qu'il y tombe, c'est à dire, fluide, rouge, chaud, sans odeur; mais si l'orifice de la matrice est fermé ou si les femmes sont couchées, le sang retenu dans la matrice s'y fige & y forme des caillots plus ou moins gros, plus ou moins durs, plus ou moins fétides, suivant qu'ils y ont croupi plus ou moins de temps. Ces caillots, quand ils se présentent pour sortir, mettent les fibres de la matrice dans des contractions systalliques & forcent ainsi le passage, ce qui ne se fait point sans douleur dans la matrice & sur-tout dans l'orifice; cette douleur est plus ou moins vive suivant que ces parties sont plus ou moins enflammées, irritées; suivant que l'orifice est plus ou moins resserré; suivant que les caillots sont plus ou moins gros ou durs. La douleur que les malades ressentent alors les jette souvent dans des pamoisons. La même chose arrive quand l'estomac

souffre par la mauvaise digestion ou les entrailles par les vents. Outre cela les malades s'évanouissent souvent quand il leur arrive quelque peine d'esprit, ou même quand elles entreprennent de se mettre sur leur séant ou de se tenir debout un instant. Ainsi les syncopes ou les pamoisons sont des accidens fréquens dans toutes les Pertes de sang considérables. Il peut même arriver & il arrive souvent que la sortie des caillots, lorsqu'elle est accompagnée d'une douleur vive, attire des convulsions ou des mouvemens convulsifs, parce qu'alors les reflux violens qui se font de la matrice mettent dans des contractions fortes & par conséquent convulsives plusieurs parties qui sont sympathiques avec la matrice.

P E S T E.

Il est assez difficile de donner une description bien exacte de cette maladie, qui, quoique toujours très-dangereuse dans ses effets, est cependant très-variée dans sa marche; nous nous contenterons de copier ici la description de la Peste de 1350, qui fut universelle, & dont toutes les autres s'en rapprochent plus ou moins.

Une lassitude mortelle, des foiblesses, des langueurs étoient les avant-coureurs de cette maladie. Dès les premières impressions, le pouls se dérangeoit, il se concentroit, il se déroboit pour ainsi-dire au toucher, il étoit fréquent & intermittent; quelquefois il étoit d'abord plein & ondueux, il s'abaissoit ensuite : dans ces variations du pouls, la première cause étoit sans doute le cerveau; cette partie recevoit les premières atteintes & les portoit sous différens dehors dans les autres visceres. Quelques malades étoient accablés d'un sommeil si profond, qu'on ne pouvoit les réveiller; cette tranquillité léthargique n'étoit qu'un passage plus doux & plus assuré de la vie à la mort. D'autres, agités par des inquiétudes & des insomnies perpétuelles, tomboient dans des accès de folie; plusieurs avoient les sens appésantés, l'esprit & le corps étoient engourdis, la langue embarrassée ne permettoit qu'un bégayement qui étoit toujours d'un mauvais augure. A tous ces troubles funestes du cerveau succédoit le renversement de toute l'économie animale; l'estomac étoit bouleversé par des vomissemens perpétuels; tous les couloirs destinés à diverses se-

crétions étoient forcés par des fluides qui leur étoient étrangers ; le sang fortoit de ses vaisseaux par le nez, par les poumons, par les intestins, par les reins ; ce débordement de fluides qui rompoit toutes les digues enlevoit les malades dans un ou deux jours. Toutes les matieres qui fortoient de ces corps accablés exhaloient une odeur insupportable ; la sueur, les excréments, les crachats, l'haleine faisoient d'abord l'odorat par leur fétidité. Les urines étoient troubles, épaisses, noires ou rouges ; quelquefois elles couloient abondamment, souvent elles étoient presque supprimées ; en plusieurs malades elles étoient limpides, & peu différentes de celles qui s'écoulent des corps qui jouissent de la santé ; mais quelque variété qu'elles présentassent, elles déposent toujours un sédiment.

Les matieres fécales étoient diversement colorées, elles étoient noires, jaunes ou cendrées ; les déjections étoient aussi copieuses que dans la lienterie ; cependant, malgré ce cours de ventre obstiné, les hypochondres & même tout le ventre étoient fort tendus, ce qui empêchoit les poumons d'agir avec liberté ; aussi étoient-ils agi-

tés par une toux qui ne les dégageoit point par des crachats. De toutes ces parties si maltraitées, la maladie se répandoit sur les dehors du corps; au second ou au troisieme jour, la peau se couvroit d'exanthêmes noirs, rouges ou bleuâtres; aux aisselles, aux aines, derriere les oreilles, il s'élevoit des tumeurs qui se terminoient diversement; tantôt elles se changeoient en phlegmons, tantôt en charbons. Quand les tumeurs s'étoient purgées par la suppuration, il étoit dangereux de fermer les issues que se faisoit la matiere déposée.

PETITE VÉROLE.

On distingue ordinairement la Petite Vérole en *discrete* & en *confluente*; quoiqu'il soit très-probable que ce ne sont que les différens degrés de la même maladie. Nous suivrons ici la distinction ordinaire.

Il est assez difficile de donner une histoire exacte de tout ce qui se passe dans la Petite Vérole, à cause des variétés sans nombre auxquelles elle est soumise. Les pustules solitaires sont ordinairement plus élevées, mais l'enflure générale est plus considérable dans les

330 PETITE VÉROLE.

confluentes : on sçait que les grains de la Petite Vérole s'élevent sur toute la surface de la peau, sans en excepter la paume des mains, la plante des pieds & les parties génitales ; ils affectent encore le globe des yeux ainsi que les cavités du nez, de la bouche & du pharinx ; mais voyons en particulier les symptômes qui caractérisent chacune des deux espèces que nous avons annoncées.

PETITE VÉROLE DISCRETE. Elle commence par des battemens, des langueurs, des baillemens, des frissons dont on ne peut d'abord découvrir la cause. La fièvre survient ensuite avec une chaleur continue qui n'est pas fort vive dans cette espèce bénigne. On ressent des douleurs à la tête, au dos, dans les reins, dans les membres, mais singulièrement à l'endroit appelé la fossette du cœur, quand on presse cette partie avec la main. On a des nausées, de petits vomissemens ; les adultes ont beaucoup de disposition aux sueurs, au lieu que les enfans ne s'en font presque jamais. Les adultes sont encore peu engourdis & assoupis ; les enfans, au contraire, le sont beaucoup, & même quelquefois ils sont sujets à des attaques d'épilepsie, pour ne rien

PETITE VÉROLE. 331

dire des diarrhées qui sont assez rares dans cette espèce. Dans l'éruption, la peau de la tête & du visage, ensuite celle des mains, des bras, du cou de la poitrine & des parties inférieures se couvre de petits points rouges, semblables à la morsure d'une puce, & qui prennent peu à peu la forme de grains marqués comme d'une petite pointe qui en est le centre; à mesure que ces grains s'élevent & grossissent, les espaces ou il n'y en a point deviennent rouges & enflammés; & alors on a des maux de gorge qui augmentent de plus en plus. Non-seulement les interstices commencent à rougir vers le huitième jour quand le mal suit sa nature sans dégénérer, ils s'enflent aussi proportionnellement au nombre des boutons qui y viennent, ce qui ne se fait pas sans beaucoup de tension & de douleur lancinante. Le mal faisant des progrès, les paupières s'étendent & se gonflent sous la forme d'une vessie enflée & luisante, qui couvre l'œil & l'empêche de voir. Après le huitième jour, les bourons du visage de rouges & polis deviennent rudes & blanchâtres & ensuite jaunes. Peu à peu il en sort une matière d'un jaune tirant sur le brun

332 PETITE VÉROLE.

& qui est mobile dans l'enveloppe du bouton. Dans le temps que les boutons du visage se dessèchent & suppurent, leurs interstices sont d'une couleur vermeille comme doivent être les pustules même avant la suppuration, & les boutons des mains & du reste du corps deviennent moins rudes & plus blancs. Le onzième jour le visage n'est plus si enflé ni si enflammé, & toutes les pustules du corps parvenues à leur juste grandeur & à leur vrai point de maturité, se dessèchent, tombent & disparaissent enfin le quatorze ou le quinzième jour. Cependant celles des mains qui sont les plus lentes dans tout leur cours, ne tombent qu'un ou deux jours après & d'une façon particulière; car elles rompent la peau, tandis que les autres se détachent par écailles, & ce sont ces écailles qui laissent après elles diverses cavités, quoiqu'il faille avouer que la matière des pustules est ordinairement si douce dans cette espèce de Petite Vérole, qu'on en est rarement marqué.

Enfin on est ordinairement constipé pendant tout le cours de cette maladie, ou du moins on va très rarement à la selle. La diarrhée, tant dans les adultes

PETITE VÉROLE. 333

que dans les enfans, fait cependant ici quelques exceptions.

PETITE VÉROLE CONFLUENTE. Les symptômes qui précèdent cette espèce sont ordinairement les mêmes que ceux qui annoncent la *discrète*; mais ils sont beaucoup plus violens. Le malade a plus de fièvre, de douleurs, de nausées, de vomissemens; les yeux sont vifs, animés, brillans, par une liqueur fine & chaude dont ils sont arrosés; on a des anxiétés, des oppressions assez considérables; les adultes suent moins que dans le genre discret & ont quelquefois un flux de ventre qui n'est pas de longue durée: les enfans sont plus assoupis, ce qui va souvent jusqu'à une si forte affection comateuse qu'il faut les pousser sans cesse pour les tenir éveillés, & encore n'en peut-on gueres venir à bout. Cette espèce se manifeste ordinairement le troisieme jour, quelquefois plutôt & presque jamais plus tard, à moins que les pustules ne soient comme suspendues par quelques violentes douleurs; & alors, pour se tenir long-temps cachées, elles n'en sont pas moins redoutables & moins nombreuses.

Il s'en faut beaucoup que les choses tournent ici aussi favorablement

334 PETITE VEROLE.

après l'éruption que dans le genre dif-
cret ; la diarrhée des adultes est le seul
symptôme qui se dissipe. Les autres
diminuent cependant un peu pour l'ordi-
naire & vont toujours en décroissant à
mesure que l'éruption s'avance, sur-tout
pendant le jour ; car vers le soir ils
redoublent pour ne disparoître qu'après
une entière suppuration.

L'éruption de cette espèce ne pro-
duit point de grains épars çà & là com-
me dans la précédente ; ils sont joints,
unis, confondus, c'est-à-dire tantôt co-
hérens & tantôt entassés les uns sur les
autres. Les pustules sont plus larges aux
pieds & aux mains que par tout le
corps, & plus on va de l'extrémité des
membres en montant vers le tronc, plus
elles sont petites & serrées. Semblables
d'abord à de petites vessicules, elles
couvrent tout le visage & ressemblent
ou à un érysipele ou à la rougeole, sans
cependant qu'on puisse s'y tromper, si
ce n'est du premier coup d'œil ; car
d'ailleurs le mal se manifeste par le
temps de l'éruption & plusieurs autres
signes différentiels.

Les boutons s'élevent peu, sur-tout
au visage, ils deviennent bientôt sem-
blables à une pellicule blanche collée à

PETITE VEROLE. 335

cette partie, & ne surpassent gueres la superficie ordinaire de la peau. Après le huitieme jour, cette petite peau devient de jour en jour plus rude, moins blanche, brune & non jaune, comme dans la bonne espèce, ce qui marque le temps de la suppuration. Cet état étant fini, on voit tomber vers le vingtieme jour de larges écailles qui laissent après elles d'horribles cicatrices. Outre tous les symptômes communs, il en est deux qui sont propres aux *confluentes* & qui sont de la plus grande importance; c'est la salivation dans les adultes & la diarrhée dans les enfans. La premiere évacuation paroît quelquefois dès le commencement de l'éruption, quelquefois le lendemain ou deux jours après, & alors le flux de ventre, qui commence quelquefois avant l'éruption dans l'âge mûr, cesse. La diarrhée ne paroît pas aussi promptement dans les enfans que la salivation dans les adultes, mais en quelque temps qu'elle se montre, elle dure autant que la maladie, à moins qu'on n'ait l'imprudence d'en arrêter le cours.

La salivation est d'abord claire & tenue & se fait si abondamment que le

336 PETITE VÉROLE.

malade mouille plusieurs serviettes dans une seule nuit. Cette évacuation ne diffère gueres de celle que l'action du mercure produit dans ceux qui ont la Vérole, si ce n'est qu'elle n'est pas de si mauvaise odeur. Mais vers le onzieme jour la salive devient si épaisse qu'on a bien de la peine à la cracher; on a soif, on touffe en buvant, on rend la boisson par les narines, on est suffoqué.

Dès ce jour le ptialisme cesse ordi-
 rement; quelquefois cependant, ce qui
 est rare, il revient après avoir entière-
 ment disparu un ou deux jours. Or
 cette évacuation venant tout à coup à
 cesser ou étant devenue si visqueuse &
 si tenace qu'on en est suffoqué, la voix
 devient rauque, tous les sens s'hébê-
 tent, & le malade est de toutes façons
 si accablé par la violence du mal,
 qu'il meurt communément le jour mar-
 qué, à moins que l'enflure du visage
 & des mains ne persiste ou n'augmente.
 Il est vrai qu'alors on ne peut empê-
 cher le visage de se désenfler un peu;
 mais sa tumeur ne doit entièrement
 s'éclipser qu'un ou deux jours après
 que la salivation a cessé, & les mains
 doivent se gonfler davantage, ce qui
 est

PETITE VEROLE. 337

est le meilleur signe de convalescence qu'on puisse avoir, au lieu qu'il n'est rien de plus sinistre que des indices contraires.

PHLEGMON.

Le Phlegmon est une tumeur dans les parties molles, accompagnée de chaleur, douleur, tension, rénitence & rougeur; cette dernière se soutient malgré la compression. Cette espèce de tumeur est donc commune aux parties graisseuses, charnues, membraneuses, tendineuses, aponevrotiques; mais elle est plus ordinaire à la peau, aux viscères, aux muscles, où les vaisseaux sanguins qui en font le véritable siège se trouvent en plus grand nombre.

Quelquefois cette tumeur est bornée, & l'on peut en marquer le contour; mais le plus souvent sa circonférence se termine par une dégradation insensible qui ne permet pas d'en fixer les limites. Quelquefois elle est sans fièvre; mais plus ordinairement la fièvre l'accompagne avec les symptômes qui lui sont propres: la chaleur, l'insomnie, la soif, les redoublemens, &c. Si la fièvre précède la tumeur, elle est essentielle & la tumeur symptomatique; si

P

338 PHLEGMON.

la fièvre & la tumeur surviennent en même-temps, elles dépendent l'une & l'autre de la même cause; mais le plus souvent la fièvre survient à la tumeur & en est l'effet ou le symptôme.

On distingue dans le Phlegmon ou inflammation quatre états ou périodes. 1° Le commencement où les accidens commencent. 2° L'augmentation où les symptômes vont en augmentant. 3° L'état ou la *consistence* où les accidens se maintiennent dans le même degré. 4° La *diminution* ou la *résolution* où les accidens diminuent, & où les tumeurs se dissipent peu à peu. Quelquefois au lieu de la résolution, la suppuration survient; alors, après que les accidens ont été portés au plus-haut degré, la tumeur se met en fonte & forme un *abcès*. Voyez ce mot. D'autrefois, ce qui est encore plus fâcheux, dans l'état même du mal la tumeur noircit, s'affaïfle, devient indolente, & la *gangrène* survient, bientôt le *sphacèle* la suit. Voyez ces mots.

L'inflammation est interne ou externe; lorsqu'elle est interne, elle produit une maladie qui prend le nom de la partie affectée, telles sont la *pleurésie*, *Hépatite*. Voyez ces mots. L'externe

PHLEGMON. 339

retient plus particulièrement le nom de Phlegmon. Il y en a de bien des espèces, il est grand ou petit, circonscript, ou non circonscript, avec fièvre ou sans fièvre, simple ou composé, &c.

La rougeur, la chaleur & la douleur distinguent suffisamment le Phlegmon de l'œdème, du squirrhe. Quant à l'éréfypele, il en est distingué non-seulement en ce que la tumeur est plus éminente dans le Phlegmon; mais encore en ce que dans l'éréfypele sa rougeur disparaît par la compression.

Pour les différences du Phlegmon, elles sont aisées à distinguer; en effet, il est facile de voir s'il est interne ou externe, grand ou petit, simple ou composé, avec ou sans fièvre, &c.

PHRÉNÉSIE.

La Phrénésie est une rêverie continuelle, accompagnée d'une fièvre aiguë, de fureur & d'autres signes d'inflammation.

A l'approche de cette maladie, on remarque beaucoup d'agitation dans les yeux, ils semblent noyés de sang, pâles & enflammés; le malade les frotte souvent, soit qu'ils soient secs ou mouillés de larmes. La langue est rude &

Pij

340 PHRÉNÉSIE.

noire; on grince les dents continuellement; il coule souvent quelques gouttes de sang du nez, & quelquefois on a mal au derriere de la tête. Outre cela le malade est brûlé de la soif; il tient sans cesse des discours extravagans & a la respiration élevée, mais rare; ses mains sont tremblantes, & il ramasse avec ses doigts des duvets & des pailles sur sa couverture. Son urine est tenue & enflammée, quelquefois aussi elle est tenue & blanche: on reconnoît l'existence décidée de cette maladie aux signes suivans: la fièvre est aiguë & continue, l'esprit est égaré, & les fonctions de l'ame s'exécutent mal. Le malade est audacieux dans tout ce qu'il fait, agité tour à tour ou par l'insomnie ou par un sommeil troublé & inquiet, en sorte qu'il s'éveille en sursaut & se jette hors du lit avec impétuosité; il crie, il est furieux; tantôt il pleure, tantôt il chante; il parle à tort & à travers; & si on l'interroge, il fait des réponses extravagantes.

P H T Y S I E.

Phytisie se dit en général de toute exténuation, consommation, amaigrissement, dessèchement & marasme qui arri-

vent au corps humain. Elle dépend assez ordinairement d'une suppuration interne.

Le foie, le pancréas, la rate, le mésentère, les reins, la matrice, la vessie peuvent être ulcérées & produire la Phrysie; mais on donne plus communément ce nom à l'ulcère du poulmon, qui est aussi le plus commun; au reste les signes sont à très-peu de chose près les mêmes, si l'on en excepte ceux qui dépendent immédiatement de la partie lésée; ainsi il nous suffira de décrire ici ceux de la Phrysie pulmonaire.

Dans sa naissance, elle est accompagnée d'une toux fréquente & de crachats sanglans que l'on rend sans douleur, & qui bientôt après deviennent foidides & enfin purulens. Dans cet état le corps commence à maigrir, on est tourmenté d'une fièvre continue hectique (*Voyez ce mot.*) qui redouble la nuit & après le repas; les travaux immodérés, la toux ou la colere font cracher quelquefois le sang mêlé avec le pus; la respiration est gênée avec douleur à la poitrine & au dos. La plupart des Phrysiques sont privés du repos de la nuit, ils ont de la peine à se coucher sur le côté douloureux; ils vomissent après le repas par la vio-

lence de la toux : plusieurs éprouvent une chaleur par tout le corps & surtout à la poitrine, il leur survient aussi des sueurs excessives & quelquefois des démangeaisons & des pustules par tout le corps. On se plaint de la salure à la bouche qui se couvre quelquefois d'aphthes ; les urines entraînent une matière huileuse ; la soif augmente ; les yeux deviennent enfoncés & le nez effilé ; les tempes se creusent ; les omoplates avançant en dehors semblent former des espèces d'ailes ; les crachats purulens sentent mauvais, sur-tout lorsqu'on les jette sur des charbons ardens ; les ongles deviennent pâles & raccornis : les cheveux tombent, le ventre est trop libre, les pieds enflent. Quelques-uns rendent, avec les crachats, des tubercules, des pierres, des lambeaux de la tunique interne des bronches, des fragmens du poumon ; enfin les crachats cessent tout à fait & l'on meurt.

La Phtysie ne se montre pas toujours avec cette évidence, & l'on rencontre tous les jours des cas où il n'est pas aisé de prononcer. La toux est quelquefois sèche, quoique la poitrine soit inondée de pus : il y a même

PHTYSIE. 343

des malades dans cet état qui ne touffent point & respirent assez librement sans même sentir de douleur à la poitrine. D'ailleurs la toux chronique & l'asthme humide ont souvent beaucoup d'affinité avec la maladie dont nous parlons, sur laquelle cependant on ne sçauroit avoir de doute lorsque les crachats sont purulens; mais il est quelquefois très-difficile de juger s'ils sont tels; car on voit tous les jours après un simple rhume des crachats qui ont toute l'apparence du pus se précipitant même dans l'eau, & qui ne sont cependant pas du pus: leur goût & leur odeur sont encore équivoques; cependant les purulents jettés sur le charbon ardent exhaleront une féridité, qu'on peut, lorsqu'on a quelqu'expérience de ces essais, distinguer de toute autre odeur.

P I E R R E.

La Pierre dans les reins produit un genre de colique qu'on a appelé *Néphrétique*. Voyez le mot *Colique*.

Lorsqu'il existe quelques Pierres ou seulement du gravier ou des glaires dans les reins, on y sent une douleur fixe très-vive & comme d'une éguille qu'on y auroit enfoncée. Quelquefois

P iv

elle s'étend le long des hanches jusqu'aux aînes, ou au testicule du même côté. On ne remarque aucune tumeur au dehors, mais on plie difficilement l'échine. Les uns ont la cuisse du même côté comme engourdie, d'autres y souffrent une crampe fort douloureuse : on a des rapports fréquens & un grand dégoût. Dans la violence du mal, on vomit d'abord de la pituite, ensuite de la bile jaune, enfin de la bile éruigineuse; après quoi les douleurs diminuent. Le ventre est resserré, en sorte que le rein pressé par les matieres ou par les vents en est d'autant plus douloureux. Si par hasard il se fait quelque évacuation, elle est un peu bilieuse & mêlée de vents. La douleur n'est pas si forte lorsqu'on se couche sur le côté malade, ou quand l'estomac est vuide; au lieu qu'elle augmente beaucoup si l'on est couché sur l'autre côté, ou lorsqu'après le repas les alimens commencent à descendre dans les intestins.

Au commencement de l'accès, on rend un peu d'urine tenue & délayée, & la douleur venant ensuite à augmenter, elle est entièrement supprimée. Mais aussi-tôt que la Pierre est descen-

due dans la vessie, l'urine coule abondamment, grossiere, chargée de sable & de graviers, & quelquefois d'assez grosses Pierres inégales ou de leurs éclats. Ces urines sont encore quelquefois pleines de bulles & fétides; & par l'ardeur qu'elles excitent au col de la vessie, elles causent des envies fréquentes d'uriner. Souvent aussi elles sont comme teintées de sang, sur-tout après un exercice violent ou après que l'on s'est fatigué à cheval.

Ceux qui sont sujets à cette maladie rendent long-temps des urines presque toujours grossieres & rougeâtres, couvertes d'une écume épaisse & tenace, & qui, lorsqu'elles sont reposées, laissent un sédiment rouge, un peu gluant & mêlé de sable: quelquefois aussi elles demeurent troubles, & si on les passe par un linge, elles laissent dessus une crasse pareille au sédiment dont je viens de parler.

Le seul pissement de ce sang a souvent découvert qu'il y avoit une Pierre dans les reins, quoiqu'on n'en ait eu d'ailleurs aucun soupçon, ni par la douleur, ni par aucun autre indice. Au reste, quand la douleur de reins est suivie de la sortie de la Pierre, celle-

ci venant ensuite à s'engager dans l'entrée de l'uretère, est cause qu'on ne rend qu'une urine claire & en petite quantité, & que même elle est souvent supprimée; mais si la Pierre est rentrée dans le rein ou tombée dans la vessie, les urines redeviennent grossières.

La Pierre est quelquefois si grosse qu'elle ne peut sortir de l'endroit du rein où elle s'est formée, ni descendre dans la cavité; c'est pourquoi on ne ressent alors presque aucune douleur, & l'urine est épaisse, trouble & rougeâtre comme celle dont on a parlé; quelquefois même elle est sanglante & laisse un sédiment semblable à du sang caillé après quelque exercice violent; mais lorsque la Pierre est descendue dans la cavité du rein, elle est poussée dans l'uretère, ou si elle est grosse, elle s'arrête & empêche les eaux de couler dans la vessie, en sorte que l'urine est supprimée ou du moins plus claire & en moindre quantité que de coutume, & l'on souffre alors une douleur très-vive. Si la Pierre n'a point encore gagné l'uretère, l'urine est grossière, trouble, rouge ou presque livide & obscure.

PIERRE DANS LA VESSIE. Lorsqu'on

PIERRE. 347

est attaqué de cette maladie, si la Pierre est grosse, on sent vers le pubis & le périnée, sur-tout quand on s'agite, une pesanteur incommode ou une espèce de chatouillement : on a continuellement des envies d'uriner, & on ne le fait qu'avec peine; l'urine ne tombe que goutte à goutte : il semble qu'il ne soit pas possible de la retenir ; cependant a-t-elle commencé à couler, qu'elle s'arrête tout à coup, en sorte qu'on ne la rend qu'à plusieurs reprises. On ressent alors dans le conduit de la verge beaucoup de douleur à la fin de la miction, quelquefois on ne la sent qu'au gland; en même-temps on se sent pressé d'aller à la selle. Il y en a qui urinent plus facilement debout que couchés, sur-tout si la Pierre est fort grosse ; d'autres se courbent pour uriner, & cherchent un remède à leurs douleurs en pressant & étendant la verge avec les doigts : les femmes attaquées de ce mal portent souvent la main aux parties naturelles pour se grater, & sentent quelquefois la Pierre lorsqu'elles avancent le doigt vers le col de la vessie. On voit de ces malades qui dans leurs grandes douleurs entrelacent leurs jambes l'une dans l'autre. Si l'urine sort, elle est

Pvj

blanche, épaisse & trouble, avec un sédiment purulent ou glaireux; on rend aussi quelquefois le sang pur ou par grumeaux.

Tous ces signes sont cependant équivoques & trompent tous les jours, si l'on ne s'assure de la présence de la Pierre par le tact ou par la sonde; on peut la toucher en introduisant le doigt dans le fondement; cette opération qui se fait très-bien sur les enfans est impraticable sur la plupart des adultes: la sonde est pour les uns & les autres le plus sûr de tous les moyens, encore manque-t-il quelquefois lorsque la Pierre chatonnée évite le bec de cet instrument. La Pierre dans la vessie peut laisser de grands intervalles de repos qui font prendre souvent le change sur la nature du mal: il y en a même qui ont porté de très-grosses pierres tant dans les reins que dans la vessie sans avoir jamais éprouvé aucune incommodité qui ait pu la faire soupçonner.

Les hystériques, les hypochondriacques & les scorbutiques ont souvent la strangurie & autres signes du calcul sans en être attaqués. Quelques gouteux rendent des urines qui déposent

PIERRE. 349

un sédiment plâtreux & ont quelquefois de fausses attaques de Pierre à laquelle ils sont d'ailleurs très-sujets de même qu'à la gravelle.

On sçait qu'il peut se trouver des Pierres dans d'autres parties que la vessie ou les reins ; par exemple , dans la vessicule du fiel , les testicules , &c. mais on ne peut que soupçonner leur existence n'y ayant aucun signe décidé pour s'en assurer.

P L E U R É S I E.

Les symptômes de la Pleurésie sont d'abord un appétit extraordinaire, suivi de froid, de frisson, de foiblesse, de lassitude & de fièvre violente. On ressent une douleur de côté très-vive & une tension qui se communique tantôt au col & aux clavicules, tantôt aux hypochondres suivant le siège de la maladie. La fièvre est aiguë & continue, la respiration difficile, fréquente & petite; la toux d'abord sèche, est bientôt suivie de crachats qui partent de la partie affectée. Ils sont d'abord jaunâtres, ensuite rouges & sanguinolens, enfin purulens lorsque l'inflammation a mûri. A l'égard du pouls, il

350 PLEURÉSIE.

est fréquent, inégal, dur, tendu, & médiocrement grand.

On regarde comme le commencement de la maladie, lorsqu'il ne se détache rien du côté malade, & qu'on rend seulement une pituite tenue qui vient du poumon, ou des crachats épais, gluants & ronds, qu'on n'obtient que par une toux violente. On dit que la maladie est dans son accroissement quand les crachats commençant à se cuire, se détachent plus aisément & en plus grande quantité, qu'ils sont jaunes, plus épais & moins mêlés de sang qu'auparavant.

On doit la regarder comme parvenue à son état quand on crache beaucoup, & quand les crachats sont blancs, lisses & uniformes; quand on les rejette facilement & que la douleur en est soulagée. On conçoit qu'elle est sur sa fin lorsque la douleur cesse, ainsi que la fièvre, les crachats & les autres accidens.

Plus il y a de parties affectées à la fois, plus la circulation se fait avec force & vitesse; il faut cependant remarquer que, dans la plus grande violence du mal, lorsque la respiration est bien gênée, la fièvre quoique très-forte ne se manifeste pas telle qu'elle est.

P O I L :

C'est un gonflement de l'une ou de l'autre mammelle avec tension, douleur, chaleur, & quelquefois un peu de rougeur auquel les nourrices sont sujettes. Quand le gonflement est grand, la tension & la douleur s'étendent jusqu'à l'aisselle du même côté, & se font même sentir jusques derrière le dos à la hauteur de l'aisselle. Ce mal n'occupe pour l'ordinaire qu'une partie de la mammelle, plus ou moins grande, & la tumeur qui l'accompagne n'est point unie & égale, mais assez inégale pour laisser distinguer les pelotons du corps glanduleux ou mammaires qui sont engorgés.

Quelquefois le mal se forme assez vite & ordinairement sans avoir été précédé d'aucun signe qui ait pu l'annoncer ; mais quelquefois la malade ressent, quand il commence, un léger frissonnement qui est suivi d'un mouvement de fièvre plus ou moins fort qui dure ordinairement vingt-quatre heures, qui se termine par des sueurs & qui est une espèce de fièvre éphémère. Dans cet état, la douleur aug-

mente si l'on donne à tetter la mammelle malade. Ce mal se termine ordinairement dans deux ou trois jours par voie de résolution : il dure rarement jusqu'au quatrième ou cinquième jour. Lorsqu'il passe ce terme, il est à craindre qu'il ne tourne en suppuration & ne produise un abcès, ou ne laisse dans le sein quelque dureté squirrheuse.

On distingue le Poil de l'inflammation des mammelles, en ce que dans l'inflammation, le gonflement, la tension, la douleur, la chaleur & sur-tout la rougeur sont beaucoup plus grandes que dans le Poil, & qu'elle est accompagnée d'une fièvre aiguë continue qu'on n'observe pas dans le Poil. Voyez au mot *Squirrhe* comment on peut le distinguer du Poil.

P O I S O N S.

Il est très-difficile & souvent impossible de décider dans la pratique si l'on est empoisonné & quelle espèce de poison on a pris; sur-tout s'il part d'une main qui se cache; tout ce qu'on peut savoir dans ces occasions ne roule que sur des conjectures ou des soup-

POISONS. 353

çons ; car les signes tirés des effets du Poison ne donnent presque jamais assez de certitude pour qu'on ose prononcer là-dessus.

Les signes de l'empoisonnement sont, en général, la céphalalgie, les vertiges & l'obscurcissement de la vue, le regard hideux, le délire, les tremblemens & les convulsions, l'enflûre des lèvres & de la langue, leur couleur noire, la respiration entre-coupée, le resserrement du cœur, les palpitations, les défaillances & les syncopes, les anxiétés, le hocquet, la douleur mordicante de l'estomac, les tranchées, le vomissement, le miserere, le cholera-morbus, les déjections sanglantes, le gonflement des hypochondres. Le pouls est rarement naturel, mais souvent faible & effacé, intermittent & convulsif : on observe encore un grand accablement, le refroidissement des extrémités, des sueurs froides, l'enflûre de tout le corps, des taches à la peau, la noirceur des ongles. Ces signes sont communs à presque tous les Poisons de quelque nature qu'ils soient. Cependant l'ardeur brûlante de l'œsophage & de l'estomac, la gorge enflée, la soif ardente, les douleurs atroces dans

les entrailles, les déjections sanglantes, la passion iliaque, le cholera, les syncopes, &c. sont les effets ordinaires des Poisons corrosifs, tant âcres qu'acides. Les Poisons narcotiques causent le vertige, la léthargie, des délires furieux, des convulsions, des nausées, le vomissement.

La ciguë, dont on prend souvent la racine pour celle du panais, & les feuilles pour celles du persil, excite un engourdissement quelquefois subit, le vertige, l'obscurcissement de la vue, le délire; la perte des connoissances, les convulsions, le vomissement, le hocquet, l'ardeur & la douleur d'entrailles, l'enflûre de la région épigastrique, l'écoulement de sang par les oreilles, l'écume à la bouche.

Les champignons venimeux dont on use encore plus fréquemment ont ordinairement un effet plus tardif, & n'agissent quelquefois qu'après douze heures & même une journée entière: ils excitent des nausées & des vomissemens énormes, le cholera-morbus, des déjections & des urines sanglantes, des cardialgies & des tranchées, la soif ardente, le transport & l'oppression, le gonflement des hypo-

P O I S O N S. 355

chondres. Le poulx est fréquent & concentré; on sent quelquefois le battement de l'aorte ou de la cœliaque : on a des anxiétés, un grand accablement, les extrémités froides.

P O U L A I N.

Voyez Bubon.

P U L M O N I E.

Voyez Phthysie.



RACHITIS.

LE Rachitis ou la noueure est ordinairement annoncée dans les enfans par la foiblesse des jambes, par une forte d'engourdissement de toutes les parties, par l'esprit prématuré, par la grosseur de la tête & l'exténuation des extrémités, & enfin par l'éruption tardive & fâcheuse des dents qui se gâtent bientôt : elle se manifeste par des nodus ou des protubérances aux jointures, par le gonflement des apophyses vertébrales, par des tumeurs aux côtes près du sternum, & par la courbure des os des jambes & des cuisses. La poitrine dans ces circonstances prend une mauvaise conformation : le poumon même s'engorge, d'où résultent la toux, la difficulté de respirer avec des crachats purulens. Les os se carient. La fièvre lente est inséparable de cet état ; mais elle se renforce quelquefois & devient aiguë. Elle se termine enfin par le marasme, la phtysie & l'hydropisie qui mettent bientôt les malades au tombeau.

C'est un délire furieux, souvent sans fièvre, qui revient ordinairement par accès. Cette maladie est ordinairement communiquée à l'homme par la morsure de quelques animaux enragés.

Les signes qui la caractérisent sont les suivans.

Quand quelqu'un a été mordu, son esprit devient ordinairement timide & inquiet, il ressent des anxiétés & des mal-aïses dans tout le corps, il pousse de grands soupirs, il devient mélancholique; le lieu qui a été le premier envenimé devient douloureux; il se répand des douleurs vagues en d'autres parties; on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculueux: on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvemens convulsifs & de tressaillemens; on est dans une inquiétude continuelle; on soupire, on est triste, on aime la solitude: c'est à peu près ainsi que ce mal fait sa première attaque & termine son premier degré; alors le sang tiré des veines paroît dans le meilleur état. Ensuite les premiers accidens s'accroissent: il survient un grand resserre-

ment aux hypochondres ; la respiration se fait avec peine & est entre-coupée de soupirs, on est saisi de certaine horreur, les cheveux dressent, on tremble à la vue de l'eau, des liqueurs & des choses ou transparentes ou réfléchissantes comme le miroir ; on perd l'appétit, on peut cependant avaler du pain & de la soupe. Si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit, sur-tout des lèvres ou avec la langue, on est saisi de tremblemens & agité de convulsions énormes ; on entre presque en fureur ; on vomit une bile gluante, brune ou porracée, le corps se chauffe, la fièvre vient ; on a des insomnies continuelles, le priapisme, une foule de pensées étranges extraordinaires & sans aucune liaison ; tels sont les progrès de ce mal, & c'est ici que se termine ordinairement son second degré. Tous les symptômes deviennent communément plus violens dans le troisième degré ; la langue devient âpre, sort de la bouche qui est ouverte, la voix devient rauque, la soif est extrême ; les efforts qu'on fait pour boire, la vue, l'atouchement des liquides mettent en fureur ; la bouche se remplit d'écume ; on tache, même

malgré foi, de la cracher sur les autres; on aime à mordre tout ce qui se présente; la volonté ne peut réprimer l'envie qu'on en a; on fait des grimaces, & l'on grince les dents en écumant; le pouls & la respiration manquent; on a des feux froides, la Rage devient extrême; tandis qu'en même-temps, ce qui est admirable, on conserve une présence d'esprit qui fait craindre la disposition où l'on est de faire du mal aux autres. Lorsque les symptômes sont portés à ce point, il survient dans l'espace de quatre jours une mort convulsive avec la respiration extrêmement serrée.

Avant que la Rage puisse se manifester par tous les symptômes que nous venons de décrire, il seroit à désirer qu'on pût la prévenir & sçavoir si en effet on doit la craindre lorsqu'on a été mordu de quelqu'animal qu'on suppose enragé.

Le meilleur moyen qu'on puisse employer pour s'assurer si la Rage a été communiquée, c'est d'enfermer l'animal dont on a été mordu pour savoir s'il est réellement enragé; ce dont on fera sûr si l'on voit qu'il ne veuille ni boire ni manger, & s'il périt insensiblement en

écumant & en faisant des contorsions violentes. Les chiens qui sont atteints de cette funeste maladie n'aboyent point ou n'ont qu'une voix rauque qui épouvante les autres chiens; ils se cachent, ou marchent tristement les oreilles & la queue baissées; ils refusent la boisson & tous les autres alimens; ils se jettent sur les autres chiens & même sur les hommes en ne respectant dans le premier degré de la Rage que leur maître; mais ils ne le connoissent bientôt plus & deviennent furieux; ils ont la gueule béante & pleine d'écume; ils sortent la langue & paroissent essouffés; les forces enfin leur manquent, & ils périssent dans les convulsions.

On croit avoir observé des Rages spontanées; mais ne peut-on pas dans quelques maladies refuser & avoir même de l'horreur pour la boisson sans être enragé? On voit quelquefois ce symptôme dans les fièvres malignes & l'affection hystérique; il peut d'ailleurs arriver que quelqu'un ait été touché ou même mordu par un chien enragé sans qu'il le sache ou qu'il s'en souvienne, & dans ce cas une fièvre aiguë ou toute autre circonstance ne peuvent-elles pas donner lieu au développement de

R A G E.

368

de ce levain ? Ce sont des doutes que la seule observation peut résoudre.

R É G L E S.

Les Règles sont dans les femmes une source intarissable de maladies : nous n'entreprendrons pas de les décrire toutes dans cet article. Nous n'y parlerons que de celles qui se présentent naturellement sous le mot *Règle*. Le chlorosis, les pertes, &c. quoique dépendants de l'état des Règles sont traités à part sous leur nom particulier.

RÈGLES DÉVOYÉES. Quand l'éruption des Règles est trop tardive dans les filles adultes, quand les Règles sont longtemps supprimées, quand elles sont retenues par quelque vice de conformation, quand elles sont lentes, laborieuses, difficiles, peu abondantes ; en un mot, quand elles ne coulent point, ou qu'elles coulent peu & avec peine ; il arrive souvent que le sang retenu & accumulé dans les vaisseaux s'ouvre enfin une issue quelque part par où il s'échappe, ou pour mieux dire, par où il se dévoye.

C'est par le nez, les poumons, l'estomac ou les veines hémorrhoidales que

Q

les Régles se dévoyent le plus ordinairement, ce qui attire un saignement de nez, un crachement ou un vomissement de fang, un flux hémorrhoidal ; mais, dans le vrai, il n'est presque point de partie du corps par où les Régles ne puissent s'ouvrir un passage & par où elles ne se l'ouvrent souvent, comme il est prouvé par un nombre presqu'infini d'observations.

Quelquefois cet écoulement extraordinaire des Régles est aussi abondant & aussi réglé que l'écoulement naturel, mais cela est rare ; pour l'ordinaire il est moins abondant ou moins réglé, & le plus souvent moins réglé & moins abondant à la fois. Il n'est suivi quelquefois d'aucun accident fâcheux, surtout lorsqu'il se fait par le nez ou par les veines hémorrhoidales, & quelquefois il est accompagné & suivi d'accidens très-effrayans quand il se fait par les poumons ou par l'estomac.

Tantôt l'éruption des Régles dévoyées est sans douleur, sans tension, sans gonflement dans la matrice ; en un mot, sans que rien indique aucun mouvement des Régles de ce côté-là. Tantôt elle est annoncée par la tension, le gonflement, la douleur de la

RÈGLES. 363

matrice, & par les autres symptômes qui précèdent l'écoulement naturel des Règles: tantôt enfin elle est précédée & accompagnée, non-seulement d'un mouvement de Règles, mais même de quelqu'écoulement par les voies ordinaires, mais trop foible pour mériter le nom de Règles ou pour en avoir les avantages.

Il y a quelques symptômes qui sont propres aux Règles dévoyées; par tel ou tel endroit, ils dépendent de l'engorgement particulier qui précède l'éruption.

Si c'est par le nez, les malades, tant que l'éruption dure, sont sujettes au gonflement, à la rougeur & à la chaleur du nez, à l'enchifrenement & à toutes ses suites.

Si c'est par les poumons, les malades se sentent oppressées, ont peine à se tenir couchées, toussent presque continuellement, ont la poitrine sèche & échauffée, & se plaignent souvent d'un point douloureux en devant de la poitrine, sur l'un des côtés, ou derrière entre les deux épaules.

Si c'est par les veines hémorrhoidales, les malades ont peine à s'asseoir & même à marcher, ressentent dans le

fondement une irritation , une chaleur , une douleur assez vive , sont attaquées souvent d'un tenesme importun , & ne peuvent sans souffrir se présenter , & encore moins aller à la selle.

Si c'est par l'estomac , les malades tombent dans le dégoût & quelquefois dans la défaillance & la cardialgie , sont altérées , ressentent une chaleur brûlante dans l'estomac , ont des nausées fréquentes , vomissent du sang liquide ou coagulé , & rendent par en bas des matieres noires , visqueuses & semblables à de la poix , & qui ne sont que du sang à demi digéré , ou plutôt à demi pourri.

On peut aisément juger des autres accidens qui doivent survenir , quand l'éruption des Régles dévoyées se fait par d'autres parties , dès qu'on connoît les fonctions auxquelles ces parties sont destinées , & les impressions qu'y peuvent faire la tension & le gonflement des vaisseaux qui s'y engorgent , ou l'acrimonie & la chaleur du sang qui en découle quand ils sont crevés.

On peut prévoir assez sûrement que les Régles se dévoyeront par quelque partie du corps , lorsqu'elles sont supprimées depuis plusieurs mois dans une

R É G L E S. 365

filles ou une femme jeune, sanguine, qui mange beaucoup, qui fait peu d'exercice, & qui se trouve dans quelque une des circonstances suivantes, & encore mieux si elle se trouve dans plusieurs à la fois. 1° Si elle a naturellement quelque partie foible & par où le sang ait coutume de s'épancher. 2° Si elle a dans quelque partie ou dans quelque endroit de la peau, quelque plaie, quelque entamure ou quelque ulcère invétéré & fistuleux. 3° S'il lui arrive d'avoir quelque partie déjà naturellement assez mal constituée, souvent exposée à quelque secousse, quelque contraction, quelque effort extraordinaire. 4° Enfin si la malade ressent habituellement dans les parties ainsi mal affectées quelque chaleur & quelque irritation, ou qu'on y remarque de la rougeur ou du gonflement, en supposant qu'elles soient à portée de la vue.

Quand l'éruption des Régles dévoyées est une fois faite, & qu'on la voit se renouveler périodiquement au temps marqué pour le retour des Régles, on ne sauroit alors méconnoître la nature du mal, & rien n'est plus aisé que de juger du lieu, de l'espèce, du degré, de la violence de cette érup-

Q iij

tion, & de tous les autres signes qui peuvent servir à la caractériser.

RÈGLES DIFFICILES ET LABORIEUSES.

Dans l'état de santé, les Règles doivent paroître, couler & cesser sans accidens, ou du moins sans aucun accident grave. Ainsi c'est une véritable maladie que d'avoir des Règles difficiles & laborieuses, c'est-à-dire, des Règles dont l'éruption soit précédée ou accompagnée de symptômes assez fâcheux pour mériter le secours des remèdes.

Les symptômes sont pour l'ordinaire des douleurs de reins, de cuisses ou de hanches, des gonflemens dans la vulve, dans le vagin ou dans les vaisseaux hémorrhoidaux; des tensions & des tranchées dans la matrice; des dérangemens dans l'appétit & dans la digestion; des tressaillemens & des frissons par tout le corps; enfin des accidens convulsifs, & quelquefois même des attaques complètes de passions hystériques.

On comprend bien que les Règles laborieuses ne le sont pas également, ni de la même manière dans toutes les femmes qui y sont sujettes; elles ne le sont pas même toujours dans le

même sujet. Elles aboutissent quelquefois à un écoulement naturel & réglé, quelquefois à une perte de sang, & quelquefois à un écoulement imparfait, en ce qu'il n'est ni assez long, ni assez abondant. Tantôt la douleur & le travail commencent avant l'éruption des Règles, & cessent dès que l'écoulement est établi; tantôt ils continuent pendant l'écoulement, mais cessent quand il finit; tantôt enfin ils durent après que l'écoulement a cessé, & ne se dissipent que quelque temps après & peu à peu. Dans quelques femmes, les Règles laborieuses sont suivies de fleurs blanches pendant quelque temps; & dans d'autres elles cessent sans laisser aucune suite, non plus que dans l'état de la plus parfaite santé. Tout cela se connoît par l'aveu des malades.

Les Règles peuvent être laborieuses, ou parce que le sang est trop épais, ou parce qu'il trouve de la résistance du côté de la matrice. On distingue ces deux différentes causes 1^o par l'inspection des chauffoirs. Si le sang a peine à pénétrer le linge, c'est une preuve que la difficulté des Règles vient de l'épaississement du sang. Au contraire, on a raison de juger qu'elle ne

vient que de la résistance du côté de la matrice quand le sang s'imbibe dans le chauffoir, & qu'on a par-là une preuve qu'il ne pèche point en consistance.

2° Par la connoissance du tempérament de la malade. Quand le pouls est foible, lent, rare : quand la malade est triste & pesante ; c'est presque toujours à l'épaississement du sang qu'on doit attribuer le mal. Au contraire, on doit l'attribuer au vice de la matrice, quand le pouls est trop fréquent, prompt, & que la malade est gaie & agissante.

3° Par la nature & la qualité de l'écoulement. On ne peut guere rapporter la cause du mal à l'épaississement du sang quand cet écoulement est assez prompt & assez abondant : il est difficile au contraire de ne l'y pas rapporter quand cet écoulement est beaucoup au-dessous de ce qu'il devoit être par rapport à la durée, ou par rapport à la quantité.

RÈGLES SUPPRIMÉES OU DIMINUÉES.
Les Régles sont supprimées quand elles manquent entièrement au temps où elles devoient venir. Elles sont diminuées quand elles coulent moins abondamment, moins long-temps ou plus rarement. Ces accidens n'ont pas besoin d'être amplement décrits pour être re-

connu ; rien de plus facile que le Diagnostique dans ces circonstances ; l'aveu seul des femmes suffit. Mais c'est ici plus que par-tout ailleurs qu'il faut de la prudence dans l'administration des remèdes, sur-tout quand on a à traiter des filles ou des veuves qu'on a lieu de soupçonner d'être enceintes ; il n'est pas nécessaire d'étendre beaucoup cette réflexion, il suffit de l'avoir indiquée pour tenir en garde tous ceux qui seront consultés dans les cas de suppression.

La suppression & la diminution des Règles sont accompagnées d'une infinité de symptômes ; mais il est facile d'en connoître la cause. La tension, la douleur de la matrice, les appétits défordonnés, ridicules, les fleurs blanches, la passion hystérique, &c. sont les suites ordinaires de cet état. On la distinguera de la grossesse par les signes suivans.

1° Dans la grossesse, la fraîcheur & le coloris du teint se conservent ordinairement, au lieu que dans la suppression des Règles qui est maladie, le visage est toujours pâle, abattu, décoloré ; mais ce signe ne peut guere former qu'une simple présomption, car il y a

Qv

beaucoup de femmes qui sont aussi pâles & aussi abattues les premiers mois de leur grossesse que si leurs Régles étoient supprimées par toute autre cause.

2^o Dans la grossesse, l'orifice de la matrice est exactement fermé, au lieu qu'il ne l'est pas, ou qu'il l'est peu dans la suppression des Régles qui vient de maladie. Le fait est bien vrai; mais outre qu'on ne s'avise guere de faire cet examen, & que souvent on n'oseroit même le proposer; il faut être expérimenté en cette matiere pour sentir la différence, quelquefois assez légère, qu'il y a dans l'ouverture de la matrice dans les deux états.

3^o Dans la grossesse, les accidens qui accompagnent la suppression cessent ordinairement vers le troisieme ou quatrieme mois, au lieu que ces accidens augmentent vers ce temps-là par la continuation du mal dans la suppression des Régles contre nature. Ce signe est plus sensible & plus certain que les deux précédens, & il le seroit davantage si l'on pouvoit compter sur l'exposé des malades; mais les filles & encore mieux les femmes qui ont de l'expérience savent bien par de faux

rappports en imposer sur ce point aux Médecins qui ont la facilité de s'y fier.

4° Enfin dans la grossesse, la matrice s'éleve en pointe vers le nombril au quatrieme ou cinquieme mois. On distingue alors le contour & l'étendue de son volume, dont la circonscription est connue. En la pressant, on sent la résistance du corps de l'enfant qui est inégal; enfin si on la manie pendant quelque temps & qu'on la secoue doucement, sur-tout quand on a la main bien chaude, le fœtus excité, éveillé si l'on veut par le mouvement & par la chaleur, se roidit, s'agite, se fait sentir. Quand on a ces preuves, on ne peut plus douter de la grossesse quelle que soit la personne en qui on les observe; mais aussi toutes les fois que ces signes manquent au quatrieme ou cinquieme mois, à compter du temps où les Régles ont été supprimées; on peut assurer que la suppression vient alors d'une maladie réelle à laquelle il faut tâcher de remédier.

Il se présente une autre difficulté à l'égard des femmes, qui approchent de leur quarante-cinquieme ou cinquantieme année. Il est dans l'ordre de la nature qu'elles cessent d'être ré-

Qvj

glées à cet âge ; ainsi bien loin de travailler alors à faire revenir leurs Régles quand elles s'arrêtent, il faut au contraire se prêter au mouvement de la nature, & ne songer qu'à mettre ces malades en état de se passer de cette évacuation. Par malheur, il y a des femmes qui ne se croient jamais assez âgées pour perdre leurs Régles, & qui en se trompant trompent leurs Médecins ; il y en a d'autres qui peuvent bien avoir quelques soupçons de la vérité, mais qui n'en ont que plus de soin de la cacher aux autres ; & dans cet entêtement, elles cherchent encore avec plus d'ardeur à faire illusion à leurs Médecins.

Elles sont ordinairement les victimes de leur légèreté ou de leur caprice ; car en s'attachant à rappeler des Régles qui devroient être cessées, & à forcer la nature, elles s'attirent souvent des pertes de sang, des fleurs blanches habituelles, ou ce qui est plus dangereux des inflammations, des ulcères, des cancers dans la matrice. Mais on peut les sauver de ces suites funestes d'un amour-propre mal entendu, si l'on veut ne pas ajouter aisément foi à leurs protestations & les examiner sévère-

RÉGLES.

373

ment. On peut sur les visages même les mieux conservés juger à peu près de l'âge des femmes qui demandent conseil; & , si l'on soupçonne qu'elles aient atteint leur quarante-cinquième année, il faut sans écouter leurs demandes & sans être ébranlé par leurs plaintes suivre le Diagnostic le plus vraisemblable & agir en conséquence. Le délai de quelques mois donne bientôt sur cette matière une certitude entière. Voyez *cessation des Règles.*

RENVERSEMENT

DE LA MATRICE.

Quelquefois le fond de la matrice se présente à l'orifice, renversé, c'est-à-dire, retourné comme un gland, & en sort suivi du reste de la matrice; il forme alors dans le vagin une tumeur ronde d'un assez grand volume qu'on a souvent prise pour la descente ordinaire de la matrice.

Cet accident n'arrive jamais que dans les accouchemens, & il vient toujours ou de l'imprudence de la sage-femme, qui arrache l'arrière-faix avec trop de violence, & qui en l'arrachant entraîne le fond de la matrice; ou ce qui

374 RENVERSEMENT.

est plus ordinaire, des contractions convulsives qui agitent la matrice dans certains accouchemens laborieux, & qui en poussent le fond hors de l'orifice où il s'engage, comme l'on fait que dans les coliques violentes il arrive souvent que les intestins s'engagent l'un dans l'autre.

Cet état est toujours accompagné d'une douleur vive & bientôt suivi de l'inflammation, de la gangrene & de la mort. Cela seul suffiroit pour distinguer cette descente de la matrice renversée d'avec la descente ordinaire de la matrice.

La premiere n'arrive que dans les accouchemens, & l'autre arrive bien quelquefois à la suite des accouchemens; mais elle arrive le plus souvent sans qu'aucun accouchement y donne lieu.

La premiere est toujours funeste à moins d'un prompt secours, & l'autre n'est jamais si funeste ou du moins ne l'est pas si promptement; mais ces deux espèces de descentes sont encore mieux distinguées par les signes suivans:

1^o Dans l'une, la matrice se présente tournée comme un gland de dedans en dehors; & dans l'autre elle

RENVERSEMENT. 375

garde son état ordinaire, & descend toute entière sans aucun renversement.

2° Dans l'une, la matrice se présente comme un corps rond, dont la surface est pulpeuse, veloutée, où l'on ne distingue ni museau, ni col, ni orifice; & dans l'autre on reconnoît distinctement le museau, le col & l'orifice de la matrice, & le corps qui se présente est ovale, ferme & lisse.

RÉTENTION D'URINE.

L'urine peut-être retenue dans les reins ou dans la vessie: lorsque l'embarras est dans les reins, on y sent une douleur sourde avec une pesanteur; on éprouve, outre les signes de la néphrétique, du calcul & de l'inflammation, des cardialgies, des nausées, le vomissement, le goût de l'urine à la bouche, la suffocation, l'assoupissement; la vessie qui est vuide n'est ni tendue ni douloureuse, & la sonde n'en fait rien couler, aussi n'a-t-on pas la moindre envie d'uriner.

On connoît que l'urine est retenue dans la vessie par la tension & l'élévation de l'hypogastre, par un sentiment de pesanteur au périnée, par l'envie

376 RÉTENTION D'URINE.

d'uriner, & enfin par la sonde qui procure l'écoulement de l'urine retenue.

RHUMATISME.

C'est une douleur qu'on sent dans les muscles & dans les membranes, accompagnée de pesanteur, de difficulté de se mouvoir, & quelquefois d'une fièvre irrégulière.

Le Rhumatisme attaque les muscles des extrémités, du cou, du dos, de la mâchoire, des épaules, de la poitrine & du bas-ventre; il est universel ou particulier; si le Rhumatisme particulier attaque les muscles du cou, on lui donne vulgairement le nom de *Torticollis*. On l'appelle fausse *Pleurésie* s'il se jette sur les muscles de la poitrine. *Lumbago* s'il se fixe aux lombes; & *sciaticque* s'il occupe la hanche & la cuisse.

Le Rhumatisme a différens degrés; il commence communément par le frisson & la fièvre; ensuite, c'est-à-dire, le second ou le troisième jour, les douleurs se font sentir plus ou moins vivement; elles changent souvent de place & affectent successivement différentes parties, sur-tout dans les jeunes gens.

RHUMATISME. 377

La fièvre rhumatismale, dont les légères attaques sont exemptes, n'a point de type; elle est tantôt foible, tantôt véhémente, continue ou intermittente, elle se termine ordinairement en peu de temps; mais les douleurs persistent davantage, quelquefois même avec plus de violence: elles durent assez communément trente ou quarante jours, quelquefois des mois, des années, & même toute la vie: les douleurs récentes peuvent être accompagnées de rougeur & de tension à la partie comme dans la goutte.

Il faut observer que les douleurs rhumatismales, tant fixes que vagues, qui deviennent plus aiguës par le mouvement, redoublent encore pendant la nuit, & qu'elles ressemblent en ce point aux vénériennes & aux scorbutiques; elles sont moins violentes que celles de la goutte; cependant celles des lombes sont très-vives: on les prend quelquefois pour la néphrétique, mais le vomissement n'accompagne pas le *Lumbago*; si l'on observe quelquefois la complication de ces deux maladies, on ne doit pas en être surpris, vu l'analogie qu'il y a entre la goutte, le Rhumatisme & le calcul.

378 RHUMATISME.

Il ne faut pas ignorer que dans presque tous les Rhumatismes chroniques, on découvre avec un peu d'attention un mélange de vérole ou de scorbut, & qu'il arrive même quelquefois qu'on prend pour douleurs rhumatisques celles qui appartiennent uniquement à l'une ou à l'autre de ces maladies.

R H U M E.

C'est une espèce de fluxion sur la gorge & la trachée artère qui fait tousser, moucher & cracher. On distingue plusieurs sortes de Rhumes, selon les parties qui sont affectées. *Voyez les mots Fluxion & Toux.*



S C O R B U T.

CETTE maladie doit être considérée dans les différens états par où elle passe, parce que les symptômes sont différens dans chacun de ces états.

Lorsque le mal commence, on est extrêmement paresseux, engourdi, on aime à être assis & couché; on sent une lassitude spontanée & une pesanteur par tout le corps, une douleur dans tous les muscles comme si l'on étoit trop fatigué, & sur-tout aux cuisses & aux lombes; on a beaucoup de peine à marcher, sur-tout en montant & en descendant; le matin en s'éveillant on se sent généralement fatigué.

Lorsque la maladie prend de l'accroissement, on respire avec peine, on est hors d'haleine & presque suffoqué au moindre mouvement; les cuisses s'enflent & se défont, il paroît des taches rouges, brunes, livides, violettes; la couleur du visage est d'un brun pâle. Les gencives sont gonflées avec douleur, démangeaison, chaleur, & saignent pour peu qu'on les presse; les dents se déchaussent & s'ébranlent;

on sent des douleurs vagues dans toutes les parties internes & externes, d'où naissent des tourmens cruels à la plèvre, à l'estomac, à l'ileum, au colon, aux reins, à la vessicule du fiel, au foie, à la ratte, &c.

Dans l'état vraiment scorbutique, les gencives font d'une puanteur cadavéreuse; elles s'enflamment: il en sort du sang goutte à goutte, les dents vacillent, deviennent noires, jaunes, cariées, il se forme des anneaux variqueux aux veines ranines; il arrive des hémorrhagies souvent mortelles, par la peau, sans qu'il paroisse aucune blessure, par les lèvres, la bouche, les gencives, l'œsophage, l'estomac, &c.

Il se forme sur tout le corps & principalement sur les cuisses des ulcères puans, opiniâtres qui ne cèdent à l'application d'aucun remède. Le sang tiré des veines a sa partie fibreuse, noire, grumelée, épaisse; & cependant il est dissout quant à sa partie séreuse qui est salée, âcre & couverte d'une mucosité, dont la couleur est d'un jaune tirant sur le verd. On est tourmenté de douleurs rongeantes, lancinantes qui passent promptement d'un endroit à un autre, qui augmentent durant la

SCORBUT. 387

ruit dans tous les membres, dans les jointures, les os, les visceres; il paroît sur la peau des taches livides.

Enfin on est sujet à différentes fièvres chaudes, malignes, intermittentes de toute espèce, vagues, périodiques, continues, qui produisent l'atrophie, des vomissemens, des dyarrhées, des dysenteries. A des stranguries succèdent la lipothymie, des anxiétés mortelles, l'hydropisie, la phthisie, les convulsions, les tremblemens, la paralysie, les crampes, les vomissemens & des selles de sang; le foie, la rate, le pancréas & le mésentere se pourrifient, alors le mal est très-contagieux.

Dans tous les temps de cette maladie, les rots & même le hocquet sont assez fréquens; on a, mais rarement, de la peine à avaler tant les solides que les liquides qui refluent de l'œsophage. La région de l'estomac & même tout le ventre se gonflent après le repas. On sent une douleur gravative vers la rate, des douleurs d'entrailles habituelles, la colique la plus vive qui fait rentrer quelquefois le nombril; elle imite souvent la néphrétique; & est suivie de la paralysie comme la colique du poison. Les malades se plaignent de douleurs

382 SCORBUT.

lancinantes & atroces aux hypochondres. On perd souvent l'usage des jambes tant par la foiblesse & le gonflement du genou que par la rétraction des tendons fléchisseurs ; le premier accident est familier aux enfans : on entend dans plusieurs un craquement dans les articulations mêmes des vertèbres.

La maladie qu'il est le plus facile & le plus dangereux de confondre avec le Scorbut, c'est la vérole lorsqu'elle est invétérée ; il est cependant des symptômes qui les différencient & qui peuvent servir à les distinguer.

Le Scorbut s'engendre de lui-même, la vérole au contraire ne se déclare qu'après un commerce impur, & se manifeste principalement aux parties génitales.

Le Scorbut occupe plutôt les dents qu'il carie & les gencives qu'il pourrit & détruit ; la vérole se loge particulièrement aux amygdales, à la luette, au voile & aux os du palais.

Dans le Scorbut, il y a des taches livides à la peau ; dans la vérole, on y observe des nœuds.

Dans le Scorbut, les douleurs sont plus aiguës & plus rémittentes ; dans la

SCORBUT. 383

Vérole elles font plus vives, elles augmentent la nuit : les Scorbutiques font bien au lit, les vérolés s'y trouvent mal.

Les Scorbutiques marchent fans douleurs, & les vérolés au contraire en éprouvent de considérables.

Le Scorbut produit des ulcères fanguinolens, ichoreux & qui coulent très-peu; la vérole en fait naître de glutineux, de secs, & qui forment une escharre. Il faut ajouter de plus, que la vérole est presque toujours précédée par des bubons, des chancres, des pustules & autres vices qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée. Voyez *Vérole*.

SPINA - VENTOSA.

C'est une sorte de carie que quelques-uns regardent comme un cancer de l'os.

On distingue trois degrés dans le Spina-Ventosa : celui dans lequel la corruption est encore renfermée dans l'intérieur; celui où elle se manifeste au dehors par le gonflement de l'os qui devient spongieux, & enfin celui dans lequel la tumeur dégénere en ulcere.

384 SPINA-VENTOSA:

C'est une protubérance de l'os, située près de son articulation, accompagnée d'une douleur profonde, très-aiguë, & qu'on irrite par le tact quoiqu'il ne paroisse quelquefois aucune altération à la peau; cependant, on voit le plus souvent un gonflement aux parties molles, & la tumeur paroît boursoufflée: la douleur dans ces circonstances semble se réunir à un point, comme si une épine picquoit le périoste, & c'est de là qu'on tire sa singulière dénomination.

Cette maladie est assez ordinairement un symptôme des écrouelles; mais elle peut aussi être produite par la vérole, le scorbut, le rachitis, &c.

S Q U I N A N C I E.

Voyez *Angine*.

S Q U I R R H E.

Le Squirrhe est une tumeur dure & indolente, qui se forme lentement sans altération à la peau. Il a cinq caractères qui lui sont propres, & qui sont par conséquent comme autant de signes pathognomoniques. 1° Il est dur, rénitent, & résiste à la pression beaucoup plus que

SQUIRRE. 385

que les parties molles n'y résistent, même quand elles sont enflammées. 2° Il est indolent; non-seulement on n'y sent point de douleur quand on n'y touche pas, mais on n'y en sent pas même quand on y touche & qu'on le presse. 3° Il ne change point la couleur naturelle de la partie qu'il occupe, laquelle ne paroît point altérée, si ce n'est qu'elle devient quelquefois un peu plus foncée & comme rembrunie. 4° Il n'est accompagné d'aucune chaleur particulière; mais on y trouve la chaleur naturelle de la partie qu'il affecte. 5° Enfin il se forme peu à peu par une conjection lente, & quoiqu'on s'en apperçoive quelquefois tout d'un coup & comme par hasard, il n'en est pas moins vrai qu'il a été long-temps à se former.

Au reste, il n'est point de partie molle dans le corps qui ne puisse être le siège du squirre; mais l'expérience apprend qu'il est très-ordinaire dans les parties glanduleuses, ou dans les visceres qui sont au rang des parties glanduleuses: qu'entre les glandes ou les visceres glanduleux, ceux qui séparent des humeurs épais, comme les mammelles, le foie, les testicules,

R

386 SQUIRRHE.

la matrice font les plus sujets aux squirrhés : que les parties tendineuses ou membraneuses y sont moins exposées , quoiqu'elles le soient quelquefois : enfin que les parties charnues & musculieuses le sont encore moins que les tendineuses.

Il y a plusieurs espèces de Squirrhés ; tels sont le Squirrhe *parfait* , qui est dur , rénitent , indolent , sans chaleur & sans changement de couleur.

Le Squirrhe *imparfait* , où il n'y a pas une rénitence parfaite , qui conserve encore quelque sentiment , quoique sans chaleur & sans altération dans la couleur.

Le Squirrhe *carcinomateux* , ou dégérant en cancer , dans lequel il survient des élancemens , sur-tout quand on l'a manié , & dont la figure commence à changer & à former des angles ou protubérances.

Les Squirrhés *phlegmoneux* ou *œdémateux* , dans lesquels le phlegmon ou l'œdème se trouve joint au Squirrhe dans un degré plus ou moins grand.

Le Squirrhe *circonscrit* , quand il est borné dans sa circonférence , & le *non-circonscrit* , quand la dureté du Squirrhe n'est pas bornée , mais finit en diminuant insensiblement.

SQUIRRHE. 387

Les Squirrhes internes sont assez difficiles à reconnoître; il n'est pas aussi aisé qu'on le pense d'en juger par le tact, lorsque le sujet a de l'embonpoint, que le mal est profond, ou qu'il n'a pas fait de grands progrès; & ce qu'on avance quelquefois là-dessus n'est que pure charlatannerie. On touche assez facilement sur les gens maigres le foie & la rate; mais il y a plus de difficulté pour le pancréas, le mésentère, &c. D'ailleurs les Squirrhes ne grossissent pas toujours le volume des viscères, ils les diminuent assez souvent & les dessèchent, ce qui est assez ordinaire au foie. On peut quelquefois connoître cet état par une douleur sourde que le tact rend plus vive, par un sentiment de pesanteur ou de pression, dont les malades se plaignent, de sorte qu'on se tromperoit souvent si l'on ne pouvoit juger des Squirrhes internes que par la dureté & l'insensibilité. On ne connoît pas même toujours positivement leur siège, lorsqu'on sent leur résistance, parce qu'on ne peut rien assurer de positif sur la profondeur du mal; outre qu'il arrive quelquefois qu'ils n'occupent point les viscères, & qu'ils se sont formés dans le tissu

R ij

cellulaire, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Voyons cependant les secours que l'observation peut nous avoir donnés pour reconnoître quelques Squirrhes particuliers qui s'annoncent par des signes relatifs à la partie affectée.

LE SQUIRRHE DES MAMMELLES. Les glandes squirrheuses des mammelles sont des corps véritablement glanduleux, répandus en différens endroits des mammelles, inégalement gros depuis la grosseur d'un pois jusqu'au volume d'un œuf, & même au de-là; de différentes figures, ronds, plats & circulaires, ovales, en forme d'amandes, d'une forme irrégulière, mobiles; quelquefois il n'y en a qu'un ou deux, & quelquefois il y en a plusieurs. Ces glandes étoient originaiement des pelotons glanduleux, épars dans les couches graisseuses des mammelles.

Malgré la ressemblance apparente de ces glandes, on observe entre elles quelques différences importantes, quand on les examine avec attention. 1^o Les unes sont lisses & égales, & les angles qu'elles ont sont obtus; d'autres sont inégales & ont plusieurs angles, & des angles pointus. 2^o Les unes sont molles quoiqu'avec un peu de ré-

SQUIRRHE. 389

nitence, à peu près comme les glandes qu'on a naturellement en différens endroits; les autres sont tout à fait dures & véritablement squirrheuses. 3^o Les unes sont indolentes; dans d'autres on sent une douleur sourde, & souvent des élancemens, c'est-à-dire, des douleurs vives, subites, momentanées, comme si on les perçoit d'un coup d'épingle. 4^o Enfin les unes sont fixes & permanentes, restant dans le même état & gardant la même forme & le même volume; les autres croissent & changent de forme & de figure, & présentent de nouveaux angles. On ne sauroit donner à ces glandes le nom de *Squirrhe* des mammelles; ce dernier est une tumeur d'un plus grand volume dure, rénitente & indolente, quelquefois assez lice & unie, d'autres fois inégale & anguleuse.

Quelquefois le Squirrhe demeure long-temps sous la même forme, sans grossir & sans qu'on y ressente ni douleur, ni élancement: alors il conserve la nature & le caractère qui lui sont propres. Mais quelquefois aussi il croît sans aucune cause apparente, change de forme, devient anguleux, douloureux & de temps en temps lancinant; alors il

R iij

390 SQUIRRHE.

est près de changer de nature & de dégénérer en cancer.

Comme les glandes squirrheuses sont faites par l'endurcissement des pelotons épars autour du corps mammaire, dans les couches graisseuses ; de même le Squirrhe des mammelles est le corps mammaire même endurci quelquefois dans toute son étendue, & alors le Squirrhe est *total*, quelquefois dans une partie de son volume, & alors le Squirrhe est *partial* ; mais il devient bientôt *total*, parce que l'endurcissement qui s'étend occupe bientôt ce corps en entier.

Quoique le Diagnostic du Squirrhe des mammelles soit facile, on a pris quelquefois pour des Squirrhes, des tumeurs laiteuses, comme celles qui arrivent aux accouchées qui étouffent leur lait, ou aux nourrices qui ont le poil, ou qui ont l'imprudence de cesser d'allaiter, sans aucune précaution, dans la plus grande abondance de leur lait. Cependant ces tumeurs sont très-différentes du Squirrhe : elles sont beaucoup moins rénitentes & moins bien circonscrites ; elles ne sont pas sans douleur quand on les presse, mais on n'y sent aucun élanement ; elles sont souvent accompa-

SQUIRRHE. 391

gnées de fièvre ; enfin elles viennent à suppuration, ce qui ôte tout doute.

SQUIRRHE DE LA MATRICE. Il est fort difficile de reconnoître le Squirrhe de la matrice dans le commencement. Les malades n'en ressentant aucune incommodité ne demandent aucun éclaircissement ; mais on ne sauroit le méconnoître dès qu'il est plus gros & qu'il incommode la malade. Alors l'examen qu'on fait de la région hypogastrique en y portant la main extérieurement, fait sentir la tumeur & la rénitence du Squirrhe. Cependant il est quelquefois nécessaire pour un plus grand éclaircissement de porter le doigt jusqu'à la matrice par le vagin pour en reconnoître l'état. Il est même nécessaire, quand le Squirrhe est petit, de repousser la matrice en haut contre la main qu'on tient appliquée sur l'hypogastre, afin de mieux distinguer la rénitence & le volume de la tumeur.

Quand le Squirrhe a acquis un certain volume, il forme dans la matrice un poids qui la tire en bas, ce qui fait que les malades ont peine à se tenir debout & à marcher, & qu'il leur semble, quand le Squirrhe est gros, que la matrice est prête à tomber. Elles ont

R iv

aussi de la peine à se coucher indifféremment sur l'un & l'autre côté, quand le Squirrhe est total, parce que dans ce cas la matrice est tirillée de quelque côté qu'elles se couchent, & elles n'ont d'autre situation commode que d'être couchées sur le dos. Si au contraire le Squirrhe n'est que partial, elles peuvent rester couchées sur le dos & sur le côté du mal, parce que dans ces deux positions la matrice n'est point tirillée; mais elles ne sauroient se coucher sur le côté opposé, parce que la matrice se trouveroit exposée à un tiraillement douloureux.

Quelquefois, dans le Squirrhe de la matrice, les règles continuent de garder leur période ordinaire, quand il y a une partie suffisante de la matrice ou les vaisseaux lacteux ne souffrent aucune compression, & où par conséquent le mécanisme de la menstruation peut s'exercer librement; mais dans les cas contraires, quand tout l'intérieur de la matrice, ou presque tout, souffre de la compression que cause le volume du Squirrhe, il arrive que les règles se suppriment, ou du moins qu'elles sont très-dérégées, tant dans la quantité que dans l'ordre de leur re-

SQUIRRE. 393

tour. Cependant, il survient quelquefois des pertes ou des hémorrhagies considérables, ce qui paroît contradictoire; mais on fait que tous les Squirrhes confirmés sont entourés de plusieurs veines variqueuses, & c'est de la crevasse de quelqu'une de ces veines que viennent ces pertes de sang ou hémorrhagies, lesquelles sont plus ou moins grandes ou plus ou moins longues, suivant que les veines ouvertes sont plus ou moins grosses, & qu'elles tardent plus ou moins à se resserrer.

Les Squirrhes confirmés de la matrice sont presque toujours accompagnés de fleurs blanches lymphatiques, parce que les vaisseaux sanguins & lymphatiques de la matrice, comprimés par le volume de la tumeur, & par-là trop pleins, laissent suinter à travers de leurs parois la lymphe la plus tenue.

Le Squirrhe de la matrice qui a acquis un certain volume presse beaucoup les veines iliaques qui rapportent le sang des extrémités inférieures, de même que les veines lymphatiques qui en rapportent la lymphe. Ainsi en général, la difficulté du retour du sang & de la lymphe doit donner lieu à un dépôt de sérosité, qui produit la bouffissu-

R v

SQUIRRHE.

re ou de l'œdème des pieds, des jambes, des cuisses, & même des parties naturelles.

Quoique d'après tous ces signes, il soit assez aisé de constater l'existence du Squirrhe de la matrice, il est arrivé quelquefois qu'on l'a confondu avec l'hydropisie, la grossesse ou la mole. Comme il est très-important d'éviter de pareilles méprises, il faudroit bien connoître les signes du Squirrhe qui mettent en état de le bien distinguer d'avec ces différens états. Mais il est impossible de rendre ces signes bien sensibles, à moins de connoître exactement les signes de l'hydropisie, de la matrice & de la mole, ainsi nous renvoyons à ces articles.

S U E T T E.

C'est une espèce de fièvre maligne, dont le principal symptôme est une sueur abondante avec déperdition de forces. On l'appelle aussi sueur angloise, parce qu'elle se déclara d'abord en Angleterre. Les symptômes qui l'accompagnoient étoient différens dans presque tous les sujets; elle s'annonçoit le plus ordinairement par une dou-

leur dans quelque partie, dans le cou, les épaules, les bras, les jambes, &c. ou par une espèce de vapeur chaude qui parcouroit ces parties; peu après, une chaleur brûlante se répandoit dans l'intérieur; le malade étoit tourmenté par une soif inextinguible, par des inquiétudes, des langueurs d'estomac, des maux de cœur; quelquefois il survenoit des vomissemens; à ces accidens succédoient plus ou moins promptement des douleurs de tête, le délire, une langueur extrême, un penchant insurmontable au sommeil; le pouls devenoit vite & véhément, & la respiration fréquente & laborieuse; ces symptômes étoient tout à coup suivis d'une sueur plus ou moins abondante, qui, venant ensuite à cesser, jettoit les malades dans l'affaissement, avant-coureur de la mort prochaine.

Dans les différentes constitutions épidémiques & dans les différens sujets, la rapidité avec laquelle tous ces phénomènes se succédoient, varioit extrêmement; en général, les malades n'étoient pas sans danger jusqu'à ce que les vingt-quatre heures fussent expirées; on devoit craindre la rechûte.

R. vj

Au milieu de tous ces symptômes, le pouls n'avoit point de règle; il étoit communément fréquent, élevé, inégal.

On a observé que cette épidémie ne régnoit que trois ou quatre mois, & qu'elle étoit précédée par un temps humide.



T Ē N I A.

Voyez *Vers.*

T Y M P A N I T E.

C'EST une hydropisie sèche, causée par l'air, ou des vents dans le bas-ventre.

On peut regarder la tympanite comme le dernier degré des flatuosités ou de la colique venteuse ; elle se manifeste par l'élevation & le gonflement extraordinaire du ventre qui se rend quelquefois comme un tambour ; mais qui en rend très-rarement le son. La tumeur du ventre ordinairement inférieure à celle que produit l'ascite ne change ni de figure ni de volume ; quelque situation qu'on prenne, on n'y sent aucune pesanteur ; on n'y sent pas de fluctuation comme dans l'ascite : on y remarque d'ailleurs des alternatives d'augmentation & de diminution qu'on n'observe pas dans l'épanchement aqueux, dont les progrès sont plus lents & plus constans.

La Tympanite est accompagnée de

398 TYMPANITE.

douleurs , tant au ventre ou aux environs du nombril jusqu'au dos ; de la perte de l'appétit , du sommeil & de l'embonpoint , il y a quelquefois du vomissement ; les malades se plaignent d'un grand accablement & d'anxiétés : ils ont pour la plupart la toux sèche & la respiration gênée avec des inégalités dans le pouls : ils font de vains efforts pour rendre des vents , & sont tourmentés par la constipation : dans les derniers temps , ils rejettent tout ce qu'on leur fait prendre & tombent même dans une vraie affection iliaque. Lorsque l'estomac est le principal siège de la maladie , on a de la peine à avaler ; la respiration est plus gênée ; on a des palpitations , des anxietés , des éblouifsemens , des rougeurs au visage , &c. La région de ce viscere est manifestement plus tendue ; les éructations sont plus fréquentes & plus avantageuses.

TYMPANITE DE LA MATRICE. Il arrive quelquefois que la matrice s'enfle , s'élève & paroît rebondie comme dans l'hydropisie sans que les malades se plaignent d'aucun poids ni d'aucune douleur ; on ne sent aucune fluctuation. Les règles manquent ; ce qui a souvent persuadé aux malades qu'elles étoient

grosses jusqu'à leur faire appeller leur sage-femme pour les accoucher ; mais cet accouchement n'a abouti qu'à rendre quelques gros vents par le vagin , quelquefois secs , mais d'autrefois suivis de l'écoulement d'une liqueur tantôt sereuse & claire , tantôt trouble , bourbeuse & fétide.

C'est là la véritable Tympanite ou la Tympanite permanente qui est un amas de vents retenus dans la cavité de la matrice. La Tympanite passagère , c'est lorsque des femmes jouissant d'ailleurs d'une bonne santé , rendent de temps en temps des vents par le vagin , lorsqu'elles plient le corps en devant , ou qu'elles prennent quelque posture gênante ; mais les vents qu'elles rendent dans ces cas sont moins abondans & sortent avec moins d'impétuosité , & pour l'ordinaire sans aucun écoulement.

Il n'est question ici que de la Tympanite vraie ; elle gêne le mouvement du corps de même que l'hydropisie , & empêche de le plier aisément en devant ; mais comme il n'y a dans la matrice que de l'air , elle ne cause ni douleur , ni chaleur , ni pesanteur. Les malades peuvent se coucher librement sur

400 TYMPANITE.

l'un & sur l'autre côté, sans que le poids du ventre cause aucun tiraillement sensible; elles sont sujettes aux pâles couleurs & aux accidens de la grossesse.

La matrice est exactement ronde, elle augmente ou diminue de volume, selon que les malades se tiennent à la chaleur ou s'exposent au froid.

La Tympanite de la matrice diffère du squirrhe par l'uniformité & la mollesse de la tumeur. Voyez *Squirrhe de la matrice*.

Elle diffère du steatome ou du sarcome, en ce que la matrice quoique moins dure dans ces tumeurs que dans le squirrhe, l'est plus que dans la Tympanite; d'ailleurs la malade ne sent pas ici un poids comme dans le steatome ou le sarcome.

Elle diffère de l'ascite, en ce qu'on n'y sent pas de fluctuation comme dans l'ascite. D'ailleurs, dans la Tympanite, le ventre résonne jusqu'à un certain point, quoiqu'on ne puisse pas dire avec plusieurs Médecins qu'il rend des sons comme un tambour. Ce symptôme sert encore à distinguer la Tympanite de la matrice du squirrhe, du steatome & du sarcome de ce viscere.

U L C E R E S.

LES Ulceres font des solutions de continuité dans les parties molles avec écoulemens de pus. Il est utile sans doute de distinguer les Ulceres qui font les suites du phlegmon, de l'érysipele, du bubon & du squirrhe; de ceux qui font le produit des plaies, de la contusion, de la brûlure; des caustiques, de la gangrene, &c. Mais il est encore plus important de faire des recherches sur le vice du sang ou des humeurs scorbutiques, véroliques, scrophuleux ou cancéreux qui peut les entretenir. Les articles qui traitent de ces différentes maladies pourront donner quelque indice pour reconnoître si les Ulceres qu'on peut avoir à traiter en dépendent.

La distinction des Ulceres en *grands, petits, superficiels, profonds, externes, internes, récents ou invétérés, longs, ronds, larges, étroits, &c.* ne mérite pas qu'on s'y arrête. Il est bien plus utile de les distinguer conséquemment aux accidens qui les accompagnent ou aux maladies avec lesquels ils font com-

pliqués; c'est d'après cette réflexion que nous allons jeter un coup d'œil sur le Diagnostic des Ulceres qu'il est le plus intéressant de connoître.

ULCERE BENIN. C'est ainsi qu'on appelle les Ulceres qui ne sont accompagnés d'aucun accident fâcheux; où rien ne s'oppose à la guérison; où dans la suppuration il coule une quantité médiocre de pus, & de pus louable & bien conditionné, où l'Ulceré est aisé à mondifier; où les chairs viennent facilement & sont bonnes; enfin où le mal se couvre promptement d'une cicatrice bonne & ferme.

Il importe de connoître ces Ulceres là, & par conséquent toutes les conditions qui leur sont propres & qui les caractérisent, parce que cela sert à reconnoître tous les cas contraires où quelque-une de ces conditions vient à manquer, & apprend à distinguer tous les Ulceres malins. Il peut arriver qu'un Ulceré qu'on avoit d'abord cru benin, se trouve malin par la suite, parce qu'on y découvre des signes qu'on n'avoit pas reconnus au commencement, ou parce que le vice du sang qui n'avoit point paru, se développe pendant le traitement.

ULCERES. 403

L'ULCERE SEC qui ne suppure point, ou qui ne suppure pas assez. La sécheresse de l'Ulceré est manifeste par le défaut du pus, par la sécheresse de l'appareil qu'on lève, & par le peu de changemens qu'il y a dans les digestifs ou onguens dont on s'est servi pour le panser.

Il est facile aussi de distinguer les différentes causes qui produisent cette sécheresse : si c'est l'inflammation des bords de l'Ulceré, on la reconnoît par la douleur, la rougeur, la chaleur & la tension qu'il y a : si c'est au contraire le défaut d'inflammation, on en est bientôt éclairci par le défaut de rougeur, de douleur, de chaleur & de tension dans la partie : on conclut enfin que le mal vient de quelque évacuation trop abondante, qui détourne la suppuration, lorsqu'on voit que le malade est effectivement exposé à quelque évacuation de ce genre.

L'ULCERE PUTRIDE. La pourriture ne tarit point dans cette espèce d'Ulceré, quelque peine qu'on prenne pour le mondifier, parce que le mauvais état des chairs qui sont altérées, ou la mauvaise qualité du pus qui est corrosif, entretiennent & augmentent le mal ;

par conséquent, nulle détension à attendre, parce qu'aux lambeaux des parties pourries qui petivent se détacher, il en succède tous les jours pour le moins autant, du débris des parties qui tombent en pourriture.

L'odeur de ces Ulceres est presque toujours cadavéreuse, ce qui vient ou des chairs pourries qui tiennent encore à la surface ou des chairs pourries & fondues qui sont mêlées dans le pus : il y a d'ailleurs une grande déperdition de substance, parce la pourriture qui ronge toute l'étendue de l'Ulceré en aggrandit la cavité de plus en plus.

L'état des parois de l'Ulceré putride approche beaucoup de la gangrene & souvent y aboutit, parce qu'il se forme dans cet Ulceré une espèce d'escharre véritablement gangreneuse.

L'ULCERE CALLEUX est celui dont les bords, au lieu d'être compressibles, souples, mollets, sont durs, rénitens & presque squirrheux, parce qu'ils sont gorgés d'une lymphe épaissie qui y croupit. Quelquefois ces duretés ou callosités occupent toute la circonférence de l'Ulceré, & quelquefois elles n'en occupent qu'une partie. Quelquefois les callosités sont continues & sans

intervalle, & quelquefois elles sont séparées en plusieurs callosités distinctes. Enfin quelquefois dans les Ulceres calleux, les bords sont élevés & presque renversés; & quelquefois ils sont plats & dans leur niveau naturel.

Les Ulceres calleux ne fournissent presque point de suppuration, soit parce que les vaisseaux d'où le pus doit couler, sont comprimés par les callosités, soit parce que les oscillations des vaisseaux, lesquelles servent à former le pus, sont supprimées ou ralenties dans les callosités. Le peu de pus que ces Ulceres fournissent, est ordinairement séreux, soit parce que ce n'est que de la lymphe qui suinte des vaisseaux lymphatiques trop pleins, soit parce que l'affoiblissement des oscillations ne lui permet pas d'acquiescer la nature du pus. Les Ulceres calleux poussent des chairs qui ne sont jamais de bonne qualité; elles sont molles, fongueuses & ne viennent que de l'expansion de la surface de l'Ulceres. Ils se détergent mal & par conséquent ne peuvent point venir à cicatrice.

L'ULCERE SINUEUX s'étend dans les parties voisines par des canaux longs & étroits qu'on appelle sinus. Ces sinus

font de différentes espèces; tantôt ils rampent sous la peau dans la membrane cellulaire, & on les appelle des *Sinus cutanés*; tantôt ils s'enfoncent dans l'épaisseur des parties le long de l'interstice des muscles, & on les appelle des *Sinus profonds*; tantôt ils vont de l'Ulceré vers les parties supérieures en remontant, & alors le pus qui s'y forme en coule librement; tantôt ils vont de l'Ulceré vers les parties inférieures en descendant, & dans ce cas le pus y croupit; enfin tantôt ils sont simples, & tantôt ils sont entourés de callosités & ont deux issues; on leur donne alors le nom de *Sinus fistuleux* ou de *fistules*. Voyez ce mot.

On sent toujours une tension & une rénitence au bord de l'Ulceré, dans l'endroit où le sinus est placé, parce que la longueur de ce sinus est toujours enflammée & souvent même calleuse; cette tension & cette rénitence sont très-sensibles quand le sinus est cutané, parce qu'alors on les touche de fort près; elles sont au contraire moins sensibles quand le sinus est profond, parce que l'épaisseur des chairs empêche de les bien distinguer.

Malgré l'attention qu'on a à pom-

per le pus du fond de l'Ulceré, la fièvre ne laisse pas de continuer dans l'Ulceré sinueux, à cause du pus qui croupit dans le sinus, & qui en étant repompé passe dans le sang, ce qui est principalement vrai à l'égard des sinus qui se vident de bas en haut, d'où le pus ne peut pas s'écouler. Ajoutez à cela que les Ulceres sinueux fournissent toujours une grande quantité de pus, parce qu'outre celui qui vient des parois de l'Ulceré, il en vient beaucoup des parois du sinus qui s'ouvre dans l'Ulceré; de-là vient que les Ulceres sinueux se détergent toujours mal, & que la régénération des chairs ne s'y fait pas, parce que le pus qui sort du sinus met toujours en fonte & en pourriture les chairs qui commencent à pousser.

L'ULCERE QUI PÉNÈTRE JUSQU'À L'OS.
Cela peut arriver de trois façons différentes. 1° Lorsque le fond de l'Ulceré s'étend jusqu'à l'os que l'on voit à découvert dans une étendue plus ou moins grande. 2° Lorsque l'Ulceré va jusqu'à l'os sans que l'os paroisse, parce qu'il est couvert de chairs baveuses. 3° Lorsque le fond de l'Ulceré n'atteint pas jusqu'à l'os, mais qu'il y a quelque sinus plus profond qui y atteint.

Lorsque l'os paroît à découvert, il se montre sous quatre différentes faces; tantôt il est couvert du périoste, sain & entier sans aucune altération, ce qui arrive quand l'Ulceré est récent, & n'a pénétré jusques-là que depuis peu; tantôt il paroît couvert de son périoste, mais le périoste est percé de plusieurs trous plus ou moins grands, livides ou noirâtres & à demi pourris; tantôt l'os est dépouillé de son périoste, mais il est blanc, lisse, ferme & sans altération; tantôt enfin il est non-seulement dépouillé de son périoste, mais il est brun, noirâtre, inégal, percé de plusieurs trous; en un mot carié.

Quand l'os est apparent, il est aisé de reconnoître à l'œil ou par le moyen de la sonde, si l'os est dépouillé du périoste ou non, si le périoste est sain & entier, ou altéré, si l'os est lisse, égal & sain, où s'il est altéré & carié.

On soupçonne que l'os est découvert quoiqu'on ne le voye pas, quand il en coule un pus séreux, noirâtre, fétide & âcre; quand les chairs qui le couvrent sont molles, spongieuses & tombent en pourriture; quand le fond de l'Ulceré ne peut point se déterger. Les soupçons se changent en certitude

certitude quand en poussant la sonde à travers ces chairs on trouve par-dessous l'os inégal & scabreux. C'est par les mêmes signes qu'on peut conjecturer que les sinus pénètrent jusqu'à l'os, mais la sonde seule peut en rendre certain.

On présume que l'os est plus ou moins carié, suivant qu'il y a plus ou moins de temps que l'os est découvert, suivant que l'os découvert est plus ou moins spongieux, suivant que l'odeur du pus qui en sort est plus ou moins désagréable; mais la sonde est encore le seul moyen d'en juger sûrement.

L'ULCERE AVEC EXCROISSANCE DE CHAIRS. Il arrive quelquefois dans les Ulceres, après la déterision & la suppuration, que les chairs y poussent si vivement & avec tant d'abondance qu'elles débordent & surmontent le niveau des bords, ce qui empêche la cicatrisation. Ces excroissances occupent ordinairement toute la face de l'Ulceres, mais quelquefois elles n'y tiennent que par une espèce de pédicule assez étroit, au de-là duquel elles ne laissent pas de s'étendre & de s'épanouir, c'est ce qu'on appelle *Champignons*.

On connoît les chairs fongueuses en

ce qu'elles sont molles, baveuses, trop blanches ou trop rouges, lisses & luisantes, & qu'elles se pourrissent facilement. Quand les chairs fongueuses débordent, il est encore plus aisé d'en reconnoître la mauvaise qualité. Pour les champignons, on pourroit sans inconvéniens les confondre avec les chairs baveuses, dont ils ne diffèrent que par la conformation; mais cette conformation les rend si reconnoissables qu'on ne sçauroit s'y méprendre.

L'ULCERE QUI SANS SE RÉPLIR DEMEURE DANS LE MÊME ÉTAT. On comprend sous ce nom tous les Ulceres invérés, qui sans aucun vice apparent & sans être ni phagédéniques ni fort calleux, ni sinueux ou fistuleux, ni compliqués avec la carie de l'os, jettent un pus ichoreux, ne se détergent pas, ne poussent point de chairs ou ne poussent que des chairs baveuses, qui tombent en pourriture; en un mot restent dans le même état sans beaucoup augmenter, mais aussi sans guérir.

L'ULCERE DIFFICILE A SE CICATRISER. Il y a des Ulceres qui semblent promettre une guérison prompte & qui

cependant ne se guérissent point, faute de se couvrir de peau; quoique la supuration, la déterfion & la régénération des chairs se soient faites avec assez de succès, la cicatrice n'avance pas, & la plaie reste toujours découverte, ou si elle se couvre de peau, ce n'est que d'une peau qui tient peu aux chairs, & qui s'en détache à la première occasion.

ULCERE DES REINS ET DE LA VESSIE.
 Les urines bourbeuses, purulentes & fétides ne sont pas toujours un signe certain de l'Ulceré aux reins ou à la vessie, puisque le pus qui s'est formé dans d'autres viscères s'évacue quelquefois par cette voie. D'ailleurs, il n'est pas toujours aisé de décider si cette matière blanche & opaque que les urines déposent, & que l'on prend communément pour du pus, en a véritablement le caractère. Les Praticiens ne savent que trop qu'on s'y trompe tous les jours; mais si la colique néphrétique, les marques de l'inflammation & du calcul ont précédé; s'il reste une chaleur & une douleur sourde aux lombes, la fièvre lente & les autres signes des ulcérations internes, on peut juger avec plus de fondement que le rein est affecté. Sij

La douleur & la tension de l'hypogastre, plus sensible lorsqu'on y touche, ou lorsqu'on pisse; l'ardeur des urines, le tenesme, les érections fréquentes, accompagnées d'urines purulentes ne permettent pas de douter que la vessie ne soit ulcérée. On peut juger du caractère & de l'étendue de l'Ulceré par la quantité & la nature du pus que l'on rend; par les caroncules & même des lambeaux très-considérables de la membrane interne de la vessie que les urines entraînent quelquefois.

Il peut arriver que l'un des deux reins soit ulcéré sans qu'on puisse s'en apercevoir, par les signes ordinaires. Les observations anatomiques qui viennent à l'appui de cette proposition ne sont pas rares.

ULCERE DE LA MATRICE. Dans tout Ulceré de la matrice, il se fait par le vagin un écoulement continuel de pus, fourni par l'endroit ulcéré. Si l'Ulceré survient à un abcès, le pus est abondant, épais & louable à peu de chose près; mais dans la suite, il coule moins abondamment & il est plus séreux. Si les Ulceres viennent d'érosion ou de déchirure de la matrice, le pus est peu abondant, mais sa quantité augmente

quand l'Ulceré s'accroît en s'étendant ou en s'approfondissant : ce pus est ordinairement féreux , lymphatique , glaireux ; mais à mesure que l'Ulceré augmente, le pus devient plus abondant & mieux caractérisé. Si l'Ulceré est petit, la menstruation subsiste, mais avec douleur ; s'il occupe presque toute la capacité de la matrice, les règles cessent. Quelquefois le pus devient sanguinolent par la rupture de quelques vaisseaux sanguins ; si ces vaisseaux sont considérables, leur rupture produira une hémorrhagie dangereuse , sur-tout s'ils sont artériels. Le pus qui sort de la matrice est quelquefois assez doux, sans odeur forte , & ne ronge point ni le vagin ni la vulve ; mais si le sang a de l'acrimonie ou que le pus séjourne quelque temps dans la matrice, il sera âcre , fétide , rongeur , & excitera de la phlogose & des excoriations dans les parties par lesquelles il passe.

Tout Ulceré de la matrice est douloureux. Cette douleur est légère quand les bords de l'Ulceré ne sont pas enflammés , quand le pus est doux & peu rongeur , & quand l'Ulceré est placé dans une partie peu sensible de la matrice, telle que le fond ou les côtés.

La douleur est plus forte dans les cas contraires. Les malades rapportent à différens endroits la douleur qu'elles ressentent, suivant le siège de l'Ulceré qui la produit, aux reins ou au bas des lombes, & à l'os sacrum quand il est au fond de la matrice, à la hanche droite ou gauche, selon le côté qu'il occupe, au fondement ou à la vessie quand l'Ulceré est à l'orifice de la matrice ou au fond du vagin. Enfin, quand il est à la naissance de l'un ou de l'autre des ligamens ronds, elles rapportent la douleur à l'aîne du même côté & à l'intérieur de la cuisse.

Quand l'Ulceré est à la partie antérieure du col ou de l'orifice de la matrice, ou qu'il est dans la partie antérieure du fond du vagin, la chaleur & la phlogose qui l'accompagnent se communiquent au col de la vessie qui est tout auprès, ce qui cause une envie fréquente d'uriner, une ardeur d'urine & même une difficulté d'uriner suivant que la cause augmente; mais dans ces cas les déjections se font librement, & la malade va à la garde-robe sans peine. C'est tout le contraire, quand l'Ulceré occupe les côtés postérieurs du col de la matrice ou du fond

du vagin; car alors la phlogose se communique au rectum qui est contigu, ce qui donne lieu à un tenesme ou fréquente envie d'aller à la selle & expose la malade à des douleurs quand elle veut aller à la garde-robe, sur-tout si les matieres sont dures; mais dans ces cas les malades urinent librement & sans douleur. Il arrive souvent dans le mêmes cas des hémorrhoides autour du fondement. Souvent la vessie & le rectum participent encore d'une maniere plus expresse à l'Ulceré de la matrice; car, quand cet Ulceré est placé au côté antérieur du col de la matrice ou du fond du vagin, & qu'il est profond & fistuleux, il se fait jour peu à peu jusques dans la vessie, & alors les malades urinent par le vagin. Par la même raison quand l'Ulceré est placé dans le côté postérieur des mêmes parties, il pénètre peu à peu jusques dans la vessie, & alors les malades urinent par le vagin. Par la même raison, quand l'Ulceré est placé dans le côté postérieur des mêmes parties, il pénètre peu à peu jusques dans le rectum, & alors les matieres fécales, quand elles sont liquides, s'échappent en partie par le vagin.

S iv

Dans l'Ulceré de la matrice, l'endroit ulcéré s'épaissit dans toute sa circonférence, ce qui augmente le volume de la matrice. Cette augmentation qui est légère dans le commencement fait les mêmes progrès que l'Ulceré.

Dans les Ulceres simples ou les bords de l'Ulceré conservent leur souplesse naturelle, la matrice quoique gonflée reste molle; mais elle devient dure & rénitente quand l'Ulceré devient squirreux.

Dans tout Ulceré de la matrice, les femmes ont peine à cohabiter avec leurs maris; mais cette peine n'est pas toujours la même. Elle est en général plus légère quand les ulceres commencent, sur-tout s'ils viennent d'érosion ou de déchirure: elle varie beaucoup en tout temps suivant la place de l'Ulceré. Quand il est au fond ou aux côtés de la matrice, la douleur est plus supportable; mais elle est insupportable quand l'Ulceré est au col de la matrice ou au fond du vagin.

Dans le commencement de l'Ulceré de la matrice il n'y a point de fièvre, ou il y en a bien peu; mais peu à peu la fièvre lente s'y joint par le mélange des parties de pus. Cette fièvre est

lente de sa nature, mais redouble tous les soirs. Ces redoublemens varient suivant que l'Ulceré est profond, étendu & invétéré; suivant que le pus est abondant, âcre, ou qu'il croupit dans l'Ulceré mal détergé; suivant la vivacité & la fréquence des douleurs.

Il faut remarquer que la plupart des accidens dont on vient de parler, du moins par rapport à la douleur & aux parties où les femmes la rapportent, se rencontrent, mais foiblement toutes les fois qu'il y a quelque gonflement ou quelque tension dans quelque endroit de la matrice, quoique sans Ulceré; & l'on a sujet dans ce cas d'appréhender que cela ne se termine enfin en un véritable Ulceré, si l'on néglige d'y remédier.

Dans le commencement de l'Ulceré de la matrice, on a quelquefois assez de peine à distinguer l'écoulement purulent d'avec les fleurs blanches simples, sur-tout quand l'Ulceré de la matrice est une suite de fleurs blanches trop âcres; on parvient cependant à en faire la distinction si l'on fait attention à la douleur de la matrice qui accompagne toujours l'Ulceré, & qui

ne se trouve point dans les fleurs blanches. En tout cas ce doute ne dure pas long-temps, car l'Ulceré venant à augmenter, l'augmentation de la douleur, le gonflement de la matrice, la qualité, l'odeur, & la couleur du pus qui en coule n'éclaircissent que trop sur cet article.



VAPEURS HISTÉRIQUES.

Voyez *Passion hystérique.*

VENTS.

Voyez *Flatuosités.*

VÉROLE.

CETTE maladie se montre sous le dehors de presque toutes les autres maladies, même les plus hideuses. Cependant elle n'est plus aussi terrible qu'elle l'étoit autrefois, & il est très-rare de la voir accompagnée de tous ces symptômes graves, dont les livres font mention, soit que le temps lui ait fait perdre de sa force & de sa malignité, soit qu'étant plus commune & son traitement plus adouci ou plus familier, on ne la laisse plus empirer.

Les symptômes de cette maladie font singulièrement multipliés, ils paroissent dans presque toutes les parties du corps. Les parties de la génération, la peau, la bouche, le nez, les os, les yeux, les oreilles sont les plus ordinaires.

S vj

rement attaqués ; la Vérole produit d'ailleurs des douleurs dans les membres & dans les jointures , produit des tumeurs glanduleuses & lymphatiques, & enfin peut gêner & léser toutes les fonctions. Voyons tout cela en détail.

Le premier signe de cette maladie doit être tiré de l'aveu du commerce avec une personne infectée. On en voit communément des marques peu de temps après ; mais quelquefois elle ne se manifeste qu'après plusieurs années : dans le premier cas, on sent bientôt une chaleur aux parties génitales avec ardeur d'urine , la gonorrhée dont nous avons parlé ailleurs se montre au bout de deux ou trois jours, le prépuce s'enflamme souvent, & plus rarement toute la verge qui est menacée alors de gangrene ; on voit encore sur cette partie, comme à la vulve, des poireaux, des pustules, des ulcères, &c. l'engorgement des testicules est aussi un accident assez fréquent ; il donne lieu dans la suite à des hydroceles, des varicoceles, &c. On observe à l'anus des verrues, des condylomes, des rhagades & quelquefois la fistule : les hémorrhoides s'enflamment & suppurent ; elles deviennent calleuses & carcinomateuses.

Cependant la gonorrhée, les pustules, les ulcères, l'engorgement des testicules & autres maladies locales ne sont pas toujours des signes de la Vérole; mais on peut les regarder comme tels s'ils résistent aux remèdes ordinaires, ou s'ils reparoissent après avoir été dissipés sans qu'aucun commerce suspect y ait donné lieu.

La fièvre est quelquefois un symptôme de la Vérole; elle est alors toujours irrégulière, soit qu'elle soit aiguë ou lente, continue ou intermittente; car elle se présente sous tous ces aspects: plusieurs éprouvent encore une chaleur incommode tant à la paume des mains qu'à la plante des pieds.

La tête est la partie où la Vérole fait les plus grands ravages; car on sçait qu'elle excite des céphalalgies, des affections convulsives, des vertiges, des tremblemens & des paralysies; il s'élève sur le front, sur les ailes du nez & la commissure des lèvres des pustules qui manifestent ce mal à la vue de tout le monde: elles s'étendent sur la peau du crâne où il paroît encore des tumeurs enkystées, attaquant les os qui leur servent de base: il survient des ophtalmies très-rebelles, la

chassie & autres maladies des yeux de toutes les espèces, le tintement d'oreille, la surdité; ou des douleurs & des ulcères à cet organe. On voit presque à tous des ulcères au palais, aux amygdales, à la luerre & autres parties de la bouche; les gencives n'en sont pas même exemptes: on observe au nez des polypes calleux, des ulcères carcinomateux, & des caries aux os des environs, principalement à la voûte du palais qui en reste percée; tous ces désordres, comme on le pense bien, rendent l'haleine puante; mais ceux qui arrivent à la poitrine, annoncés par l'enrouement, l'hémoptysie, la phthisie, &c. y donnent aussi lieu: quelques-uns sont sujets aux palpitations & même aux syncopes. Le virus se jette moins souvent sur les viscères du bas-ventre, si l'on en excepte la matrice & les autres parties internes de la génération dans les deux sexes: les glandes du cou & des aisselles s'engorgent comme celles des aines, mais plus rarement, & il en résulte des bubons dont nous traitons ailleurs: il survient encore des loupes sur toutes les parties; on ressent aux extrémités des douleurs qui redoublent pendant la nuit; les os paroissent quel-

VÉROLE. 423

quefois en être le siège tant elles sont profondes ; elles sont fixes ou vagues , mais c'est mal à propos qu'on les compare à celles de la goutte.

Les éxostoses plus ou moins dures & sensibles , qui entraînent la pourriture des parties voisines , sont ici assez communes , de même que les caries précédées ou annoncées par des dépôts aux parties qui les recouvrent. On observe encore des tumeurs aux tendons & aux ligamens , des rhagades à la paume de la main & à la plante des pieds , des panaris , la chute des ongles , des cheveux , des sourcils. On voit enfin des taches pourprées ou livides de toutes sortes de grandeur , la galle , des dartres , & autres sortes de pustules sèches & humides , ulcérées & écailleuses , des ulcères fardides , &c.

Nous avons exposé à l'article du scorbut les signes qui le distinguent d'avec la Vérole , il faut y ajouter que cette dernière est presque toujours précédée par des bubons , par des chancres , par des pustules & autres vices qui commencent par affecter les parties qui l'ont contractée , ainsi qu'on le voit aux nourrices & aux enfans très-exposés à cette contagion : on fait que si l'enfant est

infecté, les mammelles sont les premières attaquées par des ulcères, des pustules, &c. & que dans le cas contraire, c'est la bouche de l'enfant qui reçoit les premières impressions du virus. On ne sauroit nier que la Vérole ne soit souvent héréditaire; mais on peut former des doutes très-raisonnables sur toutes les autres manières de la prendre. Il est inutile de dire que tous les signes que nous avons rapportés, à l'exception de ceux qui regardent les parties génitales sont communs aux deux sexes; mais il est bon de remarquer que les femmes en éprouvent d'autres, comme le cancer aux mammelles, la suppression ou le flux immodéré des menstrues, des squirrhes, des ulcères à la matrice. La plupart sont stériles ou font des fausses-couches; leurs enfans naissent avec une forte d'érysipele général; ou leur peau est couverte de galle, de pustules, d'ulcères, &c. Détaillons encore plus s'il est possible le Diagnostic de ce terrible mal.

Une maladie telle que la Vérole, dit M. Fabre, qui a traité si amplement le Diagnostic de cette maladie, dont le plus grand nombre des symptômes peut se rapporter à toutes les causes

VÉROLE. 425

de maladies, n'est pas toujours facile à reconnoître. S'il y a des cas où elle se montre à découvert par des signes démonstratifs & univoques, il en est beaucoup plus où elle se cache, de manière qu'on a beaucoup de peine à distinguer son caractère.

Il y a plusieurs circonstances qui rendent la Vérole évidente & facile à connoître. Lorsqu'une personne, par exemple, a gagné des chancres; qu'ensuite il s'est déclaré un bubon qui n'ayant pû suppurer est resté dur & indolent, & qu'après cet accident il est survenu des pustules par tout le corps, il est évident que cette personne a la Vérole. On peut dire la même chose des malades auxquels après des chancres ou une gonorrhée supprimée, il survient des poireaux, des condylomes, des crêtes, des gersures à la paume des mains ou à la plante des pieds; la chute des poils ou des cheveux; des verrues aux parties de la génération, des tumeurs & des ulcères dans la gorge & dans le nez, des douleurs nocturnes, des tophus, des ganglions, des exostoses, des hypérostoses, des caries, &c.

Telles sont les Véroles qui se mon-

trent par les signes les plus démonstratifs. Il y a d'autres Véroles qui ne sont pas moins évidentes : lorsque, par exemple, un malade a eu des chancres ou une gonorrhée supprimée, & que quelque temps après il lui survient une fièvre quarte qui résiste pendant des années entières à tous les fébrifuges ; une jaunisse à la conjonctive ; une extinction de voix qui se dissipe & qui revient alternativement ; l'atrophie de quelque partie & principalement de celles de la génération ; l'engorgement squirreux des glandes conglobées dans les adultes ; un vomissement habituel qui résiste à tous les remèdes ; une ophtalmie opiniâtre ; la callosité des paupieres ; le tintement d'oreilles, & la surdité sans cause évidente ; le tremblement de membres avant la vieillesse ; l'insomnie habituelle ; le tein couperosé ; l'hyperfarcose rébelle dans les ulcères ; la carnification des os de la face, &c. A la vérité, ces symptômes peuvent être attribués à une autre cause qu'au virus vénérien ; mais on a observé qu'ils sont beaucoup plus familiers aux Vérolés qu'à tous autres malades. Ainsi lorsque ces symptômes auront été précédés par un des accidens

VÉROLE. 427

primitifs, on peut les regarder presque comme des signes démonstratifs de la Vérole.

On pourroit confondre les taches véroliques de la peau avec les taches de rouffeur, qui viennent de naissance ou qui sont causées par le soleil; avec les taches de femmes grosses, & avec les taches pourprées, jaunes ou livides des scorbutiques; mais il y a des signes propres qui distinguent ces différentes causes: d'ailleurs lorsque les taches de la peau sont véroliques, elles sont toujours accompagnées, ou elles ont été précédées par quelque autre symptôme vénérien qui dissipe toute incertitude à cet égard.

On pourroit confondre les pustules & les tubercules véroliques avec les boutons qui viennent au visage; mais ces boutons ne viennent qu'au visage & aboutissent à une pointe qui suppure; au lieu que les autres attaquent toute la surface du corps & principalement dans les endroits qui sont garnis de poils & de cheveux; outre cela, il y a encore des signes qui caractérisent plus particulièrement les pustules véroliques; voici comme M. Petit les décrits: « il y en a de plusieurs espèces, les

unes sont sèches , les autres humides ; & tant les unes que les autres sont plates ou élevées , irrégulières ou rondes , douloureuses ou insensibles.

Les pustules sèches sont aussi de plusieurs sortes , il y en a qui sont dartreuses , vives ou farineuses , écailleuses & crouteuses ; quelques - unes sont jaunes , d'autres d'un rouge pourpré.

Les pustules humides sont suppurantes , sanieuses ou mouillées par une sérosité roussâtre , & de celles-là les unes gardent le niveau de la peau ; les autres sont rongeantes avec ulcération profonde ; & d'autres au contraire forment des bosses & des élévations qui rendent la peau inégale & raboteuse à leur circonférence.

Les pustules rondes peuvent être humides ou sèches , mais elles sont presque toujours petites ; les plus grandes le sont comme le bout du doigt ; il y en a de plus petites , qui s'élevent en pointe , à la sommité desquelles il sort une goutte de lymphe rouille presque imperceptible. Quelques - unes paroissent sous la peau ou dans le corps de la peau ; celles-ci arrivent d'ordinaire immédiatement après les chancres ou les poulains avortés , & elles sont prises

VÉROLE. 429

par les malades pour ce qu'on nomme communément *ébullition de sang* ; elles n'ulcerent point la peau, elles la rendent truitée ; & lorsqu'elles se dissipent, l'épiderme tombe en farine.

Les pustules irrégulieres n'ont cette irrégularité que parce que plusieurs se font trouvées ensemble ; elles peuvent être du caractère de toutes celles que nous avons décrites ci-devant. Les pustules indolentes sont presque toutes celles qui arrivent après la disparition des poulains.

Les douloureuses sont toutes celles qui suppurent ou qui se déterminent à suppurer ; elles causent de la douleur par l'âcreté du pus qui s'y forme ou qui en découle ; il y a plusieurs de ces pustules qui sont élevées comme de petits furoncles, & qui ne suppurent point ; elles restent long-temps rouges & dures. Il y en a d'autres qui suppurent comme le furoncle & qui noircissent comme le charbon ; & l'ulcere qui leur survient est profond & difficile à guérir. On doit observer aussi que les pustules suppurent, ou sont douloureuses par rapport à leur situation : celles qui se forment dans les replis des cuisses, à l'entre-fesson, aux bourses, sous

la verge à l'endroit où elle appuye sur le scrotum, sous les aisselles, derrière les oreilles, sont & plus douloureuses à cause du frottement de ces parties, & plus suppurantes, parce qu'elles se touchent mutuellement, & que l'une jette sur l'autre son pus ou sa sérosité, ce qui, joint au frottement, l'irrite, l'échauffe & l'enflamme ».

Les ulcères véroliques des amygdales, du gosier, de la luette, de la langue, du palais, des gencives, &c. peuvent être confondus avec les ulcères scorbutiques qui peuvent occuper les mêmes parties : mais on distingue les uns des autres en ce que, dans la Vérole, les ulcères de la bouche commencent ordinairement par attaquer les amygdales, & s'étendent successivement jusqu'aux gencives; au lieu que dans le scorbut les ulcères commencent par les gencives, & parviennent successivement jusqu'aux amygdales; en ce que les ulcères véroliques ont la base & les bords calleux & non les ulcères scorbutiques; en ce que les ulcères véroliques sont bornés, circonscrits, ordinairement ronds, & n'occupent que certains endroits; au lieu que les scorbutiques ont une figure irrégulière,

V É R O L E. 431

s'étendent en rond & en largeur, & ravagent assez souvent tout l'intérieur de la bouche; en ce que les ulcères véroliques sont creux, au lieu que les scorbutiques s'élevent & produisent des chairs fongueuses; en ce que les ulcères véroliques ont les bords rouges & le fond grisâtre, au lieu que les scorbutiques sont toujours entièrement livides; enfin en ce que les ulcères véroliques sont accompagnés ou précédés par quelqu'autre signe de Vérole, & que les scorbutiques le sont des signes du scorbut.

On pourroit confondre les douleurs véroliques avec les inquiétudes habituelles dans les jambes, qui obligent de les remuer continuellement, & avec le rhumatisme, la goutte & la sciatique; mais ces différentes sortes de douleurs se dissipent ou diminuent le plus souvent par la chaleur du lit, au lieu que les douleurs véroliques augmentent toujours par la même cause.

L'exostose & l'hypérostose vérolique pourroient être confondues avec plusieurs tumeurs osseuses, qui sont produites par d'autres causes; comme le cal difforme qui reste quelquefois après la réunion des os fracturés, comme

l'exostose qui survient après une contusion de l'os produite par un coup ou une chute, & comme une difformité naturelle de l'os; mais on distingue aisément le caractère de ces différentes tumeurs contre nature par les signes qui les ont précédés, & par les symptômes qui peuvent les accompagner.

On pourroit encore plus aisément confondre l'exostose & l'hypérostose vérolique avec des tumeurs du même genre, qui dépendent des vices écrouelleux, cancéreux, scorbutiques & gouteux; mais on ne s'y méprend point quand on considère les signes pathognomoniques de ces maladies, qui sont différens de ceux de la Vérole.

Il en est de même de la carie, des fractures & du ramolissement des os; c'est par les signes respectifs des diverses maladies qui peuvent les produire, qu'on peut connoître à laquelle on doit les attribuer.

V E R S.

Nous ne prétendons pas parler ici d'une infinité de Vers monstrueux qui intéressent plus la physique & l'histoire naturelle que la pratique de la Médecine; nous

· nous ne parlons que de ceux qui se trouvent ordinairement dans les intestins. On sçait qu'il y en a de quatre sortes, les lombrils, les ascarides, les cucurbitains & le folitaire. Ils sont indiqués par des signes communs ou par des signes particuliers.

En général, on a lieu de soupçonner l'existence des Vers quand les yeux sont allumés & étincelans, les joues livides; quand il y a des sueurs froides pendant la nuit, il coule de la bouche une grande quantité de salive pendant le sommeil; on éprouve une grande soif pendant le jour, une sécheresse de langue & de lèvres qui se dissipe la nuit: une haleine puante tirant sur l'aigre, des démangeaisons de nez, des grincemens de dents pendant la nuit, un cours de ventre continuel; on rend des excréments blanchâtres, des urines écumeuses, blanches, quelquefois obscures & presque toujours troubles; on a le visage bleuâtre comme s'il étoit éclairé par une lumière de soufre.

Les Vers causent encore des vertiges, la perte de la vue, des convulsions, & aux enfans l'épilepsie, des

T

affections comateuses, le délire, la stupidité, l'aphonie, la paralysie. Enfin on en rend par le fondement, par la bouche ou par le nez. Ce signe est sans doute le plus certain; mais il manque quelquefois, parce que ces insectes privés de la vie se fondent, & l'on ne jette que des glaires ou une espèce de colle.

Les attaques vermineuses sont quelquefois si promptes qu'on les prend pour l'apoplexie; mais les extrémités froides & la petitesse du pouls en font la différence: on a plus de peine à les distinguer de l'épilepsie, lorsqu'elles sont convulsives; mais ces dernières n'ont gueres lieu que parmi les enfans.

Le temps de l'année & la différence des pays peuvent aussi servir de signes en plusieurs rencontres pour nous aider à reconnoître l'existence des Vers; en automne, par exemple, on y est plus sujet que dans les autres saisons. En Italie, en Allemagne, en France, en Espagne, on est fort sujet aux Vers. L'âge, le tempéramment, la maniere de vivre, la couleur des yeux sont encore de grands indices: les enfans,

par exemple , les personnes d'un tempéramment pituiteux , ceux qui mangent beaucoup , ceux qui d'abord après le repas font un grand exercice , ceux qui dorment trop , ceux qui ont les yeux bleus , ceux qui vivent dans l'inertie font plus sujets aux Vers que les autres.

De tous les signes généraux qui indiquent la présence des Vers , il n'y en a pas de plus communs que l'odeur aigre de l'haleine & la démangeaison du nez.

Les signes particuliers désignent plus spécialement l'espèce de Vers qui existe.

Les lombrils très-familiers aux enfans depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de puberté , mais qui ne respectent pas les autres âges , se manifestent par l'haleine tirant sur l'aigre , par le dégoût & quelquefois l'appétit vorace ; par la salivation pendant la nuit & la sécheresse de la bouche pendant la journée , &c. Ils excitent souvent le vomissement , des cardialgies , l'enflûre du ventre , des grouillemens , des douleurs rongeantes ou picquantes qui s'appaisent par les alimens ; le tenesme , la

T ij

dyarrhée avec les déjections blanchâtres ; la toux, le hocquet, la fièvre & les frissons irréguliers : le pouls est souvent inégal, obscur & effacé ; on tombe même quelquefois en syncope ; plusieurs ont des sueurs nocturnes d'une mauvaise odeur, & se réveillent en sursaut sans aucune cause extérieure.

Les ascarides, quoique plus petits & déliés que les Vers du fromage, sont assez apparens dans les déjections qui ne manquent pas d'en entraîner. Ils excitent le tenesme ou une démangeaison continuelle & très incommode au fondement qui est leur principal siège, ils en sortent quelquefois sans qu'on aille à la chaise & se répandent sur toutes les parties voisines.

Les cucurbitains, qui ressemblent assez à la graine de citrouilles, sont beaucoup plus apparens dans les selles & annoncent toujours le solitaire ; ils peuvent se joindre les uns aux autres & former une chaîne qui se rompt très-facilement : ils excitent quelquefois des démangeaisons au fondement & en sortent aussi seuls comme les ascarides.

Le solitaire, nommé tantôt *Tænia*, tantôt *Solium*, est un Ver articulé,

dont la longueur est surprenante. Il y en a plusieurs espèces très-aisées à connoître. Sa longueur est indéterminée, parce qu'on n'en rend ordinairement que des portions : il peut avoir vingt-cinq aunes. On a jugé qu'il étoit toujours seul ; cependant on en a découvert plusieurs dans les chiens & autres animaux qui y sont sujets ; il y a même des observations qui semblent prouver sa multiplicité dans l'homme ; on croit encore qu'il a une tête, mais cela n'est pas trop sûr : il paroît que les deux bouts de ce Ver se terminent en pointe ; d'ailleurs il n'y a aucun accord dans toutes les figures & les descriptions qu'on nous a données de cette prétendue tête ; enfin, si l'on analyse tout ce qui a été écrit sur cette matière, on n'y trouve que doutes & incertitudes.

Nous ne connoissons guères le rapport qu'il y a entre les cucurbitaires & le solitaire, mais nous sommes assurés que la sortie des premiers annonce la présence du dernier : il y a encore plusieurs autres signes qui concourent à manifester cet étrange Ver : tels sont les nausées, le dégoût ou la faim dévorante, la puanteur de la bouche,

le crachement continuel, la pâleur du visage, la pesanteur du ventre, les douleurs à l'estomac, au dos & au foie, les déjections glaireuses, &c. Cet infecte donne à quelques femmes une fausse apparence de grossesse par la tumeur du ventre, la suppression des règles, le dégoût ou un appétit bizarre : ceux qui le portent perdent encore quelquefois la parole; ils ont des étourdissemens, l'affoupissement, des défaillances, des convulsions; ce Vers monte quelquefois par l'œsophage jusqu'à la bouche; quelques-uns en ont même rendu de grandes portions par cette voie; on a enfin remarqué que ceux qui en étoient affectés avoient beaucoup de peine à se rétablir après les maladies.

V O L V U L U S.

Voyez *Passion iliaque*.

V O M I Q U E.

C'est un abcès dans le poumon, qui provient ou de tubercules cruds, qui ont suppuré, ou d'une inflammation

VOMIQUE. 439

lente qui n'a pu se résoudre & qui s'est abscedé. C'est de l'aveu de tous les Praticiens une maladie des plus cachées qui ne se manifeste gueres que lorsque l'abcès se rompt, & que le pus s'ouvre une route du côté des bronches; ce qu'on connoît alors aisément à l'abondance de cette matiere qu'on rejette par la toux. Cependant la plupart des malades ont eu auparavant une petite toux, tantôt sèche, tantôt humide; une légère difficulté de respirer, l'haleine puante & une douleur fourde à la poitrine; quelques-uns ont des anxiétés, des sueurs nocturnes, le cours de ventre, la faim canine. La fièvre lente est encore inséparable de cet état.

Si l'abcès est le produit de l'inflammation du poumon, on peut le soupçonner vers le quatorzieme jour de la maladie lorsque la fièvre se soutient & augmente pendant la nuit avec des sueurs, & que la douleur, la toux & la difficulté de respirer subsistent. Les doigts dans quelques-uns deviennent livides & leurs pieds s'enflent: les crachats qui suivent de près la rupture du kyste communiquant avec les bronches, sont

440 VOMIQUE.

purulens, blancs, jaunâtres, fanieux,
ou ont la couleur de la lie de vin : il est
arrivé qu'on en a jetté en peu de temps
près d'une pinte, & que quelques ma-
lades en ont été suffoqués.

F I N.

A P P R O B A T I O N

Du Censeur Royal.

J'AI LU, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un manuscrit qui a pour titre : *Le Dictionnaire du Diagnostique, &c. par M. Helian*, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 10 Février 1771.

Signé, LASSONE.

P R I V I L È G E D U R O I.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le sieur PHILIPPE VINCENT, Libraire, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public le *Dictionnaire du Diagnostique, &c. par M. Helian, & les Principes de Médecine de F. Home*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six

années consécutives, à compter du jour de la date des
 Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs-Libraires,
 & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'el-
 les soient, d'en introduire d'impressions étrangères dans
 aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer
 ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni
 contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait,
 sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission
 expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui au-
 ront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires
 contrefaits, de trois mille livres d'amende-contre chacun
 des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hô-
 tel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à
 celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages
 & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enrégis-
 trées tout au long sur le registre de la Communauté des
 Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la
 date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite
 dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier &
 beaux caractères, conformément aux Réglemens de la
 Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à
 peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de
 l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de Copie
 à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même
 état où l'Approbation y aura été donnée, des mains de notre
 très-cher & féal Chevalier, Chancelier, Garde des Sceaux
 de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite
 remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique,
 un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans
 celle dudit sieur DE MAUPEOU: le tout à peine de nullité
 des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons &
 enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses Ayans
 causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il
 leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que
 la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au
 commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour
 dûment signifiée, & qu'aux Copies collationnées par
 l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi
 soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier
 notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour
 l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires,
 sans demander autre permission, & nonobstant clameur de
 Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires.
 Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le treizième
 jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent

soixante-onze, & de notre Règne le cinquante - si-
xième. Par le Roi, en son Conseil.

Signé, L E B E G U E, avec paraphe.

*Registré sur le Registre XVIII de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris,
N^o. 1415, fol. 434, conformément au Règlement de 1723.
A Paris ce 19 Février 1771.*

Signé, J. H E R I S S A N T, Syndic.

De l'Imprimerie de LOTTIN l'aîné, 1771.